

LA
NOUVELLE PAMELA
OU
MEMOIRES
DE
MARIA.

Wegelman
PREMIERE PARTIE.

NOUVELLE PAMELA

OU

MEMOIRES

DE

MARIA

PREMIERE PARTIE



MARIA,

O U L E S

VÉRITABLES MÉMOIRES

*D'une DAME illustre par son
mérite, son rang & sa fortune.*

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.

 J. Mellin.

A LONDRES,

& se trouve à PARIS,

Chez { BAUCHE, Libraire, quai & auprès
des Augustins, à sainte Genevieve &
à S. Jean dans le désert.
L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
grand'salle du Palais & rue Dauphine.

M. DCC. LXV.

M A R I A

O U V R A G E

VÉRITABLES MÉMOIRES

Les voies du ciel sont obscures & embarrassées. Notre entendement s'égare & se perd dans une recherche infructueuse, & s'efforce en vain de suivre les détours de ce labyrinthe. Il n'apperçoit pas avec quel art les routes en sont tracées, ni où se termine cette confusion régulière.

ADDISON.

A LONDRES,

& se trouve à PARIS,

Chez }
des Augustins, à l'aine Genevieve &
à St. Jean dans le détroit.
L. CELLIER, Imprimeur-Libraire,
Grand'salle du Palais & rue Dauphine.

M. DCC. LXV.

P R E F A C E

De l'Auteur.

LE Lecteur ne doit pas s'attendre à trouver dans ces Mémoires des événements extraordinaires & merveilleux. Tout ce qu'ils contiennent est dans les regles de la vraisemblance, & les faits sont exposés dans le style le plus simple & de la maniere la plus naturelle. Ce n'est point un roman, c'est une histoire véritable. On seroit en état de le prouver par le témoignage de plusieurs personnes respectables & distinguées. L'Auteur n'a donc ni le mérite de l'invention, ni celui d'avoir ajouté des incidents capables de flatter le goût dominant d'un

certain Public pour les faits admirables & hors du cours de la vie commune.

Les aventures du principal Personnage sont assez intéressantes pour s'attirer l'attention des personnes judicieuses, & de ceux qui sont sensibles aux malheurs inévitables, & aux accidents auxquels l'espece humaine est assujettie. On trouvera dans la maniere de penser & dans la conduite de l'héroïne & de ses amis, des leçons admirables de vertu & d'humanité. Les procédés & les aventures de ses ennemis inspireront l'horreur du vice, exciteront à le détester, & pourront corriger ceux qui se sont engagés à la poursuite des faux plaisirs, & qui ne refusent rien à leurs passions défordonnées.



AVERTISSEMENT

Du Traducteur.

CET Ouvrage a paru à Londres en 1764, & y a été très-bien accueilli.

Totalement dans la manière Angloise, il auroit pu paroître trop plein de réflexions, d'épithètes, d'inversions, de termes familiers & de longueurs, à des Lecteurs François. On a donc cru devoir le dépouiller de tout ce qui ne tenoit pas essentiellement au fond, & qui refroidissoit trop la narration. Cependant, comme il est essentiel qu'un Traducteur conserve au moins le caractère de l'Auteur original, on n'a pas voulu entièrement s'écarter de son ton & de sa marche, & ne faire qu'une simple imitation. C'est au Lecteur à décider si l'on a eu raison.

On n'a pas négligé non plus dans le style les corrections qui pouvoient le rendre plus supportable & moins sententieux : c'est par le même prin-

cipe qu'on a retranché les titres qui se trouvent à la tête des Chapitres dans l'original.

N. B. Comme on achevoit l'impression de cet Ouvrage, on m'en apporte une traduction presque littérale, qui vient d'être faite à *Rotterdam*, sous le titre de *MARIANNE*, ou la *NOUVELLE PAMELA*. Les Lecteurs curieux de comparer les deux versions, seront à portée de le faire, & de décider de leur mérite; mais j'ose me flatter qu'ils verront que le Traducteur Hollandois, loin d'avoir diminué les défauts de l'Auteur Anglois, peut-être faute de l'avoir bien entendu, y en a ajouté encore quelques-uns par des contre-sens.





MARIA.

CHAPITRE PREMIER.

UN soir du mois de Novembre, par un temps très-incertain, l'honnête, le bienfaisant M. *Worthy*, gentilhomme distingué par l'élevation de ses sentiments & par ses richesses, ayant passé quelques heures agréables avec son intime & généreux ami M. *Welldone*, qui par le rang, le caractère & la fortune, lui étoit parfaitement assorti, revenoit de *Hillstreet*, résidence de son ami, pour se rendre à la place *Saint-James*, où il faisoit sa demeure. Il n'étoit accompagné que d'un domestique qui portoit une lanterne. Le vent s'éleva tout-à-coup avec fureur, & il

plut en même temps, avec une telle violence, qu'il fut forcé de s'arrêter pour se mettre à couvert sous une es-
pece de hangar qui conduisoit à une
porte cochere, & auprès duquel il se
trouva au moment de l'orage.

Comme la nuit étoit fort obscure,
il ne s'appêrçut pas d'abord qu'une au-
tre personne s'étoit réfugiée dans le
même lieu. Mais ayant promené ses
regards autour de lui, il distingua à la
clarté de la lanterne une femme à l'au-
tre bout de cet abri. La propreté de
son habillement auroit suffi pour atti-
rer son attention, si la sensibilité qui
lui étoit naturelle, n'avoit déjà été
alarmée par des soupirs répétés, & par
quelques expressions douloureuses qui
étoient échappées à cette personne. Le
cœur compatissant de M. *Worthy* en
fut si ému, qu'il se fit violence pour
ne pas l'interrompre brusquement par
l'offre de ses services. Mais la réflexion
suspendit son empressement jusqu'à ce
qu'il eût entendu ces paroles, pronon-
cées d'un son de voix qui pénétra son
ame.

» Hélas ! quelque inaccessible que



M A R I A.

11

vous soyez à la compassion, homme cruel & inhumain, si vous pouviez à présent voir un instant seulement cette infortunée, autrefois en apparence l'idole de votre affection, accablée de douleur, ne sachant où elle pourra reposer sa tête, & exposée à toutes les horreurs redoutables à l'humanité, & sur-tout à un sexe dont jusqu'à présent je n'ai pas été le déshonneur; oui, vous-même vous me garantiriez de ma ruine & de l'infamie. Mais, hélas ! mon retour chez vous seroit un mal plus grand que celui que j'éprouve. O Etre infiniment bon, dont la vigilante providence est attentive aux besoins des moindres de tes créatures, jette un regard de compassion sur la malheureuse, sur l'opprimée *Maria !* „

Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes & de soupirs, qui, malgré qu'on s'efforçât de les contraindre, se firent assez entendre à *M. Worthy* pour l'affecter vivement. Mais pensant aux artifices qu'on emploie souvent pour surprendre les gens de trop bonne foi, il hésita encore. A la vérité, ce

ne fut qu'un moment, & l'instant d'après il se détermina à offrir sa protection à une personne qui paroïssoit totalement délaissée. Il l'aborda de l'air le plus respectueux ; & comme s'il avoit eu des voir s'excuser d'une indiscretion, il lui dit qu'il n'avoit pas dépendu de lui de ne pas entendre des plaintes & des gémissements qui lui faisoient juger sa situation fort malheureuse. " Je serai extrêmement satisfait, ajouta-t-il, Madame, si vous voulez accepter l'offre sincère de mes services, & m'expliquer de quelle manière je pourrai vous être utile. "

L'inconnue étoit si absorbée dans ses tristes idées, qu'elle n'avoit fait attention à aucun autre objet. D'ailleurs le bruit du vent & de la pluie qui tomboit avec force, l'auroit naturellement pu empêcher de distinguer les mouvements des personnes qui étoient près d'elle.

Avec ces obligeantes paroles de M. Morley, elle tourna les yeux vers lui d'une façon qui marquoit la surprise & la défiance que lui inspiroit sa vue, par les idées que sa propre situation

pouvoit faire naître. Mais au même instant le valet ayant tourné sa lanterne, la lumière réfléchit sur le visage de son maître, & fit distinguer à *Maria* une physionomie où l'humanité & la candeur étoient si sensiblement exprimées, que son seul aspect, à moins que toutes les apparences fussent trompeuses, devoit bannir la crainte & inspirer la confiance.

Un peu rassurée par cette observation, mais encore tremblante, elle lui répondit en pleurant : "Est-il possible, oh ! est-il possible que je me voie encore une fois l'objet de la pitié & de l'humanité de quelqu'un ! Ah ! Monsieur, si sans avoir aucun motif bas ou mal-honnête, vous êtes capable de servir les malheureux, secourez une fille infortunée, mettez-la à couvert des horreurs de la nuit & des dangers d'une situation qu'elle n'a jamais dû prévoir."

Le trouble & la frayeur qui l'agitoient en prononçant ces paroles, & une modeste rougeur qui lui couvroit en même temps le visage, confirmèrent fortement *M. Worthy* dans

l'idée qu'elle méritoit ses égards. Il ne put refuser son admiration à la beauté de ses traits, aux graces & à l'air de dignité répandu sur toute sa personne, & qui ne devoient rien à sa parure, qui, quoique honnête, étoit un peu en désordre. Cependant, malgré la générosité naturelle du caractère de M. *Worthy*, & son desir particulier de servir *Maria*, plusieurs difficultés s'éleverent à la fois dans son esprit sur la maniere de remplir son engagement. Différentes raisons ne lui permettent pas de lui offrir une retraite chez lui : un hôtel garni lui paroît un lieu presque aussi dangereux que celui où elle est actuellement.

Tandis qu'il rêve quelques moments aux arrangements qu'il doit prendre, la triste *Maria*, avec des soupirs redoublés & les yeux baissés, semble attendre son arrêt de sa bouche. Il rompt enfin le silence, & se tournant vers son domestique : „ *Thomas*, lui dit-il, je crois votre femme honnête & vertueuse : elle m'obligera beaucoup en recevant cette Dame chez elle pour cette nuit : demain je lui

chercherai un logement plus fortable ,
& qui s'accorde aux idées que je con-
çois de son rang & de son mérite. „
Ensuite s'adressant à *Maria* : “ Quel-
ques considérations, Madame, lui dit-
il, m'empêchent de vous offrir pour
cette nuit ma propre maison, où vous
seriez sans doute servie & traitée d'une
maniere plus convenable & plus selon
mes desirs: car vous m'avez déjà ins-
piré beaucoup d'estime, & je veux dans
vos malheurs remplir auprès de vous
la place d'un pere. La femme de cet
honnête homme est raisonnable. Sa
maison est propre. Elle fera son possi-
ble pour vous la rendre le moins désa-
gréable qu'il se pourra. Donnez-moi
votre main, *Miss*, & permettez que
je vous conduise dans un asyle où du
moins vous trouverez le repos & la
sûreté. Demain je ferai mes efforts
pour vous en procurer un plus digne
de vous. „

La pluie étant alors presque cessée,
Maria, le cœur oppressé des différentes
passions qui l'agitoient, donna la main
à *M. Worthy*, qui en peu de minutes
la mena chez Madame *Cousens*. Il

l'idée qu'elle méritoit ses égards. Il ne put refuser son admiration à la beauté de ses traits, aux graces & à l'air de dignité répandu sur toute sa personne, & qui ne devoient rien à sa parure, qui, quoique honnête, étoit un peu en désordre. Cependant, malgré la générosité naturelle du caractère de M. *Worthy*, & son desir particulier de servir *Maria*, plusieurs difficultés s'élevèrent à la fois dans son esprit sur la maniere de remplir son engagement. Différentes raisons ne lui permettent pas de lui offrir une retraite chez lui : un hôtel garni lui paroît un lieu presque aussi dangereux que celui où elle est actuellement.

Tandis qu'il rêve quelques moments aux arrangements qu'il doit prendre, la triste *Maria*, avec des soupirs redoublés & les yeux baissés, semble attendre son arrêt de sa bouche. Il rompt enfin le silence, & se tournant vers son domestique : „ *Thomas*, lui dit-il, je crois votre femme honnête & vertueuse : elle m'obligera beaucoup en recevant cette Dame chez elle pour cette nuit : demain je lui

chercherai un logement plus sortable ,
& qui s'accorde aux idées que je con-
çois de son rang & de son mérite. „
Ensuite s'adressant à *Maria* : “ Quel-
ques considérations, Madame, lui dit-
il, m'empêchent de vous offrir pour
cette nuit ma propre maison, où vous
seriez sans doute servie & traitée d'une
maniere plus convenable & plus selon
mes desirs: car vous m'avez déjà ins-
piré beaucoup d'estime, & je veux dans
vos malheurs remplir auprès de vous
la place d'un pere. La femme de cet
honnête homme est raisonnable. Sa
maison est propre. Elle fera son possi-
ble pour vous la rendre le moins désa-
gréable qu'il se pourra. Donnez-moi
votre main, *Miss*, & permettez que
je vous conduise dans un asyle où du
moins vous trouverez le repos & la
sûreté. Demain je ferai mes efforts
pour vous en procurer un plus digne
de vous. „

La pluie étant alors presque cessée,
Maria, le cœur oppressé des différentes
passions qui l'agitoient, donna la main
à *M. Worthy*, qui en peu de minutes
la mena chez Madame *Cousens*. Il

l'introduisit sans cérémonie dans l'appartement de cette bonne femme, qui fut en même temps surprise & transportée de l'honneur qu'on lui faisoit, & de la confiance qu'on lui témoignoit. Elle promit, sans balancer, tous ses soins, & marqua un empressement & un zèle d'autant plus vif, que M. *Worthy*, sans être apperçu, lui glissa quelques piéces d'or dans la main, en lui recommandant de ne rien négliger pour la commodité & la tranquillité de celle qu'il laissoit à sa garde, afin que le repos pût réparer l'épuisement de ses esprits & de ses forces abattues par la fatigue. Ensuite avec un air où éclatoient la bonté & la bienveillance, il prit congé de *Maria*. Elle lui répondit par un regard, qui étoit une expression plus forte de sa reconnoissance, qu'elle n'en eût pu trouver dans les termes les plus énergiques.

Laisée seule avec Madame *Cousens*, celle-ci commença à la parcourir des yeux, mais avec un air de respect qu'il sembloit que la personne imposoit. Sa taille étoit un peu au dessus de la moyenne; son air majestueux; un teint

parfaitement beau , mais un peu enclin à la pâleur , étoit relevé par le corail de ses levres. Elle avoit les cheveux , les sourcils & les yeux d'un noir décidé. Ses bras étoient admirablement proportionnés. La douceur de sa physionomie & le son de sa voix avoient un charme inexprimable , & intéressoient généralement à la première vue. Son abord étoit si engageant , qu'il eût paru ridicule de lui supposer des ennemis , à moins que d'en avoir la conviction par la situation où on la voyoit. Elle avoit à peine vingt ans ; mais la langueur que l'affliction avoit imprimée sur ses traits , obscurcissoit peut-être un peu ce vif éclat de la jeunesse & de la beauté.

Madame *Cousens* , qui étoit aussi grande parleuse que bonne ménagère , deux qualités souvent réunies , auroit désiré savoir immédiatement jusqu'aux moindres particularités de ses aventures. Pour l'encourager à lui en faire le récit , elle exalta à sa manière la bonté & les richesses de M. *Worthy* , entremêlant à son éloge l'histoire de toute sa famille. Mais bientôt *Maria* , par une espèce de réserve supérieure , accom-

pagnée de bonté & de douceur, lui imposa silence sur cet article, & fut réprimer sa curiosité, sans la blesser. Madame *Cousens* s'apercevant que la chaussure de *Maria* étoit mouillée, lui proposa d'en changer, & fut prendre dans sa garde-robe toutes les autres choses dont elle pouvoit avoir besoin. Ensuite elle apprêta un souper passable; & ayant arrangé un lit dans une chambre propre, elle l'y conduisit, ne cessant de se récrier sur ses charmes & sur l'air gracieux dont elle recevoit ses services. Elle interrompit de temps en temps ses louanges par des imprécations contre les gens assez barbares pour avoir offensé une créature si aimable & si innocente. Mais nous la laisserons reposer pour retourner au bon M. *Worthy*, qui est à présent de retour chez lui avec la satisfaction intérieure d'avoir trouvé cette occasion d'exercer son humanité.

CHAPITRE II.

MONSIEUR *Worthy* jouissoit de plus de six mille livres sterling de revenu. Le grand ordre établi dans sa maison, & plusieurs successions de parents riches, avoient ajouté à son bien une somme considérable d'argent comptant, dont en bon citoyen il avoit prêté une grande partie aux nécessités de l'Etat. Il joignoit à une belle figure toutes les bonnes qualités qui constituent l'honnête homme & le chrétien : il étoit bon mari, pere tendre, ami ardent & solide, maître humain & généreux. Sa famille l'adoroit, & tous ceux dont il étoit connu l'estimoient singulièrement.

Il avoit alors cinquante ans, dont vingt-six s'étoient écoulés depuis son mariage avec Madame *Worthy*. Elle lui avoit apporté une somme considérable ; mais ce motif contribua, bien moins qu'un amour réciproque, à former leur union. Un garçon & une fille

en furent les fruits , & faisoient la joie & la gloire de leurs parents.

Madame *Worthy* , il faut l'avouer , avoit un foible dans le caractere , qui auroit rendu tout autre homme fort malheureux. Mais le bon esprit de M. *Worthy* le lui faisoit dissimuler , & il le supportoit d'autant plus patiemment , qu'il savoit que ce foible prenoit sa source dans l'excès de son affection pour lui. En un mot , cette excellente femme , aimable par sa bonté , aimable du côté de l'esprit & de la figure , étoit tyrannisée par une humeur jalouse , qui lui laissoit rarement un instant de tranquillité parfaite , & dont les inquiétudes étoient plus vives peut-être , parce qu'aucun objet ne les fixoit. Car non seulement M. *Worthy* étoit incapable de manquer à une femme qu'on pouvoit dire qu'il idolâtroit , mais il évitoit encore les occasions les plus éloignées de donner matiere à ses soupçons. Il étendoit si loin sa délicatesse & son attention à cet égard , qu'on remarquoit qu'il ne louoit jamais dans une autre femme les qualités qui manquoient à la sienne. Mais

il admiroit avec complaisance celles où elle excelloit. Il lui faisoit même un mérite de sa jalousie, en faveur du motif, & en excusoit les saillies avec la plus tendre indulgence.

Cette conduite de M. *Worthy* servant à le rendre plus cher à sa femme, ajoutoit, pour ainsi dire, de nouvelles forces à sa foiblesse. Plus il avoit de perfections à ses yeux, plus elle ressentoit vivement des torts qui, quoique imaginaires, lui causoient des peines réelles. Enfin cette passion insensée, s'étant augmentée avec le temps, devint plus forte chez elle à l'âge de quarante-cinq ans, & plus pénible à sa famille, que lorsqu'elle étoit dans sa première jeunesse : car sa jalousie la rendoit quelquefois bizarre & déraisonnable, de bienfaisante & judicieuse qu'elle étoit naturellement. La simple idée d'une injustice la révoltoit ; & cependant elle renvoyoit souvent des domestiques, c'est-à-dire ses femmes, sans aucun sujet. Il suffisoit que leur maître les eût regardées par hasard, ou qu'il leur eût fait une question indifférente. Il est vrai qu'elle les dédom-

mageoit ensuite par des bienfaits assez considérables pour leur faire regarder la punition comme une faveur, qui les affectionnoit davantage à leur maîtresse. De son côté elle se seroit reproché de les faire souffrir d'une faute qui lui paroissoit un effet inévitable des charmes de M. *Worthy*, auquel dans son opinion, aucune femme ne pouvoit résister; & elle se disoit qu'à leur place elle eût été également coupable.

Cette fâcheuse disposition de Madame *Worthy* avoit extrêmement resserré le cercle de sa société. Elle voyoit sur-tout peu de femmes, pour ne pas offrir d'objet de tentation à ses amies. M. *Worthy* supportoit volontiers cette contrainte, pour éviter d'aigrir un mal dont les accès approchoient quelquefois de la phrénésie. Il arrivoit cependant rarement que Madame *Worthy*, au contraire des autres personnes de son sexe, témoignât le ressentiment de ses prétendues injures par les cris & les reproches. Elle se renfermoit seule dans son appartement, où elle passoit les jours & les nuits dans les larmes, jusqu'à ce que M. *Worthy*,

par les plus soumises condescendances, & par des aveux de fautes dont il n'avoit pas même eu l'idée, lui eût rendu le calme, & obtenu une réconciliation, qu'elle comptoit n'accorder qu'à la pitié qu'il lui inspireroit. Heureusement pour elle, le caractère de son mari étoit d'une douceur inaltérable; & l'affection qu'il lui portoit, fortement enracinée dans son cœur; ce qui joint aux excellentes qualités qu'elle possédoit d'ailleurs dans un degré éminent, contrebalançoit cette triste foiblesse, & ne la rendoit aux yeux de M. *Worthy* que l'objet de la plus tendre compassion.

M. *William worthy*, jeune homme de vingt-deux ans, étoit l'héritier de cette famille. Après avoir acquis dans les Ecoles, dans l'Université, & sous les plus habiles Maîtres, les connoissances qui servent à étendre & à orner l'esprit, il étoit allé perfectionner par les voyages une éducation admirable, à laquelle il avoit répondu au-delà des desirs les plus étendus de ses parents. Sa figure étoit sans reproche, la tournure de son esprit agréable & solide.

Il avoit achevé son tour d'Europe , & l'on attendoit incessamment son retour dans sa patrie , où il venoit d'être élu membre des Communes.

Miss *Henriette Worthy* , sa sœur , entroit dans sa dix-huitième année. On l'auroit prise plutôt pour un de ces êtres enchanteurs qui n'existent que dans l'imagination des Poètes , que pour une mortelle. Un Peintre auroit choisi sa figure pour représenter Hébé. La fraîcheur de la santé & de la jeunesse coloroit son teint. Un mélange de douceur & d'ingénuité brilloit dans ses yeux. Sa taille étoit moyenne , mais proportionnée par les graces mêmes. On auroit dit qu'elles présidoient à tous ses mouvements. La nature avoit uni à tant de charmes une ame ornée des plus aimables vertus ; & l'éducation lui avoit donné non seulement les talents agréables , auxquels on borne les connoissances des femmes , mais encore celles des sciences & des arts , qui ne sont ordinairement cultivés que par les hommes. Son pere & sa mere l'adoroient également. Elle étoit souvent la triste confidente

confidente de leurs chagrins réciproques. Lorsque ceux de Madame *Worthy* la rendoient incapable des soins domestiques, elle la suppléoit avec une prudence & une attention admirables. Il ne s'accordoit aucune grace dans la famille, qui ne passât par les mains de l'aimable *Henriette*. Tout ce qui l'environnoit la chérissoit & l'admirait : les pauvres & les malheureux bénissoient l'heure de sa naissance. Tous les domestiques se feroient volontiers sacrifiés pour elle. Il est vrai que la plupart avoient blanchi au service du pere de M. *Worthy* & au sien, & qu'ils pouvoient (du moins les hommes) regarder sa maison comme leur héritage. Ils y vivoient, s'y marioient, y vieillissoient ; & leurs enfants étoient élevés sous ce toit d'hospitalité, pour les remplacer lorsque l'âge ou l'infirmité les rendoit incapables de leurs fonctions. Quelques-uns étoient pourvus de bonnes fermes, ou d'autres emplois, selon leur capacité, quand on pouvoit leur en procurer. Jamais on ne les renvoyoit, à moins qu'ils ne se fussent rendu

coupables de fautes très-graves ; & jamais il n'étoit arrivé qu'aucun eût désiré de quitter sa place.

CHAPITRE III.

LA jalouse manie de sa femme fut la seule raison qui empêcha M. *Worthy* de conduire *Maria* chez lui ; car il avoit été si frappé de sa figure & du son de sa voix , qu'il ne balançoit pas à s'intéresser pour elle , & même il commençoit à la regarder avec des yeux de pere. Heureux effet de l'innocence & de la beauté , elles sont les vrais ornements du plus aimable sexe : on ne peut les contrefaire longtemps avec succès. Leur pouvoir est tel sur nos ames , qu'il y fait naître ces affections & ces bienveillances soudaines qui n'ont besoin que d'un instant. Leurs impressions sont promptes , mais durables.

Lorsque M. *Worthy* rentra chez lui , sa femme n'étoit pas encore de retour , d'une visite qu'elle étoit allée

rendre dans son voisinage. Miss *Henriette* étoit dans son appartement, & descendit pour recevoir son pere. Après quelques moments : » j'ai trouvé, ma chere, lui dit M. *Worthy*, une occasion d'exercer cette bienfaisance, qui fait une si aimable partie de votre caractère ». Il l'informa alors de la rencontre qu'il avoit faite de *Maria*, lui dépeignit sa personne, son habillement, &c. & continua ainsi :

» Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis fâché de n'avoir pu amener cette infortunée chez moi. Mon âge, ni ma façon de penser, ne me permettent pas d'entrer dans les chagrins & dans les petites nécessités de cette jeune créature. Elle est actuellement chez la femme de *Tom Cousens*. Je n'ai pu imaginer dans ce premier instant un lieu plus convenable. J'espere qu'elle sera servie avec respect. Mais je voudrois, ma fille, que vous allassiez demain la voir pour apprendre de quelle maniere on pourra lui être utile. Si sa situation exigeoit une longue absence de chez ses parents, nous chercherions entre nous un moyen de la faire conduire dans une de mes terres, soit dans

le Comté de Berk, ou dans le Comté d'York; & là vous pouvez lui promettre un asyle assuré. Mais, ma chere, faites usage de votre pénétration dans cette affaire. Je n'ai aucun soupçon d'imposture. Cependant il me paroît raisonnable d'être sur nos gardes: & en vérité, il est si ordinaire dans cette ville de tendre des pieges aux personnes généreuses & de bonne foi, que nous avons droit d'examiner à la rigueur les motifs qu'on emploie pour exciter notre compassion & notre charité. Je serois fâché d'être la dupe de ma propre crédulité. Il est donc absolument nécessaire que cette fille vous apprenne, vous qui êtes de son sexe & de son âge, son nom & ses malheurs. Si vous lui trouvez de la sincérité, vous pouvez lui promettre tout ce qui dépendra de moi ». L'arrivée de Madame *Worthy* empêcha *Henriette* de répondre à son pere autrement que par une inclination de tête, accompagnée d'un sourire, qui marquoient en même temps son obéissance à ses ordres, & le plaisir qu'elle en recevoit.

Son naturel obligeant qui ne lui

permettoit pas le moindre délai quand il falloit servir quelqu'un , la rendit extrêmement matinale Le lendemain , avant qu'il fût jour dans l'appartement de sa mere , elle monta en carrosse , & fut bientôt rendue chez Madame *Cousens*.

Cette bonne femme , dont la maison renfermoit mille témoignages de ses anciennes bontés , la reçut avec une joie infinie : mais devenant importune à force d'empressement & de démonstrations , Mifs *Henriette* l'interrompit brusquement , en lui demandant des nouvelles de *Maria* , & comment elle avoit reposé. « Reposé ? hélas ! chere Mifs , (répondit Madame *Cousens*) elle n'a eu aucun repos. Elle s'est tant agitée , tant tourmentée , elle a tant soupiré , tant pleuré toute la nuit , que pour moi j'ai aussi peu dormi qu'elle-même La pauvre créature ! .. Et ensuite c'étoit tant de remerciements , .. tant d'excuses de l'embarras qu'elle me causoit. Oh ! Mifs , c'est la plus aimable & la meilleure fille que j'aie vue de mes yeux , excepté vous-même ; car sûrement , sûrement, vous n'avez pas votre égale ».

A cette conclusion, Madame *Cousens*, certaine d'avoir dit quelque chose de merveilleux, s'applaudit par une profonde révérence. « Je vous prie, Madame *Cousens*, (reprit *Henriette*, sans la remercier de son compliment) faites savoir à *Maria*, si elle est éveillée, que je suis ici, & que je serois charmée de la voir. Mais si elle dort, comme cela pourroit être, vu la mauvaise nuit que vous dites qu'elle a passée, ne l'interrompez pas: je causerai avec vous en attendant son réveil. »

A peine eut-elle achevé ces mots, que *Maria* parut elle-même à la porte de la chambre. Elle s'avança à sa rencontre; & ces deux aimables personnes furent en même temps frappées d'une surprise agréable, à la vue des charmes qui les distinguoient l'une & l'autre. Les premiers compliments finis, *Henriette* par un signe avertit Madame *Cousens* de se retirer. Elle ne s'y détermina qu'avec peine. Sa curiosité étoit vivement excitée; & la confiance que M. *Worthy* lui avoit marquée la veille, lui ayant donné une grande idée d'elle-même, elle se trouvoit un peu humiliée de

n'être pas admise au conseil de ces deux Dames. Dès qu'elle fut sortie, *Henriette* prenant la main de l'aimable *Maria*, lui dit: » Je sens déjà, Madame, dans ce premier moment de notre entrevue, que mon cœur s'intéresse vivement pour vous; & je n'ai pas besoin des ordres d'un pere pour rechercher l'amitié d'une personne qui annonce tant de mérite, & pour lui offrir tout ce qui est en mon pouvoir. Mais quel monstre assez barbare a pu vous forcer à vous exposer aux dangers de la nuit à une heure si indue, & par un si mauvais temps » ?

Ces paroles furent prononcées d'un ton de sympathie si vrai, & avec un air si touché qu'elles déterminèrent *Maria* à lui parler à cœur ouvert, & à lui confier ses malheurs. « Ah ! *Miss*, s'écria-t-elle fondant en larmes, vous ne pouvez être autre que l'heureuse fille de l'homme bienfaisant & humain qui m'a placée dans cet asyle, en me retirant de la plus déplorable situation. Il ajoute infiniment à mes obligations par la délicatesse de ce procédé. Il m'envoie la plus aimable de mon sexe,

pour qu'elle s'instruise de mes malheurs ; pour qu'elle s'occupe de mon bien-être & de ma sûreté. O bonté qui ne peut jamais être oubliée ! vous me persuadez que la vertu n'est pas totalement bannie d'entre les hommes, & que je suis encore sous la protection de cet Être tout-puissant qui ne dédaigne pas de regarder d'un œil de compassion les moindres créatures. Oh ! *Miss*, vous voyez en moi une des plus malheureuses personnes qui existent, & j'ose le dire, sans qu'il y ait aucune faute réelle de ma part. Je ne vous ennuyerais pas par une longue relation ; mais je m'efforcerais de mériter la bonne opinion que vous voulez bien prendre de moi, & cette généreuse commisération que vous me marquez. Oui, ajouta-t-elle en redoublant de soupirs, & de larmes, dont *Henriette* fut extraordinairement émue, il est trop juste après tant de faveurs non-méritées, que j'instruise mes bien-faïcteurs, sans aucune réserve de tout ce qui me regarde ; ne fût-ce que pour les convaincre qu'ils n'ont pas accordé leur protection au vice, ni à l'étourderie, & qu'ils n'ont pas été déçus par

l'artifice. Je ne vous dissimulerai pas cependant, *Miss*, que si je n'étois encouragée par la sensibilité que vous me témoignez, j'aurois peine à vous dire certaines particularités de mes malheurs, qui m'humilient à mes propres yeux, & diminueroient peut-être votre estime, si vous aviez moins d'élévation & de bon sens.

Je commencerai donc, chere *Miss*, par le mortifiant aveu que je ne connois ni mon véritable nom, ni mes parents : circonstances qui, comme je viens de l'observer, pourroient me nuire dans un esprit moins raisonnable. Je » Elle alloit poursuivre lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit brusquement & au grand étonnement d'*Henriette*, Madame *Worthy* parut. Elle s'avança avec précipitation vers sa fille, en s'écriant : « Oh ! *Henriette*, êtes-vous aussi liguée avec votre déloyal pere contre moi » ? Alors suffoquée par les larmes & par les soupirs, elle tomba sur un siege qui heureusement se trouva derrière elle.

Maria devinant, par les noms de pere & de fille qu'elle lui avoit entendu

prononcer , ce qu'elle étoit à sa nouvelle amie , s'empressa pour la secourir avec Miss *Henriette*. Celle-ci se trouvoit dans un cruel embarras ; occupée d'un côté à soulager & à caresser cette mere si chere , victime de ses propres tourments ; & de l'autre à l'excuser en peu de mots auprès de *Maria* , qu'elle vouloit préparer à la scene qu'elle jugeoit devoir bientôt suivre : car elle ne souffrit pas qu'elle se retirât , pensant que son absence feroit un plus mauvais effet. Elle eut justement le temps , avant que Madame *Worthy* fût revenue à elle , de lui esquisser son caractère ; ce qu'elle fit avec tout le ménagement possible & les couleurs les moins désavantageuses. Elle lui renouvela mille fois ses pardons , en la suppliant de ne se point offenser , & témoigna sa surprise de ce que sa mere avoit été informée de sa visite.

Enfin Madame *Worthy* ouvrit les yeux , & portant sa vue égarée autour d'elle , apperçut *Henriette* qui lui soutenoit doucement la tête sur son sein , & *Maria* qui lui frottoit les tem-

pes , & lui tenoit un flacon sous le nez , tandis que Madame *Cousens* étoit derriere toute tremblante , redoutant les suites d'une rencontre dont elle conjecturoit trop bien la cause. La colere de Madame *Worthy* se rallume , elle repousse sa fille & *Maria* avec indignation , & adressant la parole à cette derniere , elle lui dit avec un ton de voix fort élevé. » Oui , Madame , vous voyez votre triomphe , & vous jouissez , je n'en doute pas , de ma foiblesse. Mais puis-je vous blâmer , lorsque ma propre fille , dérogeant aux principes d'une éducation vertueuse , favorise les intrigues de son pere , & prête du secours aux offenses dont il m'accable , ? Ensuite fixant *Maria* attentivement , & les larmes tombant en abondance de ses yeux , elle reprit d'un ton plus doux : „ Mais , bon Dieu ! que vois-je ?..... Tant de charmes ,... tant d'innocence... Oh ! aimable fille , le Ciel vous a-t-il donné ces perfections pour un si vil usage ?... Une physionomie qui n'annonce que la vertu & la décence ,... avec un cœur si corrompu... Mais

peut-être il vous a trompée. Homme cruel, avez-vous pu trahir tant de charmes?... Ah, Madame, vous ignorez sans doute qu'il m'est uni par les nœuds les plus sacrés & les plus intéressants; qu'il est pere de cette fille, & d'un frere qu'elle a de votre âge.... Vous pleurez, *Mifs*;... mais vos larmes procèdent du dépit d'avoir été surprise. Hélas! si vous avez des parents, songez à la douleur que vous leur causez par une telle conduite. Vous ont-ils élevée avec tant de soins pour une fin si honteuse? Oh! ciel, pourquoi m'égarai-je ainsi?... Monsieur *Worthy* est véritablement aimable: hélas! beaucoup trop pour mon repos, & même pour son propre bonheur & son honneur... Oui, c'est visible... tout est clair.... Une attaque nocturne, ... un projet concerté pour m'enlever son affection.... Méchante femme! sous une forme angélique cacher un cœur si vicieux,, !...

Elle auroit continué, si *Henriette*, dont l'action fut imitée par *Maria*, ne se fût jetée à ses genoux pour la supplier de modérer sa colere,.....

d'écouter la raison,.... d'envifager cette jeune personne dans tout un autre jour ,... & de fe perfuader que tout ce qu'elle croyoit voir , n'étoit qu'une illufion de fa propre imagination. Ah ! Madame , ajouta-t-elle , fi vous connoiffiez *Maria* , vous mourriez de la feule idée de lui avoir fait un fi grand outrage ,.. *Maria* pâle , tremblante , éperdue de douleur , & d'étonnement , prit à fon tour la parole. " Oh ! Madame , comment ai-je mérité un femblable traitement de votre part , de vous dont la bonté , l'alliance à cette aimable fille & à fon respectable pere , font naître dans mon cœur des fentiments d'estime inexprimables. Ah ! Madame , croyez-moi innocente de vos déplaisirs : quoiqu'infiniment malheureufe , je n'ai point formé d'idées qui puiffent faire rougir la vertu , ni aucun projet contre votre repos. M. *Worthy* , il eft vrai , m'a fecourue hier dans un grand péril : mais je ne l'ai point vu depuis.. Il a mis le comble à fon généreux procédé , en envoyant fa charmante fille pour confoler une infor-

tunée, cruellement abandonnée par ceux à la protection desquels elle croyoit avoir un droit naturel „

Ces paroles eurent un effet surprenant , & réveillèrent toute la sensibilité & la bonté du caractère de Madame *Worthy*. Ses yeux reprirent leur douceur accoutumée, & par un mouvement involontaire elle pressa en même temps les mains de *Maria* & celles de sa fille, en s'écriant : „ Ah! *Henriette* , si je pouvois vous croire , que ma conduite me paroîtroit horrible! Et cependant j'ai du penchant à me fier aux paroles de cette jeune personne... Je suis sans doute dans un songe „... un songe affreux & funeste... Mais (les serrant toutes deux de ses bras , & les embrassant alternativement) je ne me trompe pas „ Ensuite ayant rêvé en silence quelques moments, elle les éloigna d'elle & reprit ainsi : „ Non , M. *Worthy* a été trop favorisé de la nature & de l'éducation , pour qu'il soit possible de lui résister..... Et quand je considère cette jeune créature , je ne puis être surprise de son attachement subit pour elle... „

Hélas ! que n'est-il constant !... pour-
quoi manque-t-il à la foi promise à
une femme qui l'adore , & qui seule
a droit à sa tendresse , ? Elle rougit
& pâlit successivement en prononçant
ces mots ; & sa fureur jalouse repre-
nant de nouvelles forces , elle retom-
ba dans un second accès , accompa-
gné d'agitations si violentes , que les
deux jeunes personnes en furent sai-
sies de frayeur. *Maria* sur-tout , pé-
nétrée de douleur , dit à sa compagne
avec exclamation : „ Oh ! chere *Miss* ,
ou fuirai-je ?... en quel lieu me ca-
cherai-je , moi qui cause déjà tant de
tourments à ceux à qui j'ai de si gran-
des obligations „ ? Alors *Henriette*
la serrant étroitement dans ses bras ,
la conjure de modérer son chagrin ,
lui proteste qu'elle ne l'abandonnera
jamais , & implore son pardon pour
sa malheureuse mere , l'assurant que
dès qu'elle sera rendue à la raison ,
elle lui fera une ample réparation de
ses injustes soupçons , & des expres-
sions injurieuses dont elle s'étoit servie.

Aussi-tôt que Madame *Worthy* eut
repris connoissance , la pauvre *Maria*

retourna à sa posture de suppliante ; répéta tout ce qu'elle avoit déjà dit , y ajouta tout ce qu'elle crut de plus propre à détromper la femme de son bienfaicteur. Mais ce fut en vain ; tout auroit été sans effet , si elle ne se fût avisée de cette dernière tournure.

“ Croyez , Madame , que l'inquiétude que je vous donne m'est plus sensible que mes peines personnelles , que ma situation présente , quoique véritablement malheureuse. Quand vous la connoîtrez , peut-être ne refuserez - vous pas votre protection à une infortunée , pour la sauver de sa ruine.... Non , votre cœur s'ouvrira à la compassion , quoique le mien soit plein d'une vive & inexprimable gratitude pour ce bienfaicteur si honnête & si généreux , je consentirai à ne le voir jamais , si ce sacrifice est nécessaire à votre tranquillité. Hélas , s'il le faut encore , si c'est pour moi un trop grand bonheur , que je sois privée aussi de la vue de votre aimable fille , qui n'a eu d'autre dessein , en venant ici , que d'adoucir mon désespoir.... Mais souffrez-moi à vos genoux ;

que je rende la paix à votre ame. Ah ! Madame, disposez de moi... placez-moi dans quelque lieu où je n'aie que vos seuls regards pour témoins de ma conduite,,.

Dans cet endroit de son discours, *Maria*, presque étouffée par les sanglots, & accablée du sentiment de sa douleur, tomba aux pieds de Madame *Worthy*, qui ne put supporter ce spectacle sans une émotion extraordinaire. Elle se précipita pour la relever avec l'assistance de sa fille, & lui dit en mouillant son visage de ses larmes : " Aimable créature, vous m'avez enfin convaincue que si je suis malheureuse, je ne dois pas m'en prendre à vous.... Oui, vous viendrez avec moi : vous partagerez mon appartement, jusqu'à ce que j'aie entendu ce que vous avez à m'apprendre de vos affaires, & que nous puissions ensuite juger de ce qui conviendra le plus à votre situation... *Henriette* ne vous quittera pas... Bon Dieu ! ajouta-t-elle tout bas, si je lui ai fait quelque tort, comment pourrai-je le réparer suffisamment, & mériter mon

pardon ? Oh ! je ne le pourrai qu'en lui donnant dans mon affection cette part à laquelle elle semble avoir droit,,.

Peu s'en fallut alors que la reconnaissance ne fût aussi funeste à *Maria*, que le chagrin l'avoit été un peu auparavant. Tandis qu'elle baisoit avec attendrissement les mains de sa nouvelle bienfaitrice , *Henriette* transportée de plaisir par ces dernières paroles de sa mere , lui témoignoit sa joie & sa reconnoissance avec les plus vives & les plus tendres démonstrations. Le silence s'empara quelques moments de la scene. Les yeux seuls furent occupés de tous côtés. Ceux de Madame *Worthy* étoient attachés avec attention sur l'aimable inconnue, dont les charmes paroissoient augmentés par les différents combats qu'elle avoit soutenus. Tantôt elle admiroit la délicatesse & la finesse de sa taille, tantôt cette intéressante ingénuité imprimée sur sa physionomie. L'idée qu'elle en avoit conçue comme d'une rivale dangereuse , céda insensiblement à des sentiments peu éloignés de ceux de la tendresse maternelle. Elle

entretenoit toujours, selon sa coutume, des inquiétudes sur M. *Worthy* ; mais *Maria* cessa d'être l'objet de ses soupçons. Enfin elle se déterminà à la prendre avec elle, & à la veiller en effet elle-même, selon la prière qu'elle lui en avoit faite. Madame *Cousens*, qui s'étoit retirée, fut rappelée pour donner un paquet qu'*Henriette* lui avoit remis en arrivant, & qui consistoit en un habillement complet & du linge honnête. Car M. *Worthy* avoit remarqué que le sien étoit fort en désordre par l'orage qu'elle avoit essuyé. Les deux Dames insisterent pour l'aider à s'habiller ; ce qu'elle ne souffrit qu'avec une répugnance extrême. Son embarras & sa rougeur l'embellirent encore aux yeux de ses deux amies, qui la louoient à l'envi, & s'efforçoient par les protestations & les expressions les plus tendres, d'effacer jusqu'aux moindres traces de ce cruel incident.

Lorsque sa toilette fut achevée, & les habits qu'elle quittoit empaquetés, Madame *Worthy* & sa fille songerent à la maniere de s'en retourner. *Henriette* avoit renvoyé son carrosse en

pardon ? Oh ! je ne le pourrai qu'en lui donnant dans mon affection cette part à laquelle elle semble avoir droit,,.

Peu s'en fallut alors que la reconnaissance ne fût aussi funeste à *Maria*, que le chagrin l'avoit été un peu auparavant. Tandis qu'elle baisoit avec attendrissement les mains de sa nouvelle bienfaitrice , *Henriette* transportée de plaisir par ces dernières paroles de sa mere , lui témoignoit sa joie & sa reconnoissance avec les plus vives & les plus tendres démonstrations. Le silence s'empara quelques moments de la scene. Les yeux seuls furent occupés de tous côtés. Ceux de Madame *Worthy* étoient attachés avec attention sur l'aimable inconnue, dont les charmes paroissoient augmentés par les différents combats qu'elle avoit soutenus. Tantôt elle admiroit la délicatesse & la finesse de sa taille, tantôt cette intéressante ingénuité imprimée sur sa physionomie. L'idée qu'elle en avoit conçue comme d'une rivale dangereuse, céda insensiblement à des sentiments peu éloignés de ceux de la tendresse maternelle. Elle

entretenoit toujours, selon sa coutume, des inquiétudes sur M. *Worthy* ; mais *Maria* cessa d'être l'objet de ses soupçons. Enfin elle se détermina à la prendre avec elle, & à la veiller en effet elle-même, selon la priere qu'elle lui en avoit faite. Madame *Cousens*, qui s'étoit retirée, fut rappelée pour donner un paquet qu'*Henriette* lui avoit remis en arrivant, & qui consistoit en un habillement complet & du linge honnête. Car M. *Worthy* avoit remarqué que le sien étoit fort en désordre par l'orage qu'elle avoit essuyé. Les deux Dames insisterent pour l'aider à s'habiller ; ce qu'elle ne souffrit qu'avec une répugnance extrême. Son embarras & sa rougeur l'embellirent encore aux yeux de ses deux amies, qui la louoient à l'envi, & s'efforçoient par les protestations & les expressions les plus tendres, d'effacer jusqu'aux moindres traces de ce cruel incident.

Lorsque sa toilette fut achevée, & les habits qu'elle quittoit empaquetés, Madame *Worthy* & sa fille songerent à la maniere de s'en retourner. *Henriette* avoit renvoyé son carrosse en

arrivant chez Madame *Cousens*, où elle avoit compté s'arrêter du temps. Il paroissoit dangereux de charger cette femme bavarde de l'aller chercher. Heureusement la chaise qui avoit amené Madame *Worthy* attendoit à la porte. Elle ordonna à sa fille de s'y mettre pour se faire conduire chez elle, d'où elle lui enverroit son carrosse; & comme le jour étoit déjà fort avancé, d'occuper son pere jusqu'à ce qu'elle & *Maria* fussent arrivées & renfermées dans son appartement.

Henriette exécuta cet ordre avec d'autant plus de plaisir qu'elle étoit curieuse d'apprendre comment sa mere avoit pu être instruite de sa visite chez Madame *Cousens*. Elle ne doutoit pas que son pere l'en eût informée quoique cette conduite parût fort contraire à sa prudence ordinaire, & à la précaution avec laquelle il lui avoit donné la commission d'aller voir *Maria*. Madame *Worthy* employa le temps jusqu'à l'arrivée de sa voiture, à lui faire mille caresses & des remerciements à Madame *Cousens* pour les soins & les attentions que *Maria* lui dit qu'elle lui

avoit témoigné. Cette femme généreuse lui fit un présent, qui joint à ce qu'elle avoit reçu la veille de M. *Worthy*, dut lui paroître une récompense fort magnifique.

C'est ainsi que cette aimable inconnue par sa douceur, par je ne sais quel charme particulier répandu sur sa personne parvint en peu de moments à se captiver toute une famille, & à désarmer même la jalousie de sa fureur. Mais quant à ce dernier effet, il faut convenir que le caractère de Madame *Worthy* lorsqu'elle étoit dans son assiette naturelle, la bonté de son cœur & sa sensibilité y contribuèrent beaucoup, & donnerent plus de force à l'éloquence ingénue & à la touchante action de *Maria*.

C H A P I T R E I V.

MONSIEUR *Worthy* étoit chez lui, attendant le retour de sa fille avec une impatience qui lui étoit étrangère, & dont il fut lui-même surpris. Il la manifesta par la joie avec laquelle il reçut *Henriette* à son arrivée. Eh bien, lui dit-il en la serrant tendrement dans ses

bras, comment se porte cette aimable fille? en quelle disposition l'avez-vous laissée? Si je me la rappelle bien, elle ressemble à mon petit ange, & c'est sans doute la raison du préjugé favorable qu'elle m'inspire. Je me flatte qu'elle ne m'a pas trompé & que vous l'avez trouvée digne de notre estime & de votre amitié. Ah! M. repliqua *Henriette*, j'en suis enchantée. Je l'aime presque autant que j'aimerois ma sœur. Mais vous avez pris soin de lui envoyer une autre amie, qui à présent doit l'avoir entièrement en sa disposition. Quoi qu'il en soit, Papa, vous ne pouvez imaginer à quel excès cette découverte a troublé ma mère, ni à quel point il nous a été difficile de lui en faire naître une idée avantageuse. Et réellement c'étoit un peu cruel à vous de nous exposer à un si fâcheux embarras, quelque heureuse que dût être la suite de cette confidence.

M. *Worthy* pâlit à ces mots, concevant tout d'un coup quelle avoit été la situation de sa femme & ce qu'elle avoit occasionné pour les autres. Il sauta de dessus sa chaise en s'écriant « Bon Dieu ! comment cette chère créature

a-t-elle pu savoir cette affaire? Je ne l'ai pas vue depuis hier au soir, Je ne lui en ai pas parlé, ni à qui que ce soit . . . Mais, allons, dites-moi promptement ce qui s'est passé, & laissons à un autre temps à conjecturer comment elle en a été informée. Je crains, hélas ! Je crains, ma chere, que vous n'ayiez en effet éprouvé bien du tourment, beaucoup trop sans doute ».

Alors la charmante *Henriette* lui ap-
prit tout ce qui s'étoit passé, dont il fut
extrêmement touché. Il exprima sa
satisfaction de la conquête que *Maria*
avoit faite de sa femme, en disant que
malgré tout ce qu'elles avoient souffert,
il regardoit ce qui s'étoit passé, comme
l'effet d'une Providence bienfaisante
sur cette fille infortunée. Il remercia
ensuite *Henriette* de ce qu'elle avoit fait
dans cette occasion, & ajouta : » A
présent que *Maria* est entre les mains
de votre mere & les vôtres, je suis par-
faitement tranquille; & quoiqu'elle n'ait
pas eu le temps de vous mettre au fait
de ce qui la concerne, nous devons
être persuadés qu'elle mérite nos égards.
Ayez soin, ma fille, qu'elle ne man-

que de rien. Vous savez que ma fortune est à vos ordres , & consacrée à secourir la vertu malheureuse par-tout où elle se rencontre ». A peine eut-il achevé ces mots , qu'un des gens de Madame *Worthy* vint de la part de sa maîtresse annoncer qu'elle ne descendroit pas pour souper , parce que se trouvant un peu indisposée , elle comptoit garder sa chambre le reste de la soirée.

Ce Message leur causa plus de plaisir que d'inquiétude , sachant que son incommodité n'étoit qu'un prétexte pour rester seule avec *Maria* ; & d'ailleurs son absence donnoit la facilité de faire les informations qu'ils avoient à cœur. Mais toutes leurs recherches furent inutiles. Les questions qu'on fit à *Tom Cousens* & à ses camarades ne produisirent aucun éclaircissement. Cet honnête garçon n'avoit point parlé ; & quand il l'eût fait , les autres domestiques connoissant l'humeur de leur maîtresse , se seroient bien gardés de lui en rien dire.

Le pere & la fille se séparèrent aussi peu avancés que s'ils n'avoient fait aucune perquisition.

Henriette

Henriette, avant que de se retirer dans son appartement, alla savoir des nouvelles de sa mere, qui la reçut avec sa tendresse accoutumée. Mais en parlant de l'aventure de *Maria*, elle ne put s'empêcher de témoigner sa sensibilité de la conduite mystérieuse qu'on avoit gardée avec elle dans cette occasion, où elle auroit été la premiere, connoissant les malheurs de *Maria*, à voler à son secours. Pauvre femme ! elle ne songeoit pas que l'effet naturel de son humeur étoit de rendre ceux qui lui étoient attachés, soigneux à l'excès de lui cacher les moindres bagatelles, pour ne pas réveiller sa jalouse inquiétude. Madame *Worthy* dit à sa fille en se séparant, qu'elle comptoit qu'au moins pour cette nuit, *Maria* n'auroit pas d'autre appartement que le sien. Elle ordonna à sa femme de chambre d'éclairer *Henriette* chez elle. Comme celle-ci n'avoit pas jugé prudent de chercher à satisfaire sa curiosité du côté de sa mere, elle tâcha de sonder cette fille avec adresse. Mais ce fut sans succès. Elle s'apperçut seulement avec surprise que son visage changea, & se

couvrit d'une rougeur extraordinaire aux questions qu'elle lui fit. Son embarras fut inexplicable pour *Henriette*, qui ne pouvoit supposer qu'elle eût pu être instruite elle-même de cette affaire. Il est à propos ici de faire connoître *Sally Price*; c'est le nom de cette personne.

Elle étoit fille d'un des fermiers de *M. Worthy*; & six mois avant cet incident elle étoit entrée au service de sa femme, pour remplacer une femme de chambre qui l'avoit quittée pour se marier. Une assez bonne réputation dans son village, & l'honnêteté de ses parents, lui servirent de recommandation. Elle étoit encore jeune, assez agréable de sa personne, & avoit trouvé le moyen de s'insinuer si avant dans les bonnes grâces de sa maîtresse, qu'elle devint bientôt la confidente de ses chagrins imaginaires, & la dépositaire de tous ses secrets. Quelque art qu'elle eût employé pour couvrir ses dispositions naturelles, elle n'étoit véritablement gouvernée par aucun autre principe que celui de l'intérêt, n'estimoit qu'elle-même, & avoit un penchant à l'in-

trigue qui la rendoit fort dangereuse dans une maison comme celle de M. *Worthy*.

Comme durant le peu de temps qu'elle y avoit déjà demeuré, elle s'étoit apperçue que sa maîtresse, par une suite de son foible, étoit avide d'apprendre toutes les bagatelles qui s'y passoient journellement, & qu'elle étoit bien récompensée de chaque rapport, elle avoit souvent la méchanceté d'inventer des circonstances qui n'avoient jamais eu lieu. Et quoiqu'elle fût témoin des emportemens qu'elle caufoit à sa bienfaitrice, & du tort qu'elle faisoit à sa santé, le bénéfice qui lui en revenoit, étouffoit chez elle tout principe d'humanité. Elle continuoit ainsi à travailler, sur l'esprit de sa maîtresse, & à aigrir une jalousie que Madame *Worthy* portoit quelquefois à la fureur. Mais pendant que cette pauvre Dame, ingénieuse à se tourmenter elle-même, cherchoit sans cesse son propre malheur, son secret étoit impénétrable, & ne lui permit jamais de trahir l'auteur de ses informations; ce qui, joint à la conduite artificieuse de *Sally* vis-à-vis de M.

Worthy & de *Miss Henriette*, à sa familiarité affectée avec les autres domestiques, & aux bons offices qu'elle leur rendoit dans les occasions, lui avoit donné la facilité de conduire en sûreté toutes ses menées, sans donner le moindre soupçon de la méchanceté & de la noirceur de son ame. Cette créature, par des motifs différents de ceux qui la faisoient agir ordinairement, fut cause de la scène fâcheuse qui se passa chez *Madame Cousens*, & qui prit une tournure fort opposée à ses idées.

Pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait à Londres, elle eut non seulement le temps de pratiquer l'esprit de sa maîtresse, au point de se rendre nécessaire, mais encore celui de s'engager elle-même dans deux ou trois amourettes. La liberté dont elle jouissoit, lui donnoit le moyen de satisfaire son goût pour la galanterie dans toute son étendue. Quinze jours avant l'aventure de *Maria*, elle avoit contracté une liaison intime avec un jeune homme nommé *Caswall*, héritier d'un bien considérable, mais sans mœurs & sans

principes. Il l'apperçut par hasard au spectacle, où la bonté de sa maîtresse infatuée d'elle, lui permettoit souvent d'aller. Comme M. *Caswall* connoissoit parfaitement le sexe, il n'eut pas de peine à se rendre agréable, ni à triompher de la foible défense que lui opposoient l'honneur & la chasteté de *Sally*, ainsi que de sa finesse & de son manège, où elle étoit beaucoup plus fortifiée par l'appât d'une pension viagere après la mort de son pere : promesse qu'il fit d'autant plus volontiers, qu'il n'avoit aucun dessein de l'exécuter. Elle consentit à ses desirs, & ils vivoient alors dans la plus grande familiarité. La maison de Madame *Cousens* étoit le lieu ordinaire de leurs rendez-vous. L'intérêt qui dominoit cette femme, l'engageoit à se prêter à tout ce qui pouvoit lui procurer de l'argent. Il lui étoit aisé de se cacher de son mari qui ne rentroit chez lui que le soir fort tard. Elle savoit que son cœur honnête seroit révolté d'une telle conduite, & ne souffriroit rien qui fût contraire aux intérêts de la famille à laquelle il étoit attaché.

Le jour même que Miss *Henriette* alloit pour voir *Maria*, les deux amants se rendirent chez Madame *Cousens*, qui vint au devant d'eux, comme ils montoient l'escalier, pour les arrêter. Elle les instruisit de l'arrivée de *Maria*, chez elle; & comme elle y avoit été amenée par M. *Worthy*, elle n'omit aucune circonstance relative aux malheureux état où il l'avoit trouvée, & ajouta de son imagination les particularités qu'elle ignoroit. Dépitée de ce contre-temps, & ravie d'avoir une nouvelle histoire à dire à sa maîtresse, *Sally Price* forma sur le champ le projet de se servir d'elle pour la débarrasser à l'avenir des importuns.

Après avoir recommandé le secret à Madame *Cousens*, elle retourna promptement chez elle; & avec toute l'adresse dont elle étoit capable, elle communiqua à Madame *Worthy* ce qu'elle venoit d'apprendre, disoit-elle, parmi les domestiques qui s'en entretenoient. » Mais sûrement, Madame, continua-t-elle, ce qu'ils chuchotent là-bas de Miss *Henriette*, ne peut pas être vrai ». Là elle fit une pause. » Miss *Henriette*,

Quoi ! que dites - vous de ma fille , s'écria Madame *Worthy* dont la jalousie avoit tout-à-coup pris l'alarme ? Rien autre chose, Madame, sinon que ... Mais je crains que cela ne vous fâche trop ! Seigneur , Seigneur !, comme vous pâlissez ! ... Madame, vous donnerai-je un flacon ? Répondez-moi, vous dis - je , reprit Madame *Worthy*. Pourquoi faites-vous mention de mon *Henriette* ? Conspire-t-elle aussi contre le repos de sa mere ? ... Certainement jamais femme n'a été plus malheureuse ». C'étoit là justement l'idée que *Sally* vouloit lui inspirer. Aussi ne la laissa-t-elle pas échapper ; & après avoir suffisamment hésité, affecté des silences & des restrictions , elle avoua enfin qu'on disoit que Miss *Henriette* étoit allée faire une visite à cette nouvelle rivale. Madame *Worthy*, transportée de colere ne différa pas un instant ; elle se mit dans sa chaise , & arriva chez Madame *Cousens*, comme nous l'avons déjà dit.

Celle-ci fut d'abord surprise en la voyant ; mais elle ne tarda pas à deviner , par les circonstances précédentes,

la cause de sa visite. Malgré la bassesse que son avarice lui inspiroit, elle ne put s'empêcher de maudire intérieurement la malicieuse créature qui causoit tant de mal. Dans le premier mouvement de son indignation elle fut sur le point de dévoiler la conduite de *Sally Price*; mais bientôt le souvenir de la part qu'elle y avoit elle-même, imposa silence aux reproches de sa conscience. Elle avoit dit à cette fille, en lui parlant de *Maria*, quelle se flattoit de la garder quelque temps dans sa maison. Elle le desiroit en effet, espérant que sa présence seroit un obstacle aux rendez-vous qu'elle favorisoit, & dont elle commençoit à redouter les suites.

Sally l'avoit prévu comme elle, & mit tout en usage pour faire sortir *Maria*: elle triomphoit déjà du succès apparent de son projet. Quel fut donc son étonnement de voir revenir sa maîtresse accompagnée de *Maria*, à qui elle prodiguoit toutes sortes de témoignages de considération & de tendresse. Elle en fut si déconcertée, que si Madame *Worthy* ne l'eût traitée avec son affabilité ordinaire, elle auroit cru sans peine

qu'on l'avoit trompée par une histoire faite à plaisir, & qu'elle se trouvoit dans cette occasion la dupe de sa propre finesse. Quoiqu'il en soit, la conduite franche que sa maîtresse continua d'avoir avec elle, dissipa ses craintes; & par ce qu'elle recueillit de sa conversation avec *Maria*, elle fut bientôt au fait du tour que cette affaire avoit pris. Mais tandis qu'elle se paroît vis-à-vis de cette nouvelle venue des dehors les plus respectueux, elle la détestoit au fond du cœur. Le dessein où étoit Madame *Worthy* de la garder dans sa maison, lui parut devoir être la ruine de son crédit; & calculant d'après la malheureuse situation de *Maria*, elle appréhendoit qu'elle la remplaçât tout-à-fait auprès de sa maîtresse. L'esprit de *Sally* étoit dans ce cahos d'agitations, lorsque les questions de Miss *Henriette* vinrent augmenter son trouble, & lui causerent, comme on l'a déjà remarqué, une confusion que tout son art ne put dissimuler. Elle se trouva heureuse que la nuit lui donnât le temps de la réflexion pour travailler à sa propre sûreté, & pour chercher de nouveaux

moyens de nuire à l'innocente *Maria* : projets qu'elle résolut d'exécuter sans aucun scrupule.

CHAPITRE V.

LA conformité des sentiments , une égale bonté de cœur , éprouvées par des conversations fréquentes , avoit formé en peu de jours une amitié si forte entre Miss *Henriette* & *Maria* , qu'elles devinrent inséparables. Madame *Worthy* ne témoignoît pas moins de tendresse que sa fille à cette aimable personne : elles l'accabloient à l'envi de présents & de galanteries. Mais par une certaine délicatesse qui accompagne toujours les ames nobles , elles évitoient de lui parler de ses aventures , dont le récit avoit été interrompu par l'arrivée inopinée de Madame *Worthy* chez la *Cousens*. *Henriette* étoit fort sédentaire , parce que *Maria* témoignoît de la répugnance à sortir. Ainsi ces trois Dames partageoient agréablement leur temps entre la lecture , l'ouvrage , la conversation & la musique.

Maria portoit ce dernier talent à la perfection , & charmoit également par sa voix & son habileté à toucher le clavessin. La maniere dont elle réussissoit à tout ce qu'elle entreprenoit, prouva dans peu à ses bienfaitrices qu'elle avoit reçu une excellente éducation, & possédoit tout ce que l'acquit peut ajouter d'agrémens à l'esprit & à la beauté. Son attention à plaire à Madame *Worthy*, étoit payée du plus tendre retour. M. *Worthy* se contentoit d'apprendre par sa fille le progrès d'une affection dont il desiroit la durée. Instruit par elle de ce qui s'étoit passé, il dispensa volontiers sa femme & sa nouvelle compagne de paroître aux heures des repas. Cependant il gémissoit avec *Henriette* de l'espece de captivité où le foible de Madame *Worthy* les retenoit eux & *Maria*. Ils desiroient tous deux que quelque changement favorable procurât à cette jeune personne la liberté dans une maison où tout lui étoit dévoué.

Une semaine s'étoit écoulée insensiblement de cette maniere, lorsqu'un jour la femme de chambre de Madame

Worthy lui donna une lettre de la part d'un homme qui refusoit de se nommer & de la voir. L'ayant ouverte, elle y trouva ce qui suit.

M A D A M E ,

MON attachement pour une famille dont anciennement j'ai éprouvé des bontés, me fait prendre la liberté de vous informer qu'une jeune personne que vous avez prise sous votre protection depuis peu, est fort éloignée de mériter cet honneur. Elle fuit des parents qui l'ont estimée long-temps, & les fuit pour se dérober aux châtimens dus à sa mauvaise conduite, à la honte & à l'amertume où elle les a plongés. J'espère qu'un tel avis vous inspirera assez de prudence pour éloigner de vous une ennemie domestique, d'autant plus dangereuse à votre repos, que sa beauté, ses talents & ses sentimens dépravés la rendent particulièrement propre à troubler la paix, que je desire qui soit toujours votre partage & celui de votre famille. Je suis, Madame, votre très-obligé & humble serviteur. JOHA CRAST, Daté

rue de Tavistock , 30 Novembre
1760.

Sally Price , contre sa politique ordinaire , donna cette lettre à sa maîtresse dans un moment de sang froid , où elle jouissoit de toute sa raison ; ce qui l'empêcha d'en faire part à sa confidente. Elle la replia avec beaucoup de gravité ; & la mettant dans sa poche , sans dire une parole , elle alla rejoindre sa fille & *Maria* , déterminée à apprendre de celle-ci l'histoire de ses aventures , avant que de former aucun jugement sur une lettre signée d'un nom dont elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais entendu parler. „ Je viens , ma chere , dit-elle à *Maria* , vous prier de nous faire le récit de vos malheurs , si vous vous sentez assez de liberté d'esprit dans ce moment pour me donner cette satisfaction. Je suis impatiente d'apprendre par quelle atrocité vous avez été réduite à la triste situation où M. *Worthy* vous a trouvée. Je me flatte que vous ne me refuserez pas ce plaisir , „

Maria , sans être troublée par une

proposition si brusque, lui répondit :
„ Je suis prête, Madame, à contenter
votre curiosité légitime, & celle de
cette chère personne. Il est trop juste
que vous connoissiez l'objet de votre
charité. J'ai attendu & désiré tous les
jours de recevoir vos ordres à cet effet.
„ Ma chère *Maria*, repliqua Madame
Worthy, ne blessez jamais nos oreilles
par de semblables expressions.... Votre
mérite & votre beauté vous donnent
droit à nos égards & à notre amitié,
laquelle, je m'assure, ne pourra
qu'augmenter par votre récit. Elle
l'embrassa en même temps, & l'aima-
ble *Henriette* en fit autant, & lui pro-
testa qu'elle n'avoit jamais goûté tant
de bonheur que depuis sa connoissance.
Madame *Worthy* proposa alors d'aller
dans son appartement, & donna des
ordres pour n'être pas interrompues.
Mais comme elles passaient de la
chambre d'*Henriette* dans celle de sa
mere, elles furent frappées du son de
plusieurs voix, qui parloient avec hau-
teur & avec une grande vivacité, &
distinguerent entre les autres celle de
M. *Worthy*. Les trois Dames s'arrê-

terent , & prêtant l'oreille, entendirent distinctement ce discours.

„ Croyez-moi , Monsieur , vous êtes déçu par votre bonté & votre crédulité naturelle. C'est la plus méchante créature qui soit jamais entrée dans une famille. Nonobstant , comme je l'ai soutenue depuis long-temps , je vous promets qu'il ne lui sera fait aucun mal , si vous consentez à la remettre entre mes mains. Je veux seulement la placer dans une retraite qui lui ôte les moyens de mener à l'avenir une si mauvaise conduite. J'ai droit de vous faire cette demande ; si vous me la refusez , les loix sauront bien vous y contraindre „.

Ces paroles firent un prompt effet sur la pauvre *Maria*. Elle jeta un grand cri , & seroit tombée , sans le secours de *Miss Henriette*, qui la retint dans ses bras , & avec l'aide de sa mere la traîna vers son appartement dans un état & dans un trouble dignes de compassion. Elle portoit en effet ses yeux égarés autour d'elle avec précaution , comme si elle eût craint la vue de quelque objet effrayant.

„ Ah ! chere Madame ,... chere *Miss* , s'écrioit-elle , sauvez-moi , sauvez-moi de la fureur de ce monstre.... Il me tuera... Il me perdra... Oh ! garantissez-moi... sauvez-moi ,... Pendant qu'elle tenoit ces propos sans suite , ses deux amies , étonnées & hors d'elles , ne savoient que penser. Les voix qui les avoient troublées , se faisoient encore entendre , malgré qu'elles en fussent fort éloignées. On pouvoit même s'apercevoir que celle de M. *Worthy* avoit un ton de sécheresse qui lui étoit étranger.

Impatientes de savoir ce qui occasionnoit ce tumulte dans la salle d'enbas , & ne pouvant en même temps se résoudre à quitter *Maria* , qui s'attachoit à elles avec une action qui marquoit une terreur violente , la mere & la fille se trouvoient dans la plus cruelle perplexité. Mais à force de caresses & de raisonnemens étant parvenues à calmer un peu son esprit , elles apprirent que cette voix formidable , entendue sur l'escalier , étoit celle de la personne même qui l'avoit réduite à la triste situation qui lui at-

tiroit leur compassion. Quoique pendant quelque temps elle se fût vue l'objet de son affection , il la poursuivoit sans doute , & elle se regardoit comme perdue. Madame *Worthy*, après lui avoir réitéré les assurances de ne l'abandonner jamais , & d'empêcher qu'on ne lui fît aucune violence , l'enferma avec sa fille , & descendit dans la salle , où elle trouva son mari dans une dispute fort vive avec un homme avancé en âge , & richement vêtu. Les domestiques de l'un & de l'autre les entouroient avec un air menaçant , comme s'ils fussent prêts à prendre parti pour leurs maîtres. L'arrivée de Madame *Worthy* occasionna une espece de treve , par le respect que sa présence inspira à tous deux. M. *Worthy* se tournant vers elle , lui dit :

„ J'aurois désiré , ma chere , que vous n'eussiez rien entendu de cette scene , ou du moins que vous n'en fussiez pas spectatrice. Mais (s'apercevant qu'elle changeoit de couleur) n'en soyez pas troublée. Pour moi , je vous assure que je ne suis pas ému.

Je défendrai les droits de l'hospitalité contre la violence , & je serai toujours prêt à punir l'auteur de cet attentat , quel que soit le nom ou le titre qui le distingue. Il me paroît que j'ai affaire au Comte de *Beaumont* , que je ne connoissois auparavant que de nom. Il accable la jeune personne que vous protégez , des termes les plus injurieux , & demande que je la remette entre ses mains , moi qui l'ai sauvée de l'affreux état où son inhumanité l'avoit réduite. Comme je suis certain qu'elle ne mérite aucune des épithètes qu'il lui prodigue , je la soutiendrai au risque de ma vie & de ma fortune , contre ses efforts & ceux de tout autre. Non , je suis persuadé que le vice & l'intrigue ne peuvent se cacher sous une apparence capable de toucher le cœur le plus endurci , & de désarmer la vengeance même ,.

Madame *Worthy* adoptant cette fois les sentiments de son mari , se joignit à lui pour louer *Maria*. Mais quoiqu'elle le dissimulât alors , la conclusion de son discours , & le ton de voix attendri dont M. *Worthy* fit l'éloge de

Maria, eurent dans la suite la plus fâcheuse influence sur son esprit.

Le vieux Comte de *Beaumont* voyant que ses prières & ses emportements étoient sans effet, regagna son carrosse en continuant des menaces qui furent reçues de M. *Worthy* avec le mépris qu'elles méritoient. Celui-ci profitant de l'occasion d'entretenir sa femme, la pria d'entrer dans un cabinet reculé. Dès qu'ils furent assis, & les domestiques retirés : „ aidez-moi de vos avis, ma chere, lui dit-il, pour disposer de l'innocente cause de tant de désagréments. Son mérite apparent & son malheur m'avoient d'abord prévenu en sa faveur, & je me flatte qu'ils lui ont aussi mérité votre amitié & celle de ma fille. Milord *Beaumont* la réclame comme une personne sur laquelle les plus grandes obligations lui ont acquis des droits. Il prétend qu'il ne l'a chassée de sa maison que pour l'humilier & la punir; & que des gens apostés avoient ordre de la suivre de loin, pour qu'elle ne fût point insultée, & pour la ramener lorsqu'elle seroit suffisamment

mortifiée. Un de ses principaux griefs contre elle est d'avoir voulu séduire son fils aîné, en l'engageant à l'épouser : projet heureusement découvert avant son exécution. Il ajoute beaucoup d'autres accusations, qui portent, je l'avoue, plutôt le caractère de la malignité, que celui de la vérité. Si je ne m'abuse, & ma fille me confirme dans mon opinion, *Maria* est un modèle d'innocence & de vertu. Vous pouvez avoir entendu parler de la réputation de *Milord* & de celle de sa famille. On les accuse d'une telle corruption dans leurs mœurs, que sans la considération de leur rang & de leur fortune, peu de personnes d'honneur & de vertu voudroient avoir commerce avec eux. Je vous conseillerois donc, ma chere, d'envoyer cette jeune créature dans une de nos terres, & de l'y faire conduire avec beaucoup de secret, pour éluder toute poursuite. Ce n'est pas que je craigne *Milord*, ni que je fasse cas de ses menaces; mais les hommes méchants & mal-intentionnés, qui ont la faculté de payer, sont généralement mieux

servis que les gens de bien. D'ailleurs ils sont toujours pleins d'artifice & de moyens pour parvenir à leur but. Il seroit à craindre que *Maria* ne fût pas en sûreté, s'il connoissoit le lieu de sa retraite. *M. Worthy*, reprit sa femme, il me semble que pour le peu de temps qu'il y a que vous connoissez *Maria*, vous agissez & vous parlez avec beaucoup de chaleur en sa faveur. Je veux croire qu'elle le mérite. Mais au reste je ne pense pas, je vous le proteste, qu'elle puisse être avec plus de sûreté en aucun lieu, que dans celui que j'habite, & dans ma société. En prononçant ces mots, Madame *Worthy* lança un regard à son mari, qui lui expliqua clairement ce qu'elle vouloit dire, & continua ainsi :

„ Certainement nul artifice ne pourra pénétrer dans mon appartement, & la force ne pourra l'y attaquer, à moins que *Maria* ne soit fille de *Milord*. C'est pourquoi je suis d'avis qu'elle reste avec moi, dans la crainte qu'un changement de demeure ne la plonge dans de nouvelles difficultés,

auxquelles moi-même vraisemblablement j'aurois une part fort intéressante. Lisez cette lettre. Elle m'a été donnée ce matin. Je suppose qu'elle est un effet de la malice de ses ennemis. Mais elle n'a fait d'autre impression sur moi, que de me déterminer à m'instruire de ses aventures. Elle passoit dans mon appartement à dessein de satisfaire ma curiosité, lorsqu'elle fut alarmée de la voix de *Milord*, qu'elle entendit de l'escalier, & qui lui fit presque perdre la connoissance. Mais, je le répète, je crois que vous souffrirez qu'elle continue à demeurer avec moi. On ne peut m'en imposer par l'artifice, & vous êtes suffisant pour nous défendre contre la force ouverte. Si l'histoire de *Maria* s'accorde avec sa conduite présente, nous continuerons à l'aimer & à l'estimer. Mais si nous découvrons quelque affectation & quelque défaut de franchise dans l'une & l'autre, vous ne pourrez vous-même me blâmer, si je me défais d'elle,„

M. *Worthy* acquiesça à tout ce que sa femme voulut. Il sentit les motifs

de sa répugnance pour le départ de *Maria*, & l'en plaignit. Quant à la lettre, il y remarqua la cruauté visible de ses ennemis, qui, n'étant plus exposée à souffrir des noirceurs qu'ils lui imputoient, cherchoient à lui nuire dans l'esprit des autres. Malignité, disoit-il, qui seroit de plus en plus à le convaincre que *Maria* étoit traitée avec une dureté & une indignité qu'elle n'avoit pas méritées.

Lorsque Madame *Worthy* eut rejoint les deux Dames, elle leur raconta ce qui s'étoit passé entre M. *Worthy* & le Lord *Beaumont*, sans faire mention de sa conversation particulière avec son mari. Il seroit difficile de donner une juste idée de l'extrême sensibilité de *Maria* au récit du noble procédé de M. *Worthy*, ni de combien de manières différentes elle s'efforça de la témoigner à ses deux amies. Mille fois elle éleva les mains au Ciel, pour implorer ses bénédictions sur cette famille respectable. Autant de fois elle souhaita que sa vie fût prolongée jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelques moyens de s'acquitter de si

grandes obligations. Les deux Dames, pénétrées à leur tour des vives effusions de son cœur reconnoissant, lui prodiguerent à l'envi les plus tendres caresses. Madame *Worthy* oublia même pour un moment ses inquiétudes & ses soupçons.

CHAPITRE VI.

LE calme apparent qui succéda aux agitations que la pauvre *Maria* avoit éprouvées, ne donna aucun soupçon, lorsqu'elle se retira le soir, que sa santé fut altérée. Sa chère *Henriette* l'engagea à partager son lit. Mais au milieu de la nuit elle fut attaquée de douleurs qui indiquoient une fièvre violente. Vers le matin le mal augmenta si considérablement, que sa compagne à son réveil la trouva dans un vrai délire. Elle révoit de *Milord Beaumont* & de plusieurs autres personnes dont les noms étoient inconnus :... se levoit en sursaut, criant qu'on venoit pour l'enlever :... parloit de

de poignards , de poisons , de mort... ,
Ensuite elle appelloit tendrement à
son secours Monsieur & Madame *wor-*
thy , & sa chere , sa chere *Henriette* ,
dont la douleur & l'effroi étoient inex-
primables. Elle se leva promptement ,
fit éveiller sa mere , & mit en peu de
temps toute la maison en alarmes.
On fait venir le Médecin & le Chi-
rurgien. Le premier ayant examiné le
pouls , & fait les questions usitées , or-
donna ce qu'il jugea convenable , se-
coua la tête avec un air d'incertitude ,
& se retira. L'Apothicaire , qui étoit
en même temps Chirurgien , pour se
conformer à l'ordonnance du Méde-
cin , commença par saigner la malade.
Il prononça quelques termes scienti-
fiques de sa profession , parla de cri-
ses , &c. toussa & prit congé , promet-
tant d'envoyer un fébrifuge capable
de remédier à l'instant même au dé-
sordre , en provoquant une évacuation
qui rétablirait les fonctions animales
dans leur premier état , & tempérerait
tout le *système* de la malade.

Le breuvage & les autres remedes
eurent l'effet annoncé. Au bout de

quelques heures ils procurerent un mieux considérable ; ce qui causa une grande joie à toute la famille. Miss *Henriette*, dont l'inquiétude égaloit la tendresse, fut rappelée de la mort à la vie par cet heureux changement. Cependant aucune instance ne put l'engager à quitter le lit de son amie, jusqu'à ce que les ordres absolus de *M. Worthy* l'eussent forcée, après beaucoup de fatigues & de veilles, à changer d'appartement pour chercher un repos devenu fort nécessaire à sa propre santé.

Madame *Worthy* étoit très-affidue dans la chambre de la malade pendant le jour, & lui envoyoit *Sally Price*, pour la remplacer pendant la nuit. Mais soit que l'état de *Maria* ou ses propres inquiétudes eussent produit cet effet, Madame *worthy* fut alitée elle-même le quatrième jour de la maladie. Ne pouvant plus en juger par elle-même, elle envoyoit de demi heure en demi-heure pour en apprendre des nouvelles. *Henriette* partagea alors son temps & ses soins entre sa mere & *Maria*. *Sally Price* se

signala sur-tout dans cette circonstance , en affectant pour cette dernière un zèle & un attachement si vifs , qu'en peu de jours , avec l'approbation de Madame & de Mademoiselle *Worthy* , elle se rendit seule ordonnatrice dans son appartement. Il ne s'y faisoit rien qu'elle ne l'eût décidé : les autres domestiques qui veilloient tour-à-tour , recevoient ses ordres. Toutes les fois que son maître lui demandoit des nouvelles de la malade , elle en recevoit quelque présent pour la récompense de ses soins. Enfin le danger ayant cessé peu à peu , *Maria* , quoique trop foible encore pour quitter son lit , étoit cependant en état de donner quelques moments à la conversation de son amie. Madame *Worthy* se trouvoit aussi beaucoup mieux , sans être totalement rétablie ; ce qui l'empêchoit de sortir de sa chambre.

Jamais il ne pouvoit se présenter une occasion plus favorable à la méchante *Sally* pour exécuter le projet qu'elle avoit médité. Elle commença par y travailler sourdement , semant

à propos & de temps en temps de demi-mots & des remarques malignes, mais revêtues d'une apparente simplicité. Toutes les fois qu'elle étoit obligée de parler à sa maîtresse de *Maria* & de M. *Worthy*, elle faisoit le moment pour exalter la générosité de son maître. Elle étaloit avec affectation toutes les piéces d'argent qu'elle avoit reçues; & imitant les mouvements que cause la surprise, elle s'étonnoit comment il avoit pris un si grand attachement pour cette jeune personne. Elle espéroit cependant qu'il ne provenoit que d'un sentiment d'humanité. Ensuite elle dépeignoit avec les plus fortes couleurs ses inquiétudes durant la maladie de *Maria*. Elle lui prêtoit des expressions qui n'étoient guere susceptibles d'un sens favorable. Remarquant aussi l'empressement de *Maria* pour parler de M. *Worthy*, & la joie qui brilloit dans ses yeux aussi-tôt qu'on le nommoit: "en conscience, Madame, poursuivoit-elle, je la crois amoureuse de mon maître... Mais seroit-ce?... Oh! non, sûrement, ce n'est pas de l'avoir éloignée de lui en

la tenant dans votre appartement, qui auroit causé sa maladie ;, Par de semblables artifices souvent répétés, *Sally* réussit à aliéner Madame *Worthy* de sa protégée, & eut enfin l'inférieure satisfaction de répandre des nuages dans son esprit, qui firent de cruels ravages sur sa santé, & la rendirent extrêmement froide & indifférente pour tout ce qui concernoit *Maria*.

Lorsque *Price* eut ainsi préparé sa maîtresse, elle dressa d'autres batteries contre l'objet de sa haine. Quand elles se trouvoient seules, elle lui parloit en gémissant de la douleur que la maladie de Madame *Worthy* donnoit à sa famille. Interrogée par *Maria* sur ce qui pouvoit l'avoir occasionnée : " hélas ! ma chère *Miss*, s'écrioit-elle, c'est la plus excellente des femmes, mais d'une jalousie qui surpasse toute idée. Le croiriez-vous, *Miss* ?... Elle se persuade qu'il y a une correspondance secrète entre mon maître & vous. Si l'on ne trouve pas bientôt un moyen de la désabuser d'une imagination, laquelle, je suis sûre, est bien mal fondée, elle lui donnera

certainement la mort. Elle me dit toutes ses peines , en me demandant le secret ; mais je suis si touchée de ce qu'elle souffre , que je ne puis m'empêcher de vous en parler. Peut-être , *Miss* , que votre bonté & votre générosité vous inspireront quelque remède pour détourner ce malheur d'une famille qui vous aime,,.

Alors les larmes interrompoient son discours. Elle déplorait sa triste destinée , qui la rendoit témoin des chagrins d'une famille pour laquelle elle avoit tant d'estime & d'attachement. Ensuite elle reprenoit : " Oh ! *Miss* , je vous supplie de ne point faire mention à *Miss Henriette* de tout ce que je vous dis : car son affection pour vous est si parfaite , qu'elle me perdrait sur le champ , pour avoir osé vous donner tant d'inquiétude , ce que je n'ai fait , Dieu m'en est témoin , que dans l'espérance que vous pourrez sauver la vie de ma pauvre maîtresse,,.

Maria , qui ne recevoit plus ces obligeants & fréquents messages , auxquels elle étoit accoutumée , de la part de *Madame Worthy* , & qui se souvenoit

du motif de la première visite qu'elle lui avoit faite, ne balançoit pas à croire tout ce que *Sally* disoit; & malgré la tendre amitié qui les unissoit *Henriette* & elle, sa grandeur d'ame & la bonté de son cœur ne lui permirent pas d'hésiter à prendre un parti qui, en la séparant de son amie, pourroit probablement rendre la paix à une famille si chérie.

“ A quoi me servent, disoit-elle intérieurement, l'intégrité & l'innocence de mon cœur, même parmi les personnes les plus honnêtes? A l'une d'elles je suis au moins suspecte, & mon séjour dans sa maison répand de l'amertume sur chaque moment de sa vie. Hélas! pourquoi faut-il que la contagion de mes malheurs se communique à cette aimable famille? Il y auroit de la bassesse & de l'ingratitude à demeurer dans un lieu où ma présence cause tant de trouble, & pourroit donner la mort à la mère de mon amie, à l'épouse bien-aimée de celui qui a conservé mes jours, & qui me protège. Non, *Maria*, tel que puisse être le sort qui t'attend, en quittant

cette maison , tu ne sacrifieras pas à ton intérêt & à tes avantages particuliers le bonheur des autres. Le barbare qui m'a exposée à la compassion du public , ne m'a pas dépouillée du peu d'argent que j'avois sur moi. Il me reste encore quelques guinées ; elles suffiront à me procurer les besoins de la vie , jusqu'à ce que j'aie trouvé une occupation qui me mette à portée de vivre exempte d'inquiétude pour moi-même , & sans faire de tort à personne ,,

Plus elle réfléchissoit sur cette idée , & plus elle s'y attachoit. La générosité de ce dessein la charmoit , & elle songea immédiatement à l'exécuter. Hélas ! la vile *Sally* étoit sa confidente , & le but de ses ruses avoit été de la porter à cette résolution. *Maria* lui demanda si elle ne connoîtroit pas une personne honnête à quelque distance de la maison de M. *Worthy* , où elle pût être logée secrètement , jusqu'à ce qu'elle eût pris d'autres arrangements. Cette méchante créature la voyant bien déterminée , loua avec emphase la noblesse de son intention , dit tout ce qu'elle

put pour l'en dissuader, & versa des larmes en abondance, à la vue, disoit-elle, de la fâcheuse extrémité où elle paroissoit réduite. Elle la supplia de penser au chagrin que son départ donneroît à *Miss Henriette*, & même à sa maîtresse. *Maria* fut inébranlable. *Sally* se l'étoit bien promis, & feignant de céder à force de persuasion, elle consentit à raisonner avec elle sur les arrangements qu'il faudroit prendre pour sortir de la maison sans être aperçue, lorsqu'elle se seroit assurée d'une retraite. Elle lui dit qu'elle avoit une cousine, femme d'un fermier d'auprès de *Deptsfort*, à qui elle se pouvoit fier ; “ & puisque votre parti est absolument pris, ajouta-t-elle, je ferai dire à son mari de venir vous chercher pour vous conduire chez eux, où vous pourrez demeurer en sûreté & aussi longtemps qu'il vous plaira. Mais peut-être, *Miss*, n'avez-vous pas tout l'argent qui vous seroit nécessaire. Le mien est entièrement au service d'une personne dont la vertu excite ma vénération „.

Maria fut sensible à cette offre, mais

elle la refusa honnêtement. La grande difficulté étoit d'échapper aux assiduités de *Miss Henriette* , qui depuis que la convalescence de son amie lui laissoit la liberté de l'entretenir à toute heure , s'absentoit rarement , & demanderoit , selon les apparences , dans peu de jours , à partager son appartement pendant la nuit , comme avant son indisposition ; ce qui rendroit sa fuite impossible. Mais malheureusement l'occasion s'en présenta d'elle même très-promp-tement.

Deux jours après que *Maria* eut pris sa résolution définitive , & que *Sally* l'eut informée que son cousin étoit arrivé , qu'il consentoit à la recevoir , & s'étoit logé pour l'attendre à l'enseigne du cheval blanc , dans le marché au foin , *Miss Henriette* vint prendre congé d'elle pour aller rendre avec son pere une visite annuelle à *M. Welldone* , la santé de *Madame Worthy* ne lui permettant pas de l'accompagner. *Maria* ne put recevoir ses adieux sans répandre des larmes en songeant que peut-être elle ne la reverroit jamais. *Miss Henriette* attribuant son attendris-

sement autant à la foiblesse qui lui restoit de sa maladie, qu'à sa sensibilité naturelle, s'en sépara après lui avoir renouvelé les plus tendres protestations de son amitié. Laisée en liberté avec *Mistriss Price*, cette méchante créature, qui avoit pris toutes les précautions que la ruse lui put suggérer pour empêcher qu'on ne la soupçonnât d'avoir favorisé sa fuite, & qui s'applaudissoit intérieurement de la dextérité de sa manœuvre pour écarter l'objet de toutes ses craintes, lui apprit qu'elle avoit chargé une femme sûre de venir l'attendre à la porte, pour la conduire cette même après-dînée chez son cousin. Elle ajouta qu'elle choisiroit le moment où le portier seroit absent, & les domestiques dispersés les uns chez *M. Welldone*, les autres à leurs différents emplois. *Maria* lui fit des remerciements infinis de tant de soins obligeants, & lui promit de les récompenser, si jamais elle en avoit le pouvoir. Ensuite elle s'habilla avec les mêmes hardes qu'elle avoit apportées chez *Madame Cousens*, ne jugeant ni décent, ni convenable de rien em-

porter de ce qu'elle avoit reçu de la généreuse famille des *Worthy*. Cela fait, elle écrivit deux lettres qu'elle communiqua à l'artificieuse *Sally*, la priant de les faire remettre, l'une à Madame *Worthy*, & l'autre à Miss *Henriette*. Elles contenoient ce qui suit.

TRÈS-HONORÉE MADAME,

Ce que vous souffrez à mon occasion, les inquiétudes que vos peines doivent causer à votre excellent époux & à votre aimable fille, me déterminent à fuir de votre présence, & à quitter votre maison. Je ne balance pas entre les malheurs dont votre bonté me met à l'abri, & l'indignité dont je me rendrois coupable à l'égard d'une bienfaitrice tendrement aimée, si me connoissant la cause de ses chagrins, je ne m'efforçois d'y remédier par mon absence. Croyez, chere Madame, que je suis incapable d'aucun dessein contraire à vos intérêts, & que je suis aussi innocente à cet égard, que complètement malheureuse. Très-honorée Madame, Votre très-affectionnée, très-obligée & très-humble servante M A R I A.

Chere , très-chere H E N R I E T T E ,

Que vous dirai-je pour justifier une démarche que ma foiblesse n'auroit pas soutenue , si je n'avois eu toute l'assistance de ce que j'ose nommer la générosité de mon ame? La vôtre , dont j'ai tant de fois admiré la noblesse & la supériorité , en fera mieux l'apologie que je ne le pourrois moi-même , & vous dictera ce qui doit m'excuser vis-à-vis de vous & de vos dignes parents. Je n'entreprendrai pas non plus de vous exprimer ce que votre Maria éprouve , en s'éloignant peut-être pour toujours d'une amie avec laquelle elle a passé de si doux moments , & dont elle a reçu tant de graces inestimables.

Mais j'ai été destinée au malheur. Aucun astre favorable n'a présidé à ma naissance. Les soins d'une mere n'ont point guidé mes premiers pas , ni veillé avec tendresse sur les années de mon enfance. Délivrée de ma misere par votre pere respectable , aimée de mon aimable , de ma bienfaisante Henriette , un sort cruel m'arrache d'entre ses bras

protecteurs, & me bannit de cet asyle de l'hospitalité, pour me livrer encore une fois à la dangereuse compassion des étrangers. Oh! chere amie, je n'ai pu souffrir d'être surpassée en générosité & en gratitude. J'espère que je serai toujours riche de ces biens. Pouvois-je connoître le trouble & l'inquiétude que je causois à votre mere, sans vouloir me dérober à cette scene de calamité? Pouvois-je supporter de voir dans l'affliction cette famille qui m'a secourue & protégée avec tant d'humanité? Non, grace au Ciel, l'ame de Maria n'est pas d'une trempe si basse & si dénaturée. Mais qu'il lui en coûte de se séparer de vous, pour qui son cœur ressent tout ce que la plus vive & la plus délicate amitié peut produire. Je regrette que différents obstacles m'aient empêché de vous apprendre mes malheurs, étant persuadée que cette connoissance seroit un préservatif contre les préventions que les artifices de mes ennemis cherche ont peut être à vous inspirer dans la suite. J'emporterai, chere Miss, un cœur pénétré de reconnoissance pour toutes les faveurs que j'ai reçues de votre pere,

de l'excellente Madame Worthy ,
& de vous-même. De quelque manière
que la Providence dispose de votre Maria,
elle ne cessera d'élever au Ciel des mains
& un cœur pur , en implorant l'Etre
suprême pour la prospérité d'une si di-
gne famille.

Pardonnez, si je laisse, en vous quit-
tant , tout ce que je tenois de la bonté
de votre mere & de la vôtre. Ces pré-
sents sont trop disproportionnés à la
situation dans laquelle vraisemblable-
ment je vais me trouver ; & il me sem-
ble que ne pouvant demeurer avec vous ,
je n'y ai aucun droit. Votre portrait
en miniature est le seul bijou dont je
n'ai pu me départir. Permettez qu'il
soit le compagnon de ma fuite & de
ma solitude. Il offrira continuellement
à mes tristes regards les traits de la plus
chère amie. Adieu , ma bien-aimée
Henriette.... Adieu. Je crains que ce ne
soit pour toujours. M A R I A.

Lorsqu'elle eut rempli cette dernière
tâche , elle promena ses yeux autour
de son appartement avec une douleur
inexprimable. Le visage couvert de

larmes, les genoux tremblants & encore affoiblis par la maladie dont elle relevoit, elle fit ses tendres adieux à son abominable confidente, & suivant ses conseils, descendit par l'escalier dérobé. Une femme d'une mine assez décente l'attendoit au bas. Elle s'appuya sur elle, & traversa en silence l'espace qui séparoit la maison de *M. Worthy* de l'Auberge où elle devoit trouver le cousin de *Sally*... Hélas ! sa crédulité va la livrer à des mains plus dangereuses qu'elle ne l'imagine.

Le méchant *Caswall*, destiné à être le complice de toutes les trahisons de *Sally Price*, l'aborda travesti en fermier ; & sous une spécieuse apparence d'honnêteté & de franchise il conduisit la malheureuse victime dans une chambre, pour s'y reposer. Il lui vantoit avec affectation ses égards pour sa prétendue cousine, & le grand respect qu'à sa considération il lui témoigneroit. *Maria*, séduite par l'air de bonne foi qui régnoit dans ses discours, commença à s'estimer heureuse qu'on l'eût adressée à un homme qui paroïssoit avoir tant de bonté & de

sageſſe. Il lui demanda ſi ſon projet étoit de paſſer la nuit dans l'auberge , pour en ſortir le lendemain de grand matin , ou ſi elle vouloit partir immédiatement ; ce qui , ſelon lui , ſeroit le mieux , pour prévenir toutes les pourſuites. Car ſa couſine , dit-il , l'avoit inſtruit de ſon noble procédé , & il étoit très-diſpoſé à ſeconder des vues ſi admirables. Les chemins , ajouta-t-il , ſont encore ſûrs à l'heure qu'il eſt ; & je parierois ma vie qu'en allant d'un pas modéré , vous ſerez chez moi en moins de deux heures. Mon cheval eſt bon , il a le pied ſûr ; & quoique vous ne ſoyez pas habituée à monter en croupe , la ſelle eſt ſi commode , que vous ne courrez aucun riſque de tomber , ni d'être gênée. Voyant alors qu'elle penchoit à partir ce jour-là même , il lui demanda d'un air indifférent ſi elle ſavoit la diſtance de *Londres* à *Deptford* , ſi elle y connoiſſoit quelqu'un , & ſi elle ſavoit la route par laquelle on arrivoit à ce village. *Maria* ayant répondu dans la négative à toutes ces queſtions , il ſe réjouit de la ſécurité que ſon ignorance promettoit

à ses infames desseins. Aussi-tôt il la quitta pour apprêter son cheval. *Maria* renvoya la femme qui l'avoit amenée à l'auberge, après l'avoir récompensée par un petit présent, & chargée de mille sinceres compliments pour la maudite *Price*, en reconnoissance des services qu'elle lui avoit rendu.

Un cocher qui traversa la cour de l'auberge, menant un carrosse à six chevaux, s'avança & parla bas au prétendu fermier pendant que *Maria* montoit à cheval derriere lui. Elle fut surprise & troublée en même temps, ayant cru avoir distingué ces mots, *Milord Beaumont*. Mais voyant que ce n'étoit ni son équipage, ni sa livrée, elle se calma bientôt, & se persuada qu'elle s'étoit trompée.

Au lieu de prendre la route de *Deptford*, son guide tourna vers le coin de *Hidepark*; & ayant quitté le pavé, il lui demanda obligeamment si elle se trouvoit à son aise, & si le galop ne l'incommoderoit point. Lorsqu'elle lui eut répondu que non, il partit de toute la vitesse de son cheval, & courut du même train jusqu'à *Kinsington*. La

préoccupation d'esprit où étoit *Maria*, l'empêcha de faire attention à cette ville, qu'elle connoissoit : l'obscurité aidant aussi à la tromper, elle imagina être encore dans *Londres*. En sortant de *Kinsington*, son conducteur prit le chemin qui menoit du côté d'*Acton*, & en peu de temps ils se trouverent ensevelis dans le silence d'une route non fréquentée, où ils marcherent durant une heure, sans distinguer ni voitures, ni passants.

Maria étoit absorbée dans ses tristes pensées. Son compagnon de voyage lui parloit peu; & à peine lui répondoit-elle, pour ne se pas distraire d'une rêverie mélancolique qui plaisoit à la disposition de son esprit. Tout-à-coup elle fut tirée de ses réflexions par le bruit d'une voiture qui avançoit à grand train, & elle entendit en même temps une voix qui cria fort haut : Qui est là ? Est-ce vous, *John*, répondit aussi-tôt son conducteur ? La personne qui avoit d'abord parlé, ayant répliqué que oui, le fermier arrêta son cheval en priant *Maria* de ne se point effrayer, parce que c'étoit un ancien

ami qui ne lui refueroit pas une place dans le carrosse de son maître ; qu'il devoit passer tout auprès de sa maison , dont il n'étoit plus qu'à deux milles de distance. *Maria* commença alors à réfléchir sur la longueur du temps qu'il y avoit qu'elle s'étoit mise en chemin , & à s'en étonner. De la surprise elle tomba dans une terreur violente , causée par un pressentiment trop tardif du danger qui la menaçoit. « Bon Dieu ! s'écria-t-elle , où suis-je ; Sûrement , Monsieur , votre dessein n'est pas de me faire aucune insulte. Non , Madame , lui répondit son conducteur , ne craignez rien : vous êtes avec des personnes qui vous respectent , & vous achèverez votre voyage avec plus de commodité que vous n'en avez eu jusqu'à présent ».

En parlant ainsi , il la descendit de cheval , & la fit entrer presque malgré elle dans le carrosse. Elle crut encore entendre plusieurs hommes qui parloient bas autour de l'équipage. Mais elle ne put distinguer ni les personnes , ni les discours. Dès qu'elle y fut assise , à demi morte de frayeur , elle aperçut un homme qui se plaçoit à côté d'elle.

Lorsqu'il eut levé les portières, la voiture partit avec une rapidité surprenante. Le saisissement de *Maria* étoit parvenu à un tel degré qu'il ne lui laissa pas la force de s'informer si c'étoit le fermier qui l'accompagnoit. Elle demeura ainsi pendant une heure dans l'appréhension & le silence, jusqu'à ce que le carrosse s'étant arrêté, celui qui étoit entré avec elle, ouvrit la portiere, sauta dehors & lui présenta la main pour descendre. Elle eut à peine le courage de le suivre vers une lumiere qu'une femme tenoit dans l'éloignement. Lorsqu'elle s'en fut approchée, elle découvrit à sa clarté une grande maison, qu'elle prit pour celle du fermier. Elle s'aperçut en même temps que ce n'étoit plus lui qui la conduisoit, mais une autre personne dont le visage étoit si bien caché par son chapeau & par une grosse redingote qu'il étoit impossible d'en discerner les traits.

La physionomie de celle qui éclairoit étoit très-revenante. Cette femme la reçut avec beaucoup de civilité, & la conduisit dans une salle basse & propre.

qui avoit l'air d'un logement de fermier ; ce qui aida encore à l'entretenir dans l'erreur. L'hôtesse l'ayant placée vis-à-vis d'un grand feu, sortit & rapporta du vin & quelques provisions. Elle pressa *Maria* de se rafraîchir, lui disant qu'elle en avoit sans doute besoin, & qu'elle devoit se trouver bien fatiguée de son voyage. Elle l'assura ensuite qu'elle étoit charmée de la voir, la pria d'en user librement chez elle, & de regarder tout ce qui étoit dans la maison comme lui appartenant. Un peu rassurée par cet air de franchise & de cordialité, *Maria* se hasarda de lui demander si elle étoit la parente de *Mistriss Price*, & si son mari n'étoit pas encore arrivé. « Je suis la personne en question, Madame, à votre service, repliqua l'hôtesse ; mais mon mari n'est pas de retour, & ne reviendra peut-être que demain au matin ; il devoit passer à plusieurs endroits, à l'un desquels probablement on le retiendra toute la nuit. Ce discours parut si simple & si naturel, que *Maria* en fut aisément persuadée. Elle consentit à prendre de

la nourriture , & ses esprits se ranimerent un peu par la confiance que lui inspira la conduite honnête & unie de cette femme. Quelque temps après le souper , elle lui proposa d'entrer dans une autre chambre où elle lui montra un lit propre, en l'assurant qu'elle y pouvoit coucher en sûreté , & que les draps étoient bien secs , & la quitta après lui avoir souhaité un repos dont véritablement elle avoit grand besoin.

CHAPITRE VII.

TANDIS que *Maria* exécutoit son généreux projet , *M. Worthy* & son aimable fille goûtoient les douceurs de la société & de l'amitié dans la compagnie de Monsieur & de Madame *Welldone*, qui s'empressoient à manifester le plaisir que leur présence ne manquoit jamais de faire naître. Après le dîner *M. Worthy* les entretint de la rencontre qu'il avoit faite en les quittant la dernière fois, & *Henriette* fit un tableau si avantageux de sa

nouvelle amie, qu'elle leur inspira un grand desir de la voir. La visite du Comte de *Beaumont* & son procédé insolent, ne furent pas oubliés. M. *Welldone* se sentit un peu animé à ce récit, & assura son ami *Worthy* que son assistance ne lui manqueroit pas, s'il en étoit besoin, pour défendre *Maria*. Il se rappella alors qu'on rencontroit quelquefois Milord *Beaumont* dans son carrosse avec une jeune personne d'une grande beauté, qu'on se disoit à l'oreille que c'étoit une fille naturelle. Mais il ignoroit qu'il l'eût chassée de sa maison. Madame *Welldone* & son mari avoient anciennement eu des liaisons avec cette famille, & confirmerent Monsieur *Worthy* dans la mauvaise opinion qu'il en avoit conçue. Ils lui dirent que le vieux Lord *Beaumont* étoit regardé comme un homme sans principes, qui par ses mauvais traitements avoit abrégé les jours de la Comtesse, son excellente femme; que le jeune Lord Vicomte *Belvidere* étoit un débauché & un libertin déterminé qui dès son entrée dans

dans le monde s'étoit perdu de réputation par mille actes d'injustice & d'extravagance ; mais que le Colonel *Beaumont*, son frere, étoit un jeune homme plein d'honneur, d'une vertu stricte, & en tout point le contraste parfait de son pere & de son frere.

Ils s'accorderent tous à convenir qu'il falloit que *Maria* eût été maltraitée injustement, & qu'une fille d'un caractère aussi aimable que le sien ne pouvoit en avoir donné un sujet légitime. Cette conversation entraîna des réflexions sur la conduite des Parents envers leurs enfants, & des enfants à l'égard de leurs parents ; sur le malheur des enfants, sur-tout des filles, lorsqu'elles perdoient leurs pere & mere en bas âge, & l'intérêt que leur situation devoit inspirer alors. Ce sujet émut le cœur tendre de Madame *Welldone*, & excita sa sensibilité jusqu'à répandre des larmes. Son mari s'en appercevant, voulut changer de discours, & pressant sa femme contre son sein, il essuyoit ses pleurs avec une action tout-à-fait touchante. Puis s'adressant à M. *Worthy* : Ma chere Fanny, lui dit-il,

a le cœur si bon , qu'au simple récit du malheur d'autrui elle éprouve la même impression que si elle étoit la partie souffrante. Hélas ! mon cher ami , reprit Madame *Welldone* , l'histoire de cette jeune personne a , je ne sais par quelle magie , rappelé mon aimable *Fanny*. Mais dois-je dire rappeler , puisque son idée me suit sans cesse ? Qui m'assurera qu'elle n'est pas actuellement en proie à la douleur & à la pauvreté pendant que ses parents jouissent de toutes les aïssances de la vie , qu'ils seroient transportés de partager avec cette chere créature ». Ici Madame *Welldone* redoubla ses pleurs ; *Henriette* n'en put refuser à son attendrissement , quoiqu'elle en ignorât entièrement la cause. M. *Welldone* , rêveur & la tête penchée , parut pénétré de tristesse.

» Ah ! cher ami , s'écria M. *Worthy* , donnez - moi l'explication de ce que votre femme vient de nous dire. J'ai votre mariage présent à l'esprit. Il me semble que vous n'avez pas eu d'autre enfant que le petit *George* actuellement à *Cambridge* , & Miss *Sophie* qui répond si bien à tous vos soins. Vous dites

qu'elle est le portrait de sa mere, & *Henriette* m'assure qu'elle tient du prodige par son esprit, sa pénétration & la délicatesse de ses sentiments. N'est-elle pas chez sa tante à *Battersea*? Mon ami, reprit M. *Welldone*, je suis parfaitement heureux du côté de ma femme & de mes enfants. Mais, hélas! un souvenir cruel m'assiège sans cesse, & ce poison domine dans mon cœur malgré tous mes efforts pour le surmonter. Madame *Welldone* en est encore plus affectée que moi, & je ne m'aperçois pas que le temps en diminue la sensibilité, ni pour l'un, ni pour l'autre. Mais puisque vous le voulez; si elle le permet, je vous apprendrai la cause de la seule affliction par laquelle la Providence nous a visités au milieu de l'affluence & de la prospérité dont nous sommes sincèrement reconnoissants envers sa main libérale. » Madame *Welldone* ayant donné son consentement, il continua ainsi.

« Mon cher *Worthy*, vous vous souvenez de mon pere, & je n'ai pas besoin de vous dire que son humeur

avoir toute la rudesse de la profession dans laquelle il fut élevé, & où il se distingua assez pour illustrer à jamais son nom & sa famille. A son retour de sa dernière expédition qui l'éleva au rang de vice-Amiral, il songea à mon établissement, & se proposa de demander pour moi la fille aînée de celui qui étoit alors premier Commis- saire de l'Amirauté. Elle auroit sans doute apporté une fortune immense à notre famille; mais elle n'avoit rien d'ailleurs dans le caractère, ni dans la figure, qui pût la rendre un parti desir- able. J'avois perdu ma mere depuis deux ans. Sa tendresse pour moi & son crédit sur l'esprit de mon pere auroient obtenu de lui de ne me pas contrain- dre. Mais rien ne pouvant mettre obstacle à ses volontés, il s'embarassa peu de consulter la mienne, & fit la demande avant que de m'en avoir parlé. Ensuite il me signifia brusque- ment ses ordres, & qu'il falloit dans peu me préparer à épouser la personne qu'il m'avoit destinée. De plus, il me menaça, en cas de désobéissance, de se remarier lui-même, & de laisser aux

enfants qu'il pourroit avoir de ce second mariage, les grands biens que ses heureuses entreprises lui avoient acquis, & dont il étoit libre de disposer comme bon lui sembleroit, excepté le bien de patrimoine qu'il ne pouvoit m'ôter.

Vous connoissez assez ma maniere de penser, pour juger combien l'idée seule d'une union désagréable m'auroit rendu malheureux. Mais j'avois un motif infiniment plus puissant pour m'en éloigner. J'étois éperdument amoureux de cette chere femme. Sa fortune n'égalait pas ce que mon pere pouvoit prétendre. Mais j'étois convaincu que le rapport des humeurs & la conformité des sentiments & du caractère étoient les seules choses qui pouvoient rendre un mariage heureux. Trouvant dans ma *Fanny* tout ce qui étoit capable d'assurer la durée de cette félicité, je ne balançai pas à lui donner sincèrement & entièrement mon cœur. J'eus le bonheur de toucher le sien, & nous nous engageâmes l'un & l'autre par les serments les plus forts qui puissent lier deux amants; mais nous

fûmes obligés de nous séparer, & elle accompagna son pere dans une terre qu'il possédoit en Irlande. Comme sa fille unique, il s'en faisoit suivre partout; & lors de cette proposition il y avoit déjà six mois qu'elle avoit quitté l'Angleterre: absence qui nous auroit paru insupportable, si un fréquent commerce de lettres n'eût un peu adouci notre chagrin réciproque.

Alors je ne témoignai à mon pere aucune répugnance à lui obéir. Je me contentai de lui demander huit jours pour me préparer à faire une visite à ma future épouse. Pendant cet intervalle, j'écrivis à *Fanny*, & lui rendis compte de toute l'affaire. Je finissois ma lettre par les promesses les plus solennelles de renoncer plutôt à tous les avantages, que de souffrir la moindre altération dans la tendre affection qui nous unissoit mutuellement. Nonobstant toutes ces assurances, sa réponse ne fut dictée que par le désespoir & la défiance. J'en fus vivement touché; & comme mon pere ignoroit absolument mes liaisons avec la famille de *Fanny*, je me

déterminai à lui donner la preuve la plus convainquante que je ne ferois qu'à elle si je pouvois obtenir son consentement pour un mariage secret. Un voyage en Irlande étoit nécessaire pour l'exécution de ce dessein, & je roulai mille projets dans ma tête, pour m'en faciliter les moyens. Mais avant que j'en eusse trouvé un satisfaisant, le délai qu'on m'avoit accordé étoit déjà expiré, & je fus forcé à faire la démarche que les ordres de mon pere exigeoient.

La dissimulation me parut nécessaire dans cette circonstance; & malgré le soin que je pris d'écarter toute expression qui pût être interprétée comme une déclaration d'amour, je me comportai avec assez de complaisance pour me rendre agréable aux deux partis. Mon pere & son ami se tenant certains de la soumission de leurs enfants, s'abstinrent de beaucoup presser la conclusion de l'affaire, & en moins de trois semaines la Providence me suscita l'occasion que je desirois avec tant d'ardeur, sans me mettre dans le cas de manquer ouvertement à mon pere, ni d'encourir sa disgrâce. E iv

Mon oncle qui résidoit ordinairement en Irlande où il avoit de grands biens, y mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. La présence de son frere ou la mienne devenoit essentielle pour régler une succession de cette importance, & qui faisoit une addition si considérable à notre fortune. Mon pere fut retenu par un accès de goutte, & se détermina, heureusement pour moi, à m'envoyer en sa place. Je pris congé de lui & de la personne qu'il me destinoit. Je l'avois assez vué pour justifier mon aversion pour elle. Je m'embarquai, & au bout de dix jours j'arrivai à *Dublin* sans accident. J'employai quelques jours, qui me parurent autant de mois, à mettre ordre aux affaires de mon oncle; & ayant établi des gens de confiance pour les suivre, je partis pour *Corke*, où ma chere *Fanny*, que j'avois informée par lettres de cet événement, étoit alors avec son pere, chez un proche parent.

Notre entrevue fut accompagnée de tous les sentimens vifs & tendres que les Romanciers prêtent à leurs

héros les plus passionnés. Le pere de *Fanny* avoit beaucoup d'estime pour moi ; il me reçut avec joie ; & nous passâmes quelques jours agréables ensemble , avant que d'exécuter le dessein qui m'amenoit , & pour lequel j'obtins l'aveu de *Fanny*. Mais nous convînmes tous deux de la nécessité d'en faire un secret à son pere , homme trop scrupuleux & trop délicat dans ses idées sur l'honneur , pour consentir à un mariage clandestin. Mais j'abrègerai. Nous mîmes dans notre confiance le maître & la maîtresse de la maison où nous étions , nous les engageâmes dans nos intérêts , & nous fûmes mariés dans un village obscur du voisinage de *Corke* par le ministere d'un Ecclesiastique attaché à la famille. Je devins enfin possesseur du seul bien après lequel mon cœur soupiroit depuis si long-temps ; & mon retour à *Dublin*, qui arriva un mois après , ne me priva pas de la félicité dont je jouissois. J'eus assez de crédit sur le pere de *Fanny* , pour lui persuader de m'accompagner avec sa fille. Pendant son séjour dans cette ville je ne négligeai rien pour

lui procurer tous les plaisirs qui pouvoient contribuer à son amusement. Les miens furent troublés par une lettre qui m'apprenoit que mon pere étoit très-mal d'une goutte remontée dans l'estomac , & qu'il m'ordonnoit de m'embarquer sur le champ pour l'Angleterre. Cette fâcheuse nouvelle nous força à une séparation infiniment sensible , & nos adieux furent mêlés de larmes & de soupirs.

A mon arrivée à Londres , je trouvai mon pauvre pere , à toute extrémité , abandonné des Médecins & sans parole. En moins de deux jours , à mon regret inexprimable , je le perdis.

Quand la décence le put permettre , je rendis une visite à mon beau-pere prétendu , & je m'excusai honnêtement de remplir les vues de mon pere. Peu de temps après , un homme titré dédommagea sa fille de mon refus.

Telle diligence que je misse à terminer mes affaires , plusieurs mois s'écoulerent avant que je pusse songer à mon retour dans le lieu qui renfermoit les délices de mon ame. Les lettres de *Fanny* m'apprenoient que

la santé de son pere étoit devenue fort languissante, & qu'il projettoit de passer le reste de ses jours en Irlande. Elle m'assuroit que ma présence seroit nécessaire, n'espérant pas pouvoir cacher long-temps sa grossesse. Cette nouvelle auroit redoublé ma tendresse, si elle n'avoit été au plus haut point. Je précipitai mon départ le plus qu'il me fut possible, & trois semaines après cette lettre je me rendis à *Corke* avec beaucoup de suite. Je fus reçu avec de grandes démonstrations de joie. Ma chere *Fanny*, son pere & toute sa maison se mirent en deuil pour me recevoir, à l'occasion de la mort de mon pere. Nous résolûmes aussitôt de rendre notre mariage public; & j'employai l'Ecclésiastique dont j'ai déjà parlé, pour y préparer le pere de ma femme, qui nous accorda notre pardon sans beaucoup de difficulté; & au bout de deux mois & demi j'eus le bonheur de me voir pere d'une fille à qui nous donnâmes le nom de *Fanny*, d'après sa mere.

Mais bientôt notre félicité fut interrompue par une affliction des plus vives.

Le pere de ma femme expira dans nos bras , emportant avec lui le consolant témoignage d'avoir passé ses jours dans l'exercice de la piété & de la vertu. Confiance qui seule peut adoucir le sombre passage de cette vie à l'autre.

Le séjour de l'Irlande nous devint insupportable après cette perte ; & ayant pris des mesures convenables pour la gestion des biens que nous y possédions nous nous embarquâmes à *Dublin* pour notre terre natale, accompagnés de la petite *Fanny* , de nos domestiques de l'un & de l'autre sexe, & de quelques-uns de nos parents & amis , qui desiroient passer quelque temps en Angleterre avec nous. Mais hélas ! peu d'heures après que nous fûmes en mer , il s'éleva une tempête si furieuse , que tout l'équipage se crut perdu. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la situation de mon ame dans cette occasion. J'avois devant mes yeux tout ce qui m'étoit cher dans le monde. Je me voyois sur le point de le perdre pour toujours , & d'être moi-même privé de la vie dans le temps où j'allois jouir de toutes ses

douceurs. Mais le Ciel, plus favorable que de semblables murmures ne le méritoient, n'avoit pas déterminé notre destruction. Tandis que ma *Fanny* tenoit sa chere enfant serrée dans ses bras, & que je les pressois toutes deux contre mon sein, nos matelots s'écrierent : terre, terre. Comme nous avions été poussés pendant deux jours & deux nuits du côté du nord, on crut que c'étoit la côte d'Ecosse. En effet c'étoit-elle qu'on découvroit ; mais la tempête continua encore avec tant de violence, que l'objet de notre espérance devint celui de la terreur & de la crainte. Nous nous attendions à échouer & à périr au lieu même où nous comptions trouver notre salut. La nuit arrivoit, & devint des plus obscures. Je vous laisse à juger en quel état nous la passâmes. Sur les quatre heures du matin, malgré toute l'habileté du pilote & des matelots, nous touchâmes sur un banc de sable à l'entrée de la baie de *Glenlure*, comme nous le vîmes après. Le vaisseau reçut un choc violent ; mais, grace à la Providence,

il ne fut pas brisé & en peu d'heures, avec l'assistance des bonnes gens du pays qui vinrent à notre secours dans leurs petits canots, nous amenâmes l'ancre en sûreté dans la baie.

Après avoir remercié Dieu, je pris la résolution de ne plus confier à l'avenir tout ce qui intéressoit mon cœur, à un élément si incertain. Et quoique le voyage par terre dût paroître très-fatigant, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, qu'il nous étoit libre de faire d'aussi petites journées que nous le jugerions à propos, & que d'ailleurs la route seroit plus amusante par la vue des différentes perspectives qui pouvoient récréer nos yeux. Nous ne prîmes que deux domestiques, laissant les autres avec notre bagage, pour attendre le paquebot à *Holieade*; & nous partîmes de la petite ville de *Stranraber*, prenant la route d'*Edimbourg*. Nous arrivâmes dans cette ancienne cité fort contents de notre route. Mais malheureusement la petite *Fanny* y fut attaquée de la petite vérole: ce qui nous retint un temps considérable.

La Dame chez qui nous étions logés , marqua tant de tendresse pour l'enfant , & lui rendit des soins si intelligents pendant sa maladie , que nous crûmes ne pouvoir jamais nous acquitter suffisamment , & lui prouver assez notre reconnoissance. On la nommoit *Blair*. Elle étoit veuve d'un Officier du sceau , & jouissoit d'un viager fort honnête. Lorsqu'il fut question de notre départ , elle mit tout en usage pour retenir l'enfant. Elle se proposoit , nous disoit-elle , d'aller à *Londres* au commencement de l'année suivante , & nous promettoit de l'amener avec elle. Touchés de ses instances & de ses larmes , plus sensibles encore à la considération d'épargner la fatigue du voyage à un enfant si jeune , & à peine convalescente , nous consentîmes , quoiqu'avec répugnance , à la laisser entre ses mains. Nous lui remîmes une somme d'argent considérable , pour subvenir à tout ce qui pourroit arriver. Je chargeai un ami qui étoit Commissaire des Douanes en *Ecosse* , de veiller à la maniere dont on la conduiroit , & de la voir aussi

souvent que ses affaires lui permettoient de passer chez Madame *Blair*. Parfaitement tranquilles à cet égard , & persuadés que nous avions agi avec une grande prudence, nous partîmes pour *Londres*.

A notre arrivée nous trouvâmes nos domestiques & notre bagage , qui nous attendoient depuis plusieurs semaines. Nous écrivions , presque par tous les ordinaires, à Madame *Blair* , qui répondit exactement pendant quelques mois , & nous rendit un compte satisfaisant des progrès que faisoit ma fille en forces & en santé. La même chose m'étoit confirmée par mon ami le Commissaire. Pendant cet intervalle Madame *Welldone* accoucha pour la seconde fois, & se plaisoit déjà dans l'idée que bientôt sa petite *Fanny* viendrait partager sa tendresse. Mais quelles furent ma surprise & ma douleur d'apprendre par une lettre de Madame *Blair* , qu'elle ne pourroit se rendre à *Londres* avant le mois d'Août, étant appelée à *Paris* pour une affaire importante; qu'elle comptoit y mener ma fille , & s'embarqueroit avant qu'elle pût recevoir ma réponse.

Je n'osai pendant quelque temps faire part de cette nouvelle à Madame *Welldone*, & commençois réellement à craindre moi-même pour le sort de mon enfant. J'écartai cependant tous les soupçons qui s'élevoient dans mon esprit sur la conduite de Madame *Blair*, jusqu'à ce que j'eusse écrit à mon ami. Sa réponse ne confirma que trop mes appréhensions. Il m'apprit qu'à son retour de la campagne où il avoit passé trois semaines, étant allé chez Madame *Blair*, on l'avoit informé qu'elle s'étoit embarquée pour *Boulogne* avec tous les domestiques & *Fanny*; qu'il regardoit ma fille comme perdue pour moi, ayant découvert que cette femme étoit Catholique, & que sans doute, en partie par l'idée du mérite de sauver une ame, & en partie par tendresse pour ma fille, elle me l'avoit enlevée. Il ne manqua pas de me dire pour ma consolation tout ce qu'une personne qui n'est point affectée en pere, peut imaginer, & me promit d'écrire à un ami à *Boulogne*, & à un autre à *Paris*, en leur envoyant des instructions pour veiller

dans ces deux villes à l'arrivée des gens dont il leur feroit la description.

O mon cher *Worthy* ! j'accusai mille fois mon aveuglement & la facilité de mon caractère, de m'être laissé séduire ainsi par une fausse tendresse, jusqu'à livrer mon enfant à des mains étrangères. La situation de Madame *Welldone* me forçoit d'étouffer mes regrets en sa présence. J'écrivis à tous mes amis en France, & j'engageai tous ceux que j'avois en Angleterre, à écrire aux leurs. J'envoyai par-tout le signalement de Madame *Blair* & de l'enfant, promettant une récompense de deux mille livres sterling à quiconque m'apprendroit le lieu qui les réceloit. Je dépêchai différentes personnes à leur poursuite dans toutes les provinces de la France. Mes recherches furent inutiles, & depuis nous n'avons jamais pu savoir ce qu'elles sont devenues; mais j'imagine toujours que ma fille est dans quelque couvent en France, en Espagne, ou en Portugal, où elle n'entendra jamais parler de ses parents désolés, & ne partagera jamais leur fortune, à laquelle elle est appelée par le droit de sa naissance.

Vous pouvez juger à quel excès Madame *Welldone* porta sa douleur, lorsqu'on lui eut appris cette terrible nouvelle. Le transport usurpa pour quelque temps la place de la raison. Une maladie dangereuse, occasionnée par l'épuisement des esprits & par des réflexions continuelles sur son malheur, me fit craindre de perdre cette chere femme, aussi-bien que ma fille. Quoique le temps ait un peu affermi notre résignation à la disposition divine des événements, cependant les vingt années qui se sont écoulées depuis cette fatale perte, n'ont pu l'effacer de notre mémoire. Chaque jour elle arrache des soupirs du fond de nos cœurs, & empoisonne pour nous toutes les douceurs de la vie ».

M. *Welldone* ayant cessé de parler, ses auditeurs parurent extrêmement touchés de ce récit, & compatir sincèrement à son malheur. Ils demeurèrent ensemble jusqu'à la nuit, & ne se quitterent qu'avec le regret que les cœurs bons & honnêtes éprouvent en se séparant de leurs semblables.

C H A P I T R E V I I I.

P E ũ après que *Maria* fut sortie de chez M. *Worthy*, la politique *Sally* paroissant effrayée & hors d'haleine, entra en courant dans la chambre de sa maîtresse. » Oh ! Madame, s'écria-t-elle, la jeune Demoiselle.... Oh !..... elle est, ... elle... la jeune Demoiselle est introuvable. Je suis descendue l'espace d'un demi-quart d'heure. Quand je suis remontée, elle n'étoit plus dans sa chambre... J'ai cherché dans toute la maison, sans pouvoir la trouver. Mais voici deux lettres adressées à vous & à Miss *Henriette* : peut-être expliqueront-elles le mystère ».

Madame *Worthy* les prit d'une main tremblante ; & ayant ouvert la sienne, elle en lut le contenu avec la plus grande surprise & un chagrin inexprimable. Ses premiers sentiments pour *Maria* se réveillèrent dans son cœur. Elle fit monter tous les domestiques, malgré son état de foiblesse, pour les

questionner l'un après l'autre ; mais après les avoir attentivement écoutés, elle ne trouva aucune raison de soupçonner qu'ils fussent d'intelligence avec *Maria*. Elle s'affligea avec excès, s'accusant elle-même de cruauté & d'injustice. Elle gronda *Sally*, qui, plus confiante par l'absence de sa rivale, éleva sa voix d'un ton plus haut qu'à l'ordinaire, & lui répondit avec une impertinence qui excita son étonnement & sa colere. Madame *Worthy* étoit d'autant plus tourmentée par ses reproches intérieurs, que dans sa présente disposition d'esprit, réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé à l'égard de *Maria*, elle ne trouvoit plus rien dans sa conduite, ni dans celle de son mari, dont elle pût leur faire un crime.

Elle commença à soupçonner *Sally* d'être complice de son évasion, & ce soupçon en entraîna une multitude d'autres. Elle se ressouvint des différentes histoires qu'elle lui avoit faites pour la refroidir à son égard. Dans son indignation elle la bannit de sa présence, en lui ordonnant de la faire avertir lorsque son maître seroit ren-

tré : ce qu'elle étoit résolue d'attendre , dût-elle veiller toute la nuit. Elle passa le temps qui précéda son retour , dans une violente agitation. Elle admiroit la générosité de *Maria* ; & son procédé mis en opposition avec le sien , la remplissoit d'une douleur amere , & lui donnoit une confusion qui lui faisoit même redouter la vue de son mari & de sa fille ; & pour la première fois de sa vie elle blâma sa facilité à admettre des idées désavantageuses , au préjudice des personnes qui lui étoient les plus cheres.

A l'arrivée de M. *Worthy* , elle alla à sa rencontre avec plus de vivacité qu'on ne lui auroit imaginé. L'heure étoit indue pour l'état de sa santé ; & cet empressement inaccoutumé parut extraordinaire au pere & à la fille , qui en conçurent sur le champ un pressentiment funeste. Mais quels furent leur chagrin & leur saisissement , lorsque Madame *Worthy* leur en apprit la raison , & leur présenta sa lettre & celle de sa fille. Ces témoignages de la bonté du cœur & de la générosité de *Maria* leur firent répandre des lar-

mes. „ Vous voyez , ma chere , dit M. *Worthy* , en s'adressant à sa femme , les peines auxquelles vos soupçons sur ma conduite nous exposent. Au nom de Dieu , prenez enfin assez sur vous pour surmonter cette foiblesse ; & faites-moi la justice de croire qu'aucune femme n'a jamais partagé avec vous la moindre partie de mon attention. Si le nombre d'années qu'il y a que nous sommes unis ; si les gages de notre affection mutuelle , qui ont droit à toutes nos sollicitudes ; si ma conduite soutenue , mon attachement sincere , mes principes reconnus ; si , dis-je , ces considérations ne suffisent pas pour vous prémunir contre les vains fantômes de votre imagination (pardonnez si je me sers de cette expression) que ce que vous devez à votre santé , à votre repos & à votre bonheur , fasse au moins impression sur vous.

Mes égards pour votre délicatesse & vos méfiances , m'avoient déterminé à conduire *Maria* chez Madame *Cousens*. Par une suite du même ménagement , vous pouvez m'en croire , j'ai évité de la voir & de lui parler

depuis. Quoiqu'elle vous eût donné, ainsi qu'à *Henriette*, toute son affection, vous voyez que son ame généreuse a dédaigné d'être obligée par ceux à qui elle est suspecte. Hélas ! cette charmante fille, errante peut-être actuellement, souffre toutes les miseres du corps & de l'esprit, ou bien elle se sera livrée de nouveau entre les mains barbares dont elle s'étoit échappée ; & nous avons perdu par votre faute l'heureuse occasion de protéger le mérite & la vertu.... Mais comment a-t-elle pu exécuter la cruelle résolution de nous quitter, sans l'assistance ou le conseil de quelqu'un ? J'avoue que cela me paroît fort mystérieux. Il faut interroger les domestiques qui étoient alors ici, pour tâcher du moins de tirer d'eux quelque lumière sur la route qu'elle aura prise.... Elle connoissoit à peine les avenues de la maison, & ma fille m'a dit qu'elle ne sortoit de son appartement que pour entrer dans le vôtre ; qu'elle ne communiquoit avec personne qu'avec vous & votre femme de chambre, qu'il ne faut pas que je soupçonne, quoique

quoique souvent celui qui est le premier à dénoncer une affaire, y a le principal intérêt. »

Cette dernière remarque agit avec toute sa force sur Madame *Worthy*. Elle rougit & pâlit alternativement, en se rappelant tout ce qui s'étoit passé entre elle & *Price*; ses malignes observations sur la conduite de son maître, ses fréquentes insinuations contre lui & *Maria*, & même contre sa fille; une honte honnête fondée sur une réelle conviction, s'empara d'elle; une foule d'idées se présenta en un moment à son esprit. L'estimable & tendre conduite de M. *Worthy* à son égard, la déraison qui avoit régné dans la sienne, les chagrins que sa bizarrerie & ses soupçons avoient dû causer à son mari pendant tant d'années, & le mépris que ses absurdités auroient dû lui mériter. En un mot, elle se sentit disposée à bannir à l'avenir toutes ses craintes & ses inquiétudes jalouses, pour y faire succéder la paix & la confiance.

Durant le court intervalle des réflexions de Madame *Worthy*, Miss

Henriette étoit inontée à son appartement, entraînée par le triste plaisir de voir au plutôt le lieu où la présence & la conversation de sa chère *Maria* l'avoit rendue si heureuse, & où, sans le savoir, elle avoit reçu ses derniers adieux. Elle lut & relut sa lettre, qu'elle arrosa de ses larmes, & frémit à la vue des extrémités où *Maria* alloit être exposée par une suite des caprices de sa mère, dont elle eut de la peine à s'empêcher de lui vouloir du mal pour un moment. Mais bientôt elle se reprocha ce mouvement d'aigreur, & descendit assez à temps pour entendre avec joie & surprise la réponse que *Madame Worthy* fit à son mari en ces termes :

» *M. Worthy*, ma confusion est si grande, qu'elle me rend presque incapable de vous répondre. Hélas ! je commence à craindre de m'être trompée moi-même, & à me reprocher d'avoir souffert que d'autres en aient imposé à ma crédulité sur ce qui regarde cette jeune personne, dont je regrette sincèrement la perte. Je suis peut-être depuis long-temps également

coupable envers le meilleur des hommes & des maris, par mes injurieux soupçons „ Ici les larmes & les soupirs étoufferent sa voix, & elle fut obligée de s'interrompre pour y laisser un libre cours. M. *Worthy* pénétré de ce peu de paroles, se levant de son siége avec précipitation, courut à elle & la serrant entre ses bras, s'écria avec transport : » O Ciel favorable ! qu'entends-je ? d'où viennent ces sons flatteurs & ravissants ? Ma plus chère, ma meilleure amie, m'accordera-t-elle enfin les sentiments que je mérite ! Me rendra-t-elle heureux par sa confiance ? Verrai-je renouveler ces doux moments où tout étoit paix, harmonie, amour.... Chère femme, ne rappelez plus cette sombre période... Bannissons ce souvenir... Effaçons à jamais cette idée... Rendue ainsi à vous-même, à moi, ... que manquera-t-il à la félicité du trop heureux *Worthy* ? » ...

Madame *Worthy* reçut les embrassements de son mari, & les lui rendit avec beaucoup de tendresse ; & le repoussant ensuite avec douceur, elle reprit ainsi le discours que ses larmes

avoient interrompu. » Je suis résolue dès ce moment de ne plus écouter mes ridicules imaginations. Il me semble que je reviens d'un songe effrayant, où j'étois sur le point de me plonger d'un précipice affreux dans un abyme. Tout ce qui m'environnoit, étoit aride & horrible à la vue. Une perspective riant & fleurie a succédé à cette scène d'obscurité & de ténèbres. Heureuse de ce que ma folie n'a excité que la compassion & l'indulgence de celui à qui elle faisoit le plus de tort. Son excessive bonté, jointe à la connoissance qu'il avoit de la source de ma foiblesse, la lui a fait supporter avec des égards & une patience infinie. C'est à moi à ne plus abuser de tant de condescendance. J'espère que ma conduite future en sera une satisfaction suffisante, & effacera jusqu'aux moindres traces du passé.

Quant à ce qui concerne *Maria*, je soupçonne *Price* par des vues que je ne puis deviner, d'avoir part à sa fuite. Seroit-ce elle, par ses artifices, qui lui en auroit inspiré le dessein ?

Ah ! M. *Worthy*, ah ! chere *Henriette*, combien mon extravagance me paroît-elle odieuse ! J'avoue que cette fille encouragée par l'avidité avec laquelle j'avalais le poison, m'entretenoit si souvent des sentiments de *Maria* pour vous, Monsieur, qu'à la longue... fatale erreur !... je me suis entièrement refroidie. *Price* m'aura sans doute rendu un objet aussi redoutable aux yeux de *Maria*, qu'elle le paroïsoit aux miens... Je frémis de cette idée ; & cependant pour plus d'une raison qui se présente à mon esprit, & que vous m'épargnerez la confusion de vous dire, je ne puis m'empêcher de penser que la *Sally* est coupable de trahison, & avoit un dessein prémédité dans cette affaire. Interrogeons une seconde fois les domestiques, & n'épargnons aucun effort pour retrouver l'aimable personne dont la perte nous afflige, & qui a un juste droit à tous les dédommagements que je pourrois lui faire pendant le reste de ma vie. »

Ce discours, & le changement désirable qu'il annonçoit, fut reçu avec

transport de M. *Worthy* & de sa fille. *Henriette*, dans l'excès de sa joie, se jeta dans les bras de sa mere, en bénissant le moment qui les rendoit tous si heureux. „ Ah ! Madame, lui dit-elle, c'est un présage favorable du retour de notre chere *Maria*. Oui, je suis persuadée que le Ciel la rendra à nos vœux, & que nos recherches ne seront pas sans effet ». . . Madame *Worthy*, touchée de la douce espérance qu'elle s'efforçoit de lui inspirer, l'embrassa tendrement. On fit assembler tous les domestiques, pour les examiner tour-à-tour. Tous étoient ignorants de la sortie de *Maria*. Ils en marquerent de la douleur, ayant pris beaucoup d'intérêt à sa sûreté depuis la visite de Milord *Beaumont*. *Sally Price* fut appelée la dernière. Elle répondit aux questions qu'on lui fit, avec toutes les apparences de la bonne foi; témoignant un grand regret de ce qui étoit arrivé. Elle fit l'éloge de *Maria*, & parla avec vivacité de son attachement pour elle. Seulement elle remarqua que quant à l'ignorance qu'on lui supposoit des lieux,

elle avoit pu s'en instruire par les fréquentes questions qu'elle lui avoit faites les derniers jours, sur la situation, le voisinage, & même sur les occupations des gens de la maison; auxquelles questions elle, dans la simplicité, avoit répondu en détail, ne prévoyant pas les motifs de sa curiosité. Elle assura, sans hésiter, ni changer de couleur, qu'elle n'avoit pu être aidée, ni par les conseils, ni par l'assistance de personne, & qu'elle supposoit que la précipitation de son départ ne lui avoit pas laissé le temps d'imaginer la nécessité de ces secours. *Sally* ajouta beaucoup d'autres choses, & parvint à se justifier si bien dans l'esprit de *M. Worthy* & de *Miss Henriette*, qu'ils se reprochoient déjà de l'avoir accusée. Il n'en fut pas de même de *Madame Worthy*, à qui elle ne parut que plus suspecte. L'éloge qu'elle venoit de faire de *Maria*, si différent de ce qu'elle lui en avoit dit dans le particulier, donna un degré de certitude à ses doutes; mais elle ne jugea pas prudent de le témoigner dans ce moment.

Il étoit trop tard ce jour-là pour songer à suivre *Maria* ; mais le lendemain on envoya des gens à sa recherche dans tous les quartiers de la ville. On mit des avis dans les papiers publics, avec la promesse d'une récompense à la personne qui pourroit en donner des nouvelles. Hélas ! toutes ces mesures furent inutiles. *Maria*, comme nous le verrons dans la suite, étoit trop bien cachée pour qu'aucune perquisition pût la découvrir. Cependant la divine Providence permit, quelques semaines après son départ, que la triste famille des *Worthy* reconnut l'instrument d'un complot qui, selon les apparences, avoit précipité cette fille innocente dans les plus grands malheurs.

Cousens étoit de tous les domestiques celui qui prenoit le plus d'intérêt au sort de *Maria*, par l'attachement extrême qu'il portoit à ses maîtres, & parce qu'il avoit été témoin de la triste situation où M. *Worthy* l'avoit trouvée. Il entretenoit continuellement sa femme de son chagrin, & des regrets de la famille à ce sujet. Celle-ci,

quoique d'une avarice fordide , & fort avide des petits émoluments qu'elle recevoit de *Sally Price* , n'étoit pas toutefois assez dépravée pour soutenir une action de méchanceté noire. La crainte d'un éclat qui auroit dévoilé qu'elle favorisoit le commerce clandestin de *Sally* & de *Caswall* , la lui faisoit encore supporter. Depuis longtemps elle étoit fatiguée de leurs rendez-vous , qui devenoient de jour en jour plus importuns , par les querelles & le bruit qui les accompagnoient. La description que son mari lui faisoit sans cesse de la douleur que l'absence de *Maria* causoit à toute la maison , & sur-tout à Miss *Henriette* , qu'elle regardoit comme sa bienfaitrice , lui fit beaucoup d'impression. Elle se rappella la visite de Madame *Worthy* , dont elle jugeoit bien que *Sally* avoit été l'auteur , & se ressouvint que depuis le départ de *Maria* elle avoit souvent entendu prononcer son nom dans les disputes de *Price* avec *Caswall*. Toutes ces circonstances lui firent croire que *Price* avoit procuré sa fuite. Elle résolut d'écouter leur conversation la

premiere fois qu'ils se trouveroient ensemble, afin de s'en éclaircir & le déclarer ensuite à la famille des *Worthy*; ce qu'elle regardoit comme un moyen capable d'obtenir le pardon de ce qu'elle avoit à se reprocher.

L'occasion désirée arriva bientôt, & Madame *Cousens* entendit avec horreur les mesures que *Sally* avoit prises non seulement pour nuire à *Maria* dans l'esprit de sa maîtresse, mais encore pour la forcer de sortir de la maison. Elle apprit aussi que le sujet de ses reproches à *Caswall* étoit de ce qu'il ne s'en étoit pas défait de maniere à empêcher qu'elle reparût jamais en la ruant plutôt s'il le falloit, que de l'avoir vendue à ... Madame *Cousens* ne put distinguer le nom qu'elle prononça. Mais elle entendit *Caswal*, qui lui répondit ainsi; Que D... votre cœur est plus dur que le mien; car je n'ai pu me défendre de la pitié pour cette innocente créature; en songeant à quelles mains je la livrois, & dont elle ne pourra jamais s'échapper.... Je le regrette à présent; car les cinquante guinées qui m'ont été promises,

ne feront jamais payées ... Et pourquoi avons-nous fait tout ceci? Seulement pour vous maintenir dans votre place, comme s'il y avoit quelque apparence qu'elle eût voulu vous la disputer. Non, non sur ma parole elle est née pour commander, & non pour servir; & il ne paroît pas aux discours & à la conduite de vos maîtres, qu'ils l'y eussent destinée. Ainsi, je le répète, nous nous sommes rendu coupables d'une action qui doit nous damner éternellement, pour calmer vos craintes d'une chose qui ne pouvoit jamais arriver. Ma foi, c'est une fille charmante. Le D... m'emp... c'est tout ce que j'ai pu faire que de m'empêcher de recueillir le fruit de mon crime, & de prévenir son acquéreur ... Mais je n'étois pas en argent. D'ailleurs son innocence, la dignité de son air, m'en ont imposé au point de me faire prendre en effet l'humble caractère de fermier, dont j'avois revêtu l'apparence. Cette déclaration lui attira des reproches amers de la part de Sally, sur son ingratitude & son infidélité préméditée. Caswall y ré-

pondit avec fureur , il lui fit sentir qu'étant à présent en son pouvoir , il la traiteroit comme il lui plairoit , ou parviendrait à la faire chasser de la maison , où il lui en avoit tant coûté pour se maintenir. Ils se séparèrent avec des menaces de vengeance de part & d'autre. Madame *Cousens* , à qui ils étoient déjà à charge , commença alors à les regarder avec horreur & détestation. Elle se détermina sur le champ à instruire Miss *Henriette* de tout ce qu'elle venoit d'apprendre , autant pour sa propre sûreté que par compassion pour *Maria* , dont le sort la faisoit trembler.

Elle s'habilla à la hâte , & courut chez M. *Worthy* , sous prétexte de parler à son mari , & le pria d'avertir au plutôt Miss *Henriette* qu'elle avoit quelque chose à lui communiquer par rapport à *Maria*. L'honnête *Cousens* resta en extase à ce nom , & pressa sa femme de lui dire ce qu'elle en savoit. Elle promit de le satisfaire après qu'elle auroit entretenu sa jeune maîtresse ; & lui recommandant de ne pas différer , elle lui dit de s'acquitter

de sa commission avec assez de précaution pour que *Mistriss Price* ne pût s'en appercevoir. Madame *Cousens* fut secrètement introduite dans l'appartement de *Miss Henriette*, qu'elle trouva seule, & qui, dès qu'elle la vit, lui demanda avec empressement ce qu'elle avoit à lui dire de *Maria*. Madame *Cousens*, après quantité de révérences, beaucoup d'hésitation, d'embarras, mille gaucheries & ennuyeuses circonlocutions pour sa propre défense, lui apprit enfin l'horrible complot tramé dans sa maison.

La surprise & la douleur d'*Henriette* ne peuvent se représenter. » Ah ! chère *Maria*, s'écria-t-elle, en quelles mains êtes-vous tombée ? ... Mais si, comme nous en sommes certains, il existe un Etre juste, il vous délivrera, & vous vengera de vos ennemis Oh ! malheureuse, mille morts seroient trop douces pour une trahison semblable à la tienne Mais l'heure de la vengeance est arrivée. Fille abandonnée ! quel monstre avons-nous nourri dans notre sein ? En achevant ces mots, elle vola à l'appartement de son père

après avoir enfermé Madame *Cousens* dans le sien, & le supplia de passer un moment chez elle.

M. *Worthy* saisi de l'état où il voyoit sa fille, la suivit en silence; mais son indignation & sa douleur surpassèrent celle d'*Henriette*, lorsqu'il eut entendu le noir récit de Madame *Cousens*. Quoiqu'il la blâmât fort de sa conduite passée, il applaudit beaucoup à l'acte de justice qu'elle venoit de remplir, & lui promit de ne point l'abandonner. Il fit aussitôt appeller sa femme. Mais Madame *Worthy* n'eut pas la force de soutenir cette funeste découverte. Elle perdit connoissance; & il se passa quelques minutes avant qu'on pût la faire revenir. Dès qu'elle eut repris ses sens, ils convinrent tous que *Sally* devoit être confrontée avec Madame *Cousens*. Elle comparut devant ses Juges, cherchant en vain à pénétrer la raison qui la faisoit mander. La présence de Madame *Cousens* ne la lui fit pas deviner; car elle ignoroit qu'elle eût entendu sa conversation avec *Caswall*. Mais bientôt ses doutes furent dissipés par les allégations de

ses crimes , auxquels elle eut l'alternative de répondre avec sincérité , ou d'aller immédiatement en prison.

Malgré toute l'effronterie qui lui étoit naturelle , l'air digne & sévère dont son maître l'interrogeoit , lui causa un tremblement universel. Elle avoua sa familiarité avec *Caswall* , & convint qu'elle l'avoit fait passer dans l'esprit de *Maria* pour son cousin le fermier ; qu'il l'avoit emmenée avec des instructions de sa part , pour l'embarquer , s'il étoit possible , sur un vaisseau faisant voile , pour la Jamaïque : en un mot , d'en disposer de telle sorte qu'elle ne pût jamais revenir dans la maison. Elle confessa toutes les calomnies & les artificieuses pratiques qu'elle avoit mises en usage pour brouiller sa maîtresse avec *Maria* , & les séparer l'une de l'autre , dans la crainte que celle-ci ne la supplantât dans la faveur de Madame *Worthy*. Elle déclara que *Caswall* étoit intimement lié avec le Vicomte *Belvidere* , fils du Lord *Beaumont* , & qu'elle croyoit qu'il lui avoit livré *Maria* pour une somme considérable ; mais qu'au

reste elle ignoroit où il l'avoit menée, & où elle pouvoit être actuellement. Après cette confession elle se prosterna aux pieds de son maître & de sa maîtresse, implorant leur clémence & l'entremise de *Miss Henriette*. Elle pleura, s'humilia, employa toutes les bassesses & les souplesses auxquelles les personnes de son caractère s'abaissent dans la conviction de leurs crimes. Comme les ames de cette trempe ne sont retenues par aucun principe, & qu'aucun moyen ne les arrête, lorsqu'il s'agit d'en venir à leurs fins, elle n'ont aucune fermeté réelle dans l'ame; la seule vue du châtiment les accable tout d'un coup, ou elles le soutiennent avec impudence & bravade.

M. Worthy gardoit le silence. Il attendoit que sa femme fît connoître ses sentiments, & souhaitoit qu'elle prononçât elle-même la sentence d'une fille qui lui appartenoit. Madame *Worthy* connoissant l'intention de son mari, s'adressa à *Sally* en ces termes : « Abominable créature, imagines-tu qu'après avoir payé mes bienfaits par

l'ingratitude & la trahison la plus noire, après avoir osé donner la torture à mon esprit par des calomnies sans fondement, qui m'ont conduite aux portes de la mort après avoir cruellement exposé une fille innocente à tous les maux possibles, ... imagines-tu pouvoir obtenir ton pardon? Après avoir avoué toi-même ta conduite licencieuse, espères-tu être soufferte plus long-temps dans ma maison? Non, dès ce moment vous n'y appartenez plus, & demain au point du jour une voiture sera prête pour vous conduire chez votre pere. S'il vous restoit quelque pudeur, sa vue seule, & l'idée de précipiter sa vieillesse au tombeau par la douleur, seroit une punition suffisante Je l'informerai de vos crimes, & je souhaite qu'il vous fasse changer: c'est uniquement par égard pour cet honnête homme que je ne vous fais pas punir ou mettre dehors à l'instant, pour ne jamais rentrer Voilà, malheureuse, à quoi je vous condamne Croyez que c'est un traitement bien doux pour une créature coupable de tous les crimes, qui

a abusé de la confiance , percé le cœur de ceux qui l'ont élevée , & ce qui est encore plus horrible , a conjuré la destruction de l'innocence & de la vertu : la mort même , si l'on suivoit la rigueur des loix , seroit à peine une expiation pour des offenses si accumulées ».

M. *Worthy* & Miss *Henriette* approuverent hautement cette sentence. *Thom Cousens* reçut ordre d'aller sur le champ enfermer *Sally* dans sa chambre , & de tenir une chaise prête dès le matin , pour la conduire sous bonne garde chez son pere. Ces arrangements pris , comme il étoit heure de se coucher , tout le monde se sépara pour chercher un repos que le chagrin & l'inquiétude du sort de la pauvre *Maria* ne leur permit pas de goûter.

CH A P I T R E IX.

LE lendemain , dès que le jour parut , *Sally Price* , accablée de toutes les malédictions des autres domestiques,

fut mise avec son bagage dans une voiture, escortée de deux hommes à cheval, bien armés, & prit le chemin de son village avec autant de répugnance que si on l'eût conduite à la potence. On envoya plusieurs domestiques & un Officier de Justice, pour attendre l'arrivée de *Caswall* chez Madame *Cousens*, avec ordre de se saisir de sa personne, & de le conduire devant M. *Worthy* ou devant M. *Welldone*, qui tous deux avoient une commission de Juge de paix. Mais par une sorte de fatalité, *Caswall* ne vint point chez *Cousens*, & fut également introuvable dans tous les endroits qu'il fréquentoit à *Londres*; ce qui fit croire qu'il étoit las de sa *Dulcinée*, ou impliqué dans quelque mauvaise affaire qui l'obligeoit à se cacher. M. *Worthy* eut un vrai chagrin de ce qu'il lui échappoit, ayant espéré pouvoir engager cette ame basse par la crainte de la punition, ou par la vue de l'intérêt, à lui donner quelque lumière sur le sort de *Maria*. Toutes les perquisitions chez le Comte de *Beaumont* furent inutiles : ses gens, qu'on avoit

essayé de gagner , protesterent qu'ils ignoroient absolument où étoit alors le Lord *Belvidere* , qui se retiroit quelquefois pour des mois entiers dans les lieux les plus reculés du royaume , afin de suivre avec plus de liberté ses passions & ses débauches. M. *Worthy* alla lui-même faire une visite au vieux Lord *Beaumont* , & s'abaisa jusqu'à le supplier de lui apprendre si *Maria* étoit en sa disposition. Celui-ci lui jura avec de si terribles serments qu'il ignoroit ce qu'elle étoit devenue , que M. *Worthy* ne put refuser de le croire , & sentit qu'il falloit abandonner *Maria* à sa destinée , & se contenter d'offrir sans cesse des vœux au Ciel pour son bonheur.

Henriette étoit encore plus vivement touchée de sa perte , que son pere & sa mere. Elle avoit contracté pour elle la plus sincere & la plus tendre affection , & elle éprouvoit dans cette circonstance tout le tourment que doit causer l'incertitude du sort d'une amie. La compagnie de sa mere lui étoit cependant d'une grande ressource dans

son affliction. Madame *worthy* travailloit de bonne foi à surmonter la singularité que lui donnoit son humeur jalouse, & étoit devenue sociable. elles alloient fréquemment, sa fille & elle, chez Madame *Welldone*, qui étoit aussi exacte à les venir voir. Elles s'entretenoient de *Fanny* & de *Maria* tour-à-tour, & trouvoient de la consolation à s'affliger ensemble.

La saison pendant laquelle ces deux familles se retiroient ordinairement à la campagne, étoit déjà arrivée. Mais M. *Worthy*, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de *Maria*, & aussi par la crainte que la solitude entretînt la tristesse de sa femme & de sa fille, avoit différé son départ. Cependant ils se déterminèrent à quitter *Londres*, & commençoient à faire des visites d'adieux à leurs amis. Un matin que Miss *Henriette* revenoit à pied selon sa coutume de l'extrémité de *Pall-Mall*, où elle avoit été voir Lady *Vicars*, un homme bien mis & de bonne mine l'aborda, en lui demandant la permission de lui dire deux mots relatifs à une personne appelée

Maria , qui se renommoit de sa connoissance.

A ce nom si cher, *Henriette* s'arrêta, le priant avec vivacité de poursuivre ce qu'il avoit à dire. « L'humanité , Madame, continua-t-il m'a engagé à vous chercher ; & ce motif me conduisoit chez vous dans l'instant que je vous ai apperçue. Comme anciennement j'ai eu l'honneur de vous voir dans le Comté d'*York* , où j'ai une maison assez proche de celle de M. *Worthy* , je vous ai reconnue aussi-tôt , quoique de l'autre côté de la rue. Miss *Maria* , que j'ai délivrée des mains de son vil ravisseur , (mais l'histoire seroit trop longue pour le présent) est actuellement chez une de mes tantes fort près d'ici. Elle est si malade , qu'on lui donne peu d'heures à vivre. Vous êtes le seul objet de ses regrets. Votre nom est continuellement dans sa bouche Ce seroit un grand acte de bonté , si vous vouliez condescendre à la voir. Je vous conduirois immédiatement chez ma tante , qui se trouvera fort honorée de vous recevoir ; ou si vous voulez retourner

chez Lady *Vicars*, & me permettre de vous accompagner, mon carrosse est à la porte, & vous y menera plus promptement ».

L'aimable *Henriette* persuadée par des circonstances si plausibles, ne put pas supporter l'idée du moindre retardement, & refusa l'offre du carrosse, pour ne pas différer le plaisir de voir *Maria*. Alors l'inconnu, marchant respectueusement à côté d'elle, la conduisit à une très-belle maison près l'allée de *saint Martin*, où étant arrivée, il lui donna la main jusques dans une salle magnifiquement meublée. Une femme d'un certain âge, qui avoit l'air honnête, lui en fit les honneurs. Après qu'elle fut assise, elle lui demanda la permission de monter chez la malade, pour la préparer à une surprise si agréable, qui autrement pourroit lui devenir funeste dans l'état d'affoiblissement où elle se trouvoit. *Henriette* attendit quelques minutes avec beaucoup d'impatience. La Dame reparut, & la pria de monter. Elle la suivit; & après qu'elle lui eut fait traverser nombre d'appartements pour arriver à

une chambre qui lui parut être la plus reculée de la maison , sa conductrice l'y ayant fait entrer , retourna un pas en arrière , en tirant après elle la porte qui fermoit par une serrure à ressort.

Henriette , avec une terreur inexprimable se trouva prisonniere , & commença à se reprocher la grande imprudence qu'elle avoit faite en se remettant au pouvoir d'un inconnu , qui sans doute s'étoit procuré par quelque moyen la connoissance de l'histoire de *Maria* , & en avoit fait usage pour l'attirer en ce lieu avec un très-mauvais dessein. Son effroi fut si grand , qu'il manqua de la priver de sentiment. Mais elle eut bientôt besoin de rappeler tout son courage. La porte se rouvrit , & le neveu de la vieille Dame celui qui l'avoit amenée dans cette maison , se présenta avec elle. « Pardonnez *Miss* , lui dit celle-ci, si je vous ai enfermée dans un lieu où j'espère que vous commanderez avant qu'il soit peu , puisque la maison où vous êtes , appartient à un homme qui depuis long - temps vous adore , mais qui ne pouvant trouver l'occasion
de

de vous faire connoître sa passion , s'est servi de l'histoire de *Maria* pour vous amener chez lui , où il pourra à loisir vous apprendre ce qu'il souffre ... Je vous laisse ensemble , ne doutant pas que vous ne soyez susceptible de quelque pitié pour un si ardent amour ».

En parlant ainsi , & avant que *Miss Henriette*, à qui le saisissement avoit ôté la parole , fût capable de proférer un mot, elle sortit de la chambre en fermant la porte comme la première fois. Alors l'inconnu s'approchant la supplia de lui pardonner un artifice qui ne provenoit que de l'excès d'une passion plus violente qu'on n'en avoit jamais éprouvée. Il lui dit que le désespoir de l'obtenir par l'inégalité de leur fortune, l'avoit porté à une semblable extrémité; que son amour n'admettroit aucun délai , & que si elle consentoit à être à lui, il avoit un Ecclésiastique tout prêt, qui autoriseroit leur union des cérémonies de l'Eglise.

Tandis qu'il parloit ainsi , la frayeur, la colere , & le dédain occupoient l'esprit d'*Henriette*. « Comment osez-

vous qui que vous soyez , lui dit elle , me tenir en captivité ? Savez-vous à qui j'appartiens , & les conséquences qu'aura pour vous un tel crime ? Osez-vous penser à vous rendre encore plus coupable » ? Ensuite adoucissant sa voix , pour éprouver ce que pourroit la dissimulation : « Si , comme vous me le dites , ajouta-t-elle , vous avez en effet pour moi des sentimens , pourquoi n'avez-vous jamais cherché à les faire connoître à mon pere ? Sa maniere de penser , noble & généreuse , lui auroit fait passer sur l'objection du manque de fortune , s'il avoit d'ailleurs approuvé votre caractère ... Voulez-vous me prouver votre estime d'une maniere convenable ? Conduisez-moi dès-ce moment à l'endroit où vous m'avez d'abord rencontrée , & laissez - moi la liberté de retourner chez mon pere : le temps vous apprendra dans peu l'effet que pourra avoir sur moi cette conduite . . . Certainement un homme à qui j'inspirerois quelque égard , ne pourroit se déterminer à entretenir plus long - temps mon inquiétude » .

Henriette étoit en effet dans la plus

violente situation ; les changements qu'elle observoit sur la physionomie de l'inconnu pendant qu'elle lui parloit, l'effrayoient à l'excès. Il rougissoit , pâlissoit , se mordoit les levres , & paroïssoit dans une agitation universelle ; mais ce combat n'étoit pas celui du vice irrésolu , avec un retour de vertu. Depuis long-temps tout sentiment d'humanité lui étoit étranger. Ses réflexions ne portoient que sur l'intérêt de sa passion , & le plus sûr moyen de la satisfaire avec impunité. Il balançoit en lui-même ce qui seroit le plus expédient, ou de paroître céder à la volonté d'*Henriette* , ou d'exécuter à l'instant son infame projet. Sa brutalité naturelle , & ses desirs fortement excités par les charmes de l'objet qu'il voyoit en sa puissance , le décidèrent pour le dernier. Il s'approcha d'elle, & avec un son de voix adouci , il la pria de s'asseoir pour l'écouter un moment ; car ils étoient restés debout jusqu'alors. Obligée malgré elle de lui accorder l'attention qu'il lui demandoit, *Henriette* s'assit, retirant avec effort sa main, dont il s'étoit saisi, & qu'il feroit dans les siennes.

» Songez , lui dit-il avec toute l'audace imaginable , que comme vous êtes entièrement en mon pouvoir , & qu'aucun moyen humain ne peut vous en délivrer , je ne renoncerais pas à la flatteuse espérance de vous posséder dès à présent , pour les incertitudes d'une vaine attente. Je suis votre égal par la naissance. Mon amour est au dessus de toute expression. Vous pouvez juger de sa force par ses effets , puisqu'il me réduit à surmonter votre aversion , ou à m'exposer à toute la rigueur des loix que j'offense. Mais comme votre bonheur est l'objet de mes desirs , même par préférence au mien propre , je laisse à votre option de me donner volontairement ou par force , une main que je voudrois ne devoir qu'à votre bonté & à votre pitié. Je vous quitte , chere *Miss* , ajouta-t-il , afin de vous laisser délibérer sur ma proposition ; mais assurez-vous qu'on ne se joue pas d'une passion telle que la mienne. Elle m'a conduit à une furieuse extrémité , & elle sera satisfaite , la mort dût-elle en être la suite immédiate ».

En achevant ces mots, avant que Miss *Henriette* pût être sur ses gardes, il la saisit dans ses bras, & il eut la hardiesse de porter ses lèvres sur ses joues. Elle s'en vengea par un soufflet appliqué de toute sa force, accompagné des expressions de mépris & de colere qu'il méritoit. Il la quitta avec dépit, & referma soigneusement la porte de la chambre.

L'état d'*Henriette* seroit difficile à représenter. Les larmes, les soupirs, & mille ferventes prieres au Ciel pour sa délivrance, furent d'abord son recours. Elle visita toute la chambre, & n'y trouva d'autre ouverture que celle par où elle y étoit entrée. Elle examina ensuite la fenêtre, qui donnoit dans une arriere-cour, masquée d'un côté par un mur fort élevé, & de l'autre par des maisons. Persuadée alors de l'impossibilité de s'échapper, elle se livra au plus grand désespoir. Le courage & la force d'esprit qui la rendoient supérieure à son sexe, l'abandonnerent; & la choquante perspective du malheur qui la menaçoit, lui causa un effroi & un trouble qui l'auroient

privée totalement du sentiment, si elle n'avoit été rappelée à elle par un bruit qui se fit entendre dans la maison voisine, & ranima une lueur d'espérance dans son cœur. Elle s'avança avec précipitation à la fenêtre, & cria de toutes ses forces à plusieurs reprises : Au meurtre !

Sa voix fut entendue de ceux qu'elle avoit eu dessein d'alarmer. Plusieurs personnes se présentèrent aux fenêtres opposées à la sienne. Une entr'autres qui lui sembla un Ange envoyé du Ciel pour sa défense, la fixant avec des marques d'étonnement, lui demanda avec vivacité la cause de son exclamation. „ Au nom de Dieu, Monsieur, lui cria-t-elle, ayez compassion de moi; & s'il est possible, retirez-moi d'un lieu infame où j'ai été entraînée. Je suis fille de Monsieur *Worthy*, de *S. James*, qui reconnoîtra ce service de tout son pouvoir. Oh Monsieur ! oh Messieurs ! sauvez-moi, je vous en conjure, du plus grand des malheurs. Une minute de délai consommera ma ruine. „ Sa voix touchante, son action plaintive & ses graces naturelles,

animées encore par son agitation, ne pouvoient manquer d'inspirer en sa faveur les résolutions qu'elle desiroit. „ Vous êtes en effet dans un lieu détestable, nous le savons, repliqua la même personne qui avoit déjà parlé; mais nous volons à votre secours, & je mourrai ou je vous délivrerai.„

En ce même instant son vil ravisseur, qui n'étoit sorti que pour donner des ordres à la maîtresse de la maison, & prendre des précautions afin de n'être point troublé dans son horrible attentat, reparut, & fut étrangement déconcerté de l'entendre à la fenêtre dire ces mots: „ Ah! Monsieur, hâtez-vous, le Ciel bénira un si généreux dessein.... “ Ah! *Miss*, interrompit-il avec une insolence sans égale, c'est donc ainsi que vous abusez de mon indulgence! Vous avez trouvé des amis, à ce qu'il me paroît; mais tout l'univers ne sauroit vous délivrer de mes mains, & le désespoir va faire ce que l'amour peut-être n'eût osé entreprendre „ En parlant ainsi, il s'efforçoit de la traîner vers un lit qui étoit dans la chambre.

L'espérance du secours avoit ranimé & augmenté les forces d'*Henriette*, & il s'apperçut qu'il seroit plus difficile de la vaincre, qu'il n'avoit imaginé. Il avoit déjà enlevé le fichu qui couvroit sa gorge. Ses cheveux épars tomboient sur son col : elle étoit échevelée, & ses bras portoient les marques de ce rude combat. Elle se défendoit encore avec vigueur ; mais ses forces s'épuisoient. En vain auroit-elle imploré la pitié de ce cœur endurci ; il alloit triompher de sa résistance, lorsque son attention fut attirée par un grand tumulte dans la chambre prochaine, comme si on en abattoit les portes. Tout-à-coup celle du lieu où ils étoient fut enfoncée, & un jeune homme se présenta à lui l'épée à la main.

La malheureuse *Henriette* qu'il avoit été obligé d'abandonner, vint se réfugier auprès de celui qu'elle regardoit comme son libérateur, & tomba évanouie à ses pieds :... heureuse insensibilité qui la déroba à un spectacle qui eût fait trop d'impression sur son ame tendre & timide. Le ravisseur

faisit sur le champ un pistolet qu'il portoit sur lui, & le tira à la tête de l'inconnu. Mais son trouble l'empêchant de viser juste, il le manqua, & la balle heureusement passa près de lui sans le toucher. Irrité par cette action furieuse, l'inconnu lui plongea son épée dans le sein, & le renversa à terre, nageant dans son sang, & maudissant la main qui l'avoit si justement puni.

Cette tragédie fut à peine exécutée, que toute la maison, & sur-tout la chambre où ils étoient, se trouverent remplies, tant des compagnons du généreux inconnu, que des voisins attirés par les cris de meurtre & le coup de pistolet qu'on avoit entendus. Le défenseur d'*Henriette* étoit attentif d'un côté à considérer celle qu'il venoit de délivrer, & de l'autre l'état de son ennemi, dont le malheur excitoit sa compassion. Mais sortant de ces réflexions pour songer au secours dont ils avoient tous les deux besoin, avec l'assistance de plusieurs femmes qui se trouverent présentes, il fit transporter *Henriette* encore évanouie; &

par un effet des tendres sentiments qui s'élevoient déjà dans son ame , ne pouvant s'en séparer , il recommanda à ses amis d'avoir soin du blessé , & de faire promptement appeller un Chirurgien , pour visiter sa blessure , & lui conserver la vie , s'il étoit possible , afin de lui faire subir le châtement public qu'il avoit mérité.

Il pria ensuite une des femmes que l'événement avoit attirées , & qui paroissoit plus affectée que les autres de l'état de Miss *Henriette* , de la suivre avec lui , & de ne point l'abandonner qu'elle n'eut repris ses sens. Cette officieuse personne promit de se conformer en tout à ce qu'il souhaitoit d'elle ; & profitant de l'occasion de parler , elle ajouta : „ Ah ! Monsieur , l'horrible maison que celle-ci !.... Depuis long-temps elle est la terreur & le scandale de tout le voisinage... Nous y avons souvent entendu les cris de l'innocence accablée : mais le monde est trop craintif pour s'entremettre avec de si méchantes gens , que rien n'empêche de vous sacrifier à leur vengeance , quand vous vous opposez à eux.

Oui, oui, repliqua le jeune homme, je connois cette maison pour être depuis long-temps sur le pied que vous dites, quoique j'y sois entré aujourd'hui pour la première fois.... Il est heureux pour la jeune personne que ces Messieurs & moi ayions été au billard dans la maison contiguë à celle-ci, & qu'elle ait eu la présence d'esprit de nous demander du secours. Autrement elle ne pouvoit échapper à son déshonneur. Je connois sa famille qui est des meilleures de *Londres*, & je ne puis revenir de ma surprise de la trouver dans ce lieu. Dans le premier tumulte de notre arrivée, la maîtresse de la maison a pris la fuite avec toutes ses filles; mais j'espère que la Justice la poursuivra, & que votre voisinage sera purgé de cette engeance,,.

Miss *Henriette* n'avoit pas été négligée durant cette conversation. On lui avoit frotté les tempes avec des eaux spiritueuses. On lui en avoit fait respirer & avaler. Enfin elle ouvrit les yeux, mais ses regards sombres & étonnés annonçoient que sa raison n'étoit pas tout-à-fait libre. L'inconnu

en fut alarmé, & ferrant doucement sa main, il la regarda avec une tendresse extrême & un respect infini, & lui dit: „ Madame, rassurez-vous, vous n'êtes plus entourée que de vos amis..... Efforcez-vous de calmer votre ame & de reprendre vos esprits, afin que je puisse vous rendre à vos parents, dont les inquiétudes doivent être cruelles, s'ils n'ont pas prévu une si longue absence. Ah! *Miss*, prenez confiance, ajouta-t-il, voyant qu'elle le regardoit fixement; croyez que vous n'avez plus d'ennemis à craindre, & c'est pour moi un sujet d'étonnement que vous ayez pu inspirer à quelqu'un des sentiments contraires à ceux du respect & de la vénération„. Un soupir qui accompagna ces paroles, fut un indice assez fort de ce qui se passoit dans son cœur.

Avec le temps & les soins, *Miss Henriette* rendue parfaitement à elle-même, éprouvoit un mélange d'horreur & de joie à la vue de l'affreuse extrémité dont elle avoit été comme miraculeusement délivrée. Un peu de confusion causée par le souvenir

du désordre où elle avoit paru devant tant de témoins, & qu'elle trouva réparé par les soins de celle qui l'avoit secourue, la fit rougir. Elle regardoit son libérateur avec une respectueuse gratitude, & une tendresse qu'aucun homme ne lui avoit encore inspirée. Mais remarquant que le jour étoit sur son déclin, elle commença à s'affliger de la douleur que son absence donnoit immanquablement à ses parents. Toutes ces pensées l'agitoient à la fois, & produisoient des changements sur son visage, qui le rendoient encore plus intéressant. Regardant alors l'inconnu avec émotion, en retirant doucement sa main d'entre les siennes, elle lui dit avec une grace modeste: „ Je serois coupable d'une ingratitude bien criminelle, Monsieur, si je ne reconnoissois tenir de vous la liberté, la vie & l'honneur qui m'est encore plus cher. Achevez ce que vous avez si généreusement commencé. Rendez-moi à des parents dont vous exciterez toute la reconnoissance, & qui m'aideront à exprimer la mienne avec plus d'énergie que je ne le pourrois

moi-même. Je vous dois des bienfaits inestimables, & pour lesquels ma sensibilité est plus forte qu'il ne me conviendrait peut-être de le témoigner ». S'adressant ensuite aux personnes qui l'environnoient, & qui lui avoient rendu service, elle les remercia d'une manière qui augmenta leur affection pour elle, & leur raconta brièvement l'aventure qui l'avoit conduite dans cette maison. Ce récit causa une extrême surprise, & une indignation générale à ceux qui l'écoutaient.

Pendant qu'elle parloit, son libérateur la considéroit avec une attention qui l'embarrassa, & lui fit baisser plusieurs fois la vue. Il sembloit avoir perdu l'usage de la parole, & que son âme toute entière résidoit dans ses yeux. Il ne sortit de son extase que quand *Henriette* cessa de parler, & se levant alors : « Je vais vous laisser quelques moments, *Mifs*, lui dit-il, pour donner ordre que mon carrosse vienne vous prendre; & j'aurai l'honneur si vous le permettez, de vous reconduire. Evitez, en attendant, de vous occuper de ce qui s'est passé, & d'entretenir une

agitation qui pourroit vous mettre hors d'état de partir. Jen'aurai de satisfaction que lorsque vous serez sortie de cet infame lieu , où sans doute jamais tant de charmes & de vertus ne sont entrés avant ce jour ». Ces derniers mots firent rougir *Henriette*. Il recommanda aux personnes qu'il laissoit auprès d'elle , de lui taire la sanglante catastrophe qui avoit terminé le combat.

Dès qu'il fut sorti , son premier soin après avoir donné ordre qu'on allât chercher sa voiture , fut de s'informer de l'état du blessé. Il respiroit encore , & il trouva dans sa chambre ses compagnons qu'il avoit priés de ne le point quitter. On lui dit qu'il demandoit avec instance à voir *Miss Worthy*. Le Chirurgien venoit d'examiner la plaie , & il assura l'inconnu qu'elle étoit mortelle , & qu'il ne pouvoit vivre au plus que quelques heures. Cette certitude le toucha vivement ; il s'approcha du lit avec un air pénétré , & lui parla en ces termes : « Homme infortuné , je suis sincèrement affligé de votre malheur. J'espère que vous êtes plein de repentir des ou-

trages que vous avez faits à une fille vertueuse, qui ne vous a jamais offensé, & qui même ne vous connoît point. Il est temps de renoncer aux principes détestables qui ont dirigé vos actions jusqu'à présent. Les moments sont courts. Le Chirurgien assure qu'il vous en reste peu à vivre. Employez - les à faire votre paix avec le Ciel offensé, & à attirer sa miséricorde sur votre ame prête à abandonner votre corps, par une confession franche des motifs de votre attentat, & par un regret sincère de vos crimes. Quant au desir que vous témoignez de parler à Miss *Worthy*, elle ignore votre situation, & a tant souffert de celle où vous l'aviez mise, que je ne pense pas qu'il fût prudent de l'exposer à un nouveau choc. Je lui rendrai fidèlement tout ce dont vous voudrez me charger pour elle; & je crois pouvoir vous promettre d'avance votre pardon de sa part. Je la crois incapable de conserver des sentiments de haine & de vengeance ».

« Ah ! interrompit le blessé en portant sur l'inconnu des yeux où le déses-

poir étoit peint, vos paroles pénètrent jusqu'au fond de mon cœur, & rappellent à ma mémoire mille crimes, dont je me suis rendu coupable dans des jours de peu de durée. Mais le dernier . . . cet horrible attentat sur Miss *Worthy*, est celui que j'envisage comme le plus affreux, & que je me reproche davantage. Le pardon qu'elle daigneroit m'accorder, répandroit une lueur de consolation sur ma dernière heure. Mais je ne dois pas attendre une telle grace . . . Je vous conjure, cependant Monsieur, de la lui demander pour un malheureux, qui subit la punition qu'il a méritée. Puisse le Seigneur, par un effet de sa miséricorde infinie, l'agréer comme une satisfaction des forfaits innombrables, dont je vais bientôt lui rendre compte.

Je suis, (mais je dois vous dire avant toute autre chose, que je vous pardonne sincèrement, que je souhaite votre bonheur, & que je vous demande vos prières) je suis fils d'un homme estimable, à qui ma fin malheureuse causera une extrême affliction, quelque indigne que je me sois rendu

de sa tendresse, par mes désobéissances, & un abus continuel de sa bonté. Mon nom est *Caswall*; ma famille ne doit pas vous être inconnue. Dans le nombre de mes différentes intrigues, j'en ai eu une avec une jeune fille, attachée au service de la mere de Mifs *Worthy*: sa bassesse d'ame égaloit la mienne. Pour lui complaire, j'entrai dans un projet d'éloigner de sa Maîtresse une jeune personne qu'elle protégeoit; & sous l'habit d'un fermier, & le nom de son cousin, j'emmenai cette infortunée qu'on appelloit *Maria*, à dessein de la conduire dans ma maison du Comté de *Kent*, où ma maîtresse lui avoit dit qu'elle trouveroit une retraite sûre & secrete; car cette artificieuse créature, par mille fourberies, lui avoit fait prendre la résolution de quitter la maison de M. *Worthy*, où elle lui paroissoit avoir trop de crédit. J'étois personnellement inconnu à la famille, mais ma liaison avec Mistriss *Price* m'avoit mis au fait de tout ce qui se passoit dans cette maison. Je m'engageai à servir ses desseins; mais au lieu d'embarquer *Maria* à bord d'un vaisseau destiné pour l'Amérique,

ou de m'en défaire par un meurtre , comme elle osa me le faire entendre , le hasard m'offrit l'occasion de trafiquer de sa liberté avec un ancien ami & un compagnon de débauche , entre les mains duquel je la remis pour une promesse de cinquante livres sterling , qui ne m'ont pas été payées. Je bénis le Ciel de ce que je n'ai pas mis le comble à mon crime en la déshonorant moi-même , comme mon inclination perverse , & la circonstance d'un voyage où j'étois seul avec elle , m'en avoit souvent fait naître le desir. Mais je ne fais comment l'innocence & la vertu qui accompagnent sa beauté , m'empêcherent de me livrer à ma passion brutale , & m'en imposèrent au point de me rendre honnête une fois dans ma vie.

Son évasion donna apparemment des soupçons sur ma complice , & lui attira son congé , car je ne l'ai point apperçue depuis long-temps. Dans la crainte qu'elle m'eût trahi , je me retirai au quartier de la ville le plus reculé de la demeure de M. *Worthy*. Mais bientôt me trouvant dans le plus grand

embarras, sans amis, sans crédit, & m'étant fermé la maison paternelle par une longue suite de folies & d'extravagances, je méditai un projet pour ramener l'indépendance & la fortune. Emu aussi par les charmes de *Miss Worthy*, que j'avois souvent contemplés sans être remarqué, je formai le dessein de m'en rendre maître, & de l'épouser par séduction ou par force, ne faisant aucun doute que dans la suite la considération de mon nom, & d'un grand bien dont je devois hériter à la mort de mon pere, n'engageât le sien à approuver notre mariage, & à me rendre possesseur de la fortune qui étoit destinée à sa fille.

Les mouvements que se donnoit cette famille pour retrouver *Maria*, m'inspirerent une pensée que je crus pouvoir réussir. Mais apprenant peu après que *M. Worthy* se préparoit à quitter Londres avec tous les siens incessamment, je commençois à désespérer de mon projet, lorsqu'aujourd'hui le hasard me fit appercevoir que *Miss Worthy*, comme elle sortoit seule de chez *Ladi Vicers*. J'avois déjà com-

muniqué mon projet à Madame *Coventry*, qui y étoit entrée, & m'avoit même avancé de l'argent, dans la certitude du succès. Cette maison qui lui appartient, fut choisie pour le lieu de la scène. Je saisis donc l'occasion de la rencontre de Miss *Worthy*, & l'y attirai par adresse. Je supposai avoir arraché *Maria* des mains d'un ravisseur, & qu'elle étoit actuellement fort mal, & chez une de mes tantes. C'est la qualité que je donnois à Madame *Coventry*. Le reste vous le savez, & je rends graces à Dieu d'avoir été arrêté dans cette horrible entreprise, avant que d'avoir consommé un crime, qui auroit fermé les oreilles de sa miséricorde à toutes mes supplications Oh ciel ! pardonnez ... Oh, pardonnez à un misérable couvert d'iniquités sans nombre, dont le poids accable son ame avec des tourments insupportables. Oh ! Rédempteur du monde, je me suis en tout écarté de tes préceptes ; quelle espérance puis-je avoir que ton sang précieux satisfasse pour mes offenses ? Hélas ! je n'ai point péché par ignorance.

J'ai détourné les effets de l'instruction & d'une bonne éducation , agissant toujours au contraire des lumieres de mon entendement ».

Ce qu'il ajouta fut prononcé d'un ton si bas , qu'on cessa de l'entendre , & ce ne fut qu'au mouvement de ses levres qu'on jugea qu'il parloit encore. La quantité de sang qu'il avoit perdu , lui causa une foiblesse qui persuada à tous ceux qui environnoient son lit qu'il étoit expiré , & ils plaignoient son malheureux sort. Il se ranima cependant encore pour un moment , & tournant sa tête du côté de celui auquel il s'étoit d'abord adressé , & qui lui tenoit la main d'un air attendri , en lui disant tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus propre à le consoler. « Encore un acte de justice, lui dit-il , & je mourrai soulagé d'un pesant fardeau. Miss *Maria* est au pouvoir de Lord Oh ! » Il ne put achever , la mort lui ferma la bouche pour toujours.

Après être un peu revenu de la premiere terreur que ce funeste spectacle avoit répandue dans son ame , l'inconnu fit avertir le premier Ma-

gistrat d'envoyer ses gens s'emparer de la maison ; & sachant que son carrosse étoit arrivé, il prit congé de ses amis , & il rentra dans l'appartement où il avoit laissé Miss *Worthy* , qui attendoit son retour avec impatience. Il se fit effort pour dissimuler devant elle la triste impression qu'il venoit de recevoir. Il lui dit que sa voiture attendoit ses ordres pour la conduire à *Saint James* , où il espéroit bientôt la remettre à ses parents. Elle l'assura qu'elle étoit prête à partir , & qu'elle lui étoit infiniment obligée de ce qu'il vouloit bien ajouter à toutes les faveurs dont elle lui étoit redevable , celle de l'accompagner. Ayant renouvelé ses remerciements aux personnes qui l'avoient secourue , elle suivit son libérateur ; & étant montés tous deux dans le carrosse , il ordonna d'aller chez M. *worthy*. Il eut soin pendant le chemin de détourner la conversation de ce qui s'étoit passé durant cette cruelle journée , dont il lui céla les dernières circonstances. L'entretien ne roula que sur des choses indifférentes ; & Miss *Henriette* , chez qui

la joie & la tranquillité venoient de succéder à la crise la plus violente , acheva par les graces de son esprit la conquête de l'inconnu , qui de son côté , par sa figure intéressante , sa politesse noble & aisée , & plus que tout par le service qu'il venoit de rendre à cette aimable personne , avoit singulièrement prévenu son cœur.

Dès qu'ils furent arrivés chez M. *Worthy* , il lui donna la main pour descendre de carrosse ; & étant entrés dans une premiere salle , ils furent à l'instant environnés de tous les domestiques , qui faisoient des acclamations de joie sur le retour de leur bienfaitrice. La nouvelle en parvint promptement à M. & Madame *Worthy* , qui avoient passé la journée dans la plus grande inquiétude , craignant que la longue absence de leur fille fût occasionnée par quelque accident sinistre. Leurs appréhensions augmentèrent lorsqu'ayant envoyé chez Lady *Vicars* , ils apprirent l'heure à laquelle Miss *Henriette* l'avoit quittée. Les messagers qu'ils dépêcherent ensuite chez
toutes

toutes leurs connoissances, ne raporterent pas des nouvelles plus satisfaisantes. Personne ne l'avoit apperçue. La situation de ses tendres parents est plus facile à imaginer qu'à dépeindre. L'aventure de *Maria* revint frapper leur esprit, & *Madame Worthy* regarda cet événement comme une punition de sa conduite avec elle.

Monsieur & *Madame Welldone* étoient venus partager la peine de leurs amis, & ils étoient encore avec eux à neuf heures du soir, lorsque *Miss Henriette* entra. Elle se précipita dans les bras de ses parents, & les embrassoit alternativement avec un excès d'attendrissement capable de lui causer une seconde révolution, bien différente de la première. Son pere & sa mere, transportés du plaisir de la revoir, lui rendoient les caresses avec une affection toute particuliere. M. & *Madame Welldone* prenoient part à tous ces sentiments. *Henriette*, après les avoir tendrement embrassés, en se retournant apperçut son conducteur qui s'avançoit pour saluer M. *Worthy*.

Elle s'écria: „ Ah! mon pere, voici mon Ange gardien ; sans lui vous n'aurez jamais revu votre *Henriette*, ou elle vous auroit été rendue dans un état auquel la mort eût été mille fois préférable „ A ces mots, tous les yeux se tournerent vers l'inconnu, & M. *worthy*, sur cette parole de sa fille, s'avança à sa rencontre avec toutes les démonstrations d'une vive reconnaissance. „ Puissai-je, Monsieur, lui dit-il, avoir toutes les occasions de vous convaincre que vous avez obligé le plus essentiellement un homme qui n'en perdra jamais le souvenir, & qui ne croira jamais pouvoir reconnoître suffisamment vos bontés. Si vous pouvez disposer de quelques moments, vous nous ferez honneur & plaisir de nous les donner; & nous apprendrons de votre bouche & de celle de ma fille, les particularités d'une aventure qui, par ce qu'elle nous en fait entendre, doit être fort extraordinaire. Quoique vous me soyez inconnu, Monsieur, je conçois que le libérateur d'*Henriette* doit être un homme d'honneur & vertueux „

M. *Worthy* le présenta ensuite à sa femme & à Madame *Welldone*. Mais quelle fut la surprise de la compagnie, lorsque M. *Welldone* s'étant approché pour le saluer à son tour, s'écria avec exclamation : » Quoi ! mon cher Colonel *Beaumont*, c'est vous. Ah ! souffrez que je dise avec vérité, que tel que soit le service que vous avez rendu à mes amis, la valeur en sera infiniment augmentée, lorsqu'ils connoîtront la main à laquelle ils sont redevables. Oh ? mon ami, repliqua le Colonel, il y a peu de mérite à servir une aussi aimable personne ; il suffit de la voir pour sentir tout ce qu'on lui doit. L'humanité qui, je l'espère, sera toujours le principe de mes actions, fut d'abord mon unique motif pour voler à son secours. Je suis trop payé. J'ai été assez heureux pour être utile à celle dont les charmes & les perfections semblent la destiner à faire le bonheur du monde. Je regarde comme un avantage sans prix que cet événement m'ait introduit dans une société de personnes si respectables, & dont je me flatte par

ma conduite pouvoir me concilier l'estime ».

M. & Madame *Worthy*, qui n'avoient pu se défendre d'un peu de prévention en entendant le nom du Colonel, répondirent à ce compliment avec une égale politesse ; & comme on vint avertir qu'ils étoient servis, ils engagèrent le Colonel à se mettre à table avec eux. Ses attentions & ses égards pour Miss *Henriette* pendant le souper, furent remarqués de tous ceux qui étoient présents, & occasionnerent différentes réflexions. Après le repas M. *Worthy* demanda à sa fille le détail de l'aventure qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Elle en fit le récit avec toute la délicatesse & la décence possibles. L'horrible attentat excita pendant son discours de fréquentes exclamations & des menaces de vengeance de la part de ses auditeurs, à l'exception de M. *Beaumont*, qui l'écoutoit avec une attention muette, & sembloit éprouver par les accents de sa voix une espèce d'enchantement qui augmentoit de plus en plus l'impression qu'elle avoit faite

dans son cœur. Les circonstances qui précéderent immédiatement l'arrivée de son libérateur, causerent à M. & Madame *Worthy* la même terreur & les mêmes gestes d'indignation que si la scène se fut passée actuellement devant leurs yeux. Ils renouvelèrent avec transport les plus vifs témoignages de reconnoissance au Colonel, & embrassèrent leur chere fille avec des effusions de tendresse inexprimables.

Ils commençoient à se livrer à mille conjectures sur les motifs & l'auteur de cette abominable action, lorsque le Colonel s'adressant à M. *Worthy* : » Je crois, Monsieur, lui dit-il, pouvoir vous instruire & des motifs & des auteurs de l'outrage fait à votre fille, à qui jusqu'à présent j'ai cru devoir cacher la tragédie qui a suivi son évanouissement. A peine Miss *Worthy* eut perdu la connoissance, que son malheureux ravisseur me tira un coup de pistoler, dont la balle me passa à côté de la tête. Je lui plongeai à l'instant mon épée dans le sein, & je lui ai vu rendre le dernier soupir. Mais il a confessé auparavant tout ce

que vous desirez de savoir ». *M. Beaumont* raconta alors tout ce qui s'étoit passé dans les derniers moments de *Caswall*, au nom duquel l'étonnement augmenta dans tous les esprits. » Hélas ! s'écria *Madame Worthy*, le misérable est donc allé rendre compte de tous ses crimes. Il est malheureux pour la pauvre *Maria* & pour nous, qu'il n'ait pu achever ce qu'il vouloit dire. Nous y aurions peut-être trouvé des lumieres pour la délivrer aussi de ses persécuteurs ».

La narration de *Miss Henriette* & celle du Colonel lui attirerent de nouveaux remerciements & de nouvelles preuves de la reconnoissance de cette famille. Sa personne & sa conversation plurent infiniment. Les démerites de son pere & de son frere cessèrent de lui nuire dans les esprits ; & on se réunit pour le prier de rendre ses visites les plus fréquentes qu'il seroit possible. *M. Worthy* l'assura qu'il s'estimoit heureux qu'il voulût regarder sa maison comme la sienne.



C H A P I T R E X.

EN conséquence d'un rendez-vous pris la veille, le Colonel, *M. Worthy* & *M. Welldone* se trouverent au *Smyrna*, & allerent ensemble chez le Magistrat *Faresight*, qui, le jour d'au paravant, avoit envoyé ses gens s'emparer de la maison de la *Coventry*. Cette méchante femme fut prise avec plusieurs de ses nymphes, & on les envoya à *Bridwell*. Pour la vieille, comme il n'y avoit d'autres preuves de sa connivence avec *Caswall* dans cette affaire, que le témoignage de *Miss Worthy*, ces Messieurs se contenterent de renvoyer son jugement aux sessions; où elle fut condamnée à une longue prison à *Newgate*. Sa maison fut fermée, à la grande satisfaction des voisins. On délivra le corps de *Caswall* à son pere, pour le faire inhumer. Les dépositions du Colonel & de ses amis, quant à la maniere de sa mort, furent reçues, & dans le temps prescrit

il en fut purgé avec honneur dans une Cour publique de Justice. Mifs *Henriette* récompensa noblement la femme qui l'avoit secourue avec tant de zele chez la *Coventry* ; & M. *Worthy* donna une fête superbe au Colonel & à ses amis , où tout ce qui étoit rare & délicieux fut prodigué , pour leur témoigner sa reconnoissance & sa sensibilité du service qu'il en avoit reçu. La paix fut enfin rendue à cette respectable famille , à qui il ne restoit d'autre chagrin que son incertitude sur le sort de *Maria* , dont elle regrettoit sans cesse la perte.

M. *Beaumont* passoit la plus grande partie de son temps dans cette agréable compagnie. La famille des *Well-don* en étoit presque inséparable. Les assiduités du Colonel , les qualités de son esprit & de son cœur lui acquirent tellement l'affection d'*Henriette* , qu'elle sembloit n'attendre qu'une déclaration de sa part pour l'assurer d'un parfait retour. Cette charmante fille souffroit son silence avec une sorte d'impatience , & trouvoit étrange que chaque jour lui découvrait son attachement

& sa tendresse, il n'en eût pas fait encore un aveu formel. La saison de la campagne étant déjà avancée, M. *Worthy* se préparoit à partir pour sa terre de *Berkshire*, dans le voisinage de laquelle M. *Welldone* avoit une petite maison, où il l'avoit devancé avec sa femme depuis quinze jours. Le départ fut enfin fixé. M. *Beaumont* n'en put envisager les approches sans un extrême chagrin; & l'idée d'une absence qui alloit le séparer pour un temps si considérable de l'idole de son ame, le détermina à rompre le silence.

Il trouva Miss *Henriette* seule un matin, & l'aborda dans l'intention de se déclarer. Mais la timidité & le respect le retinrent quelques moments, sans pouvoir lui parler. Il se contenta de la regarder avec une tendresse qui lui causa une vive émotion. Enfin saisissant sa main d'une action passionnée: » Oh! chere Miss, lui dit-il, je vais donc perdre le bonheur dont je jouis depuis long-temps Mais »..... Un tremblement universel lui coupa alors la voix; & son irrésolution

augmentant , il demeura interdit & les yeux baissés pendant un long espace de temps. L'altération de son visage marquoit clairement ce qui se passoit dans son ame. Son trouble & cette phrase non achevée causerent à Miss *Henriette* une confusion égale à la sienne. Ses joues se couvrirent d'un rougeur éclatante ; & elle souhaitoit qu'il terminât le discours qu'il avoit commencé , pour la délivrer de son embarras. Le Colonel ayant eu le temps de reprendre ses esprits , continua de cette manière : „ Ah ! *Miss* , ne vous êtes-vous jamais apperçu de mes sentiments ? Connoissez - vous à quel excès je vous suis dévoué ? Comment pourrai-je supporter une si longue absence , moi qui depuis le premier moment où je vous ai vue , n'ai cessé de vous contempler avec ravissement , & qui découvre chaque jour dans votre ame & dans votre esprit toutes les perfections qu'un homme sensé & vertueux peut desirer dans votre sexe ? Puis-je me flatter que vous n'êtes pas prévenue pour un autre , & que vous ne regarderez pas avec

dédain l'offre de mon cœur : Pourrai-je exciter votre pitié pour un homme enflammé d'une passion d'autant plus violente, que le respect l'a renfermée dans un silence que la seule crainte de votre absence me force de rompre. Ah ! chere *Miss*, poursuivit-il en se jettant à ses genoux, je sens combien la disproportion de mon mérite me rend indigne de l'objet auquel j'aspire. Je fais en même temps que ma fortune est inférieure à celle que votre pere peut prétendre dans l'époux de sa chere *Henriette*... Mais les biens de la fortune sont-ils nécessaires au vrai bonheur ! Si j'obtiens celui qui peut seul me satisfaire, mes plus grands efforts, aidés de tous les moyens honorables, pourront peut-être vous placer dans une situation qui réponde à ses desirs. Dites-moi, chere *Henriette*, que vous n'avez pas d'aversion pour *Beaumont* ; que vous ne serez point contraire à ses desirs, en le rendant à jamais misérable ; & que vous ne désapprouverez point ses démarches pour vous obtenir de vos parents... Après cette déclaration le Colonel n'osant

plus lever les yeux, se tenoit la tête baissée en attendant sa sentence. L'aimable *Henriette*, supérieure à tous les petits artifices de son sexe, & dont la bouche n'avoit jamais proféré un langage contraire à celui de son cœur, ayant réfléchi un moment, lui répondit ainsi :

„ Je serois ingrate au dernier degré, Monsieur, si je ne conservois pour le Colonel *Beaumont* la plus parfaite estime. Pour répondre à sa déclaration flatteuse, je puis l'assurer que je suis fort éloignée d'avoir de l'aversion pour lui, & que si je me détermine à changer d'état, aucun homme dans l'univers ne répondra mieux à l'idée que je me suis faite d'un époux desirable. Je connois trop les sentiments de mon pere, pour imaginer qu'il s'arrête à des considérations de fortune, lorsqu'il s'agira de mon bonheur; & je vous avoue que je ne pourrois être jamais heureuse, si le Colonel *Beaumont* étoit misérable.

Une déclaration si noble & si honnête produisit les plus vifs sentiments.

Le Colonel se livra aux transports de sa joie ; il baïsa mille fois la main d'*Henriette*, en lui disant tout ce qu'un amour véritable & pur peut inspirer de plus touchant & de plus persuasif.

Dans les doux moments qui suivirent cette explication, jusqu'à l'arrivée de Monsieur & de Madame *Worthy*, les discours les plus tendres leur prouvèrent mutuellement combien ils étoient attachés l'un à l'autre. Les précautions mal-adroites dont on use dans de semblables circonstances, pour déguiser la satisfaction, servent à la dévoiler. Une gravité peu ordinaire, & quelque chose de contraint, parut si visiblement dans la contenance de ces deux amants, que M. *Worthy* & sa femme le remarquèrent, & en furent même surpris. Aussi-tôt après le déjeuner, Miss *Henriette* se retira, comme elle en étoit convenue, & le Colonel prit ce temps pour se déclarer à son pere & à sa mere. Il leur dit du ton le plus respectueux, qu'il voyoit avec un regret infini les préparatifs d'un voyage qui l'alloit séparer des personnes pour lesquelles il avoit

le plus d'estime & d'attachement : que l'idée de cette prochaine séparation le déterminoit à faire l'aveu de son ardent amour pour leur fille : que cette absence lui seroit insupportable , s'il étoit privé de toute espérance : qu'ils connoissoient son caractère , & qu'il imaginoit qu'il ne feroit pas un obstacle à sa prétention , puisque personne ne pouvoit lui reprocher de s'être jamais écarté des principes d'honneur & d'humanité : qu'à la vérité sa fortune étoit médiocre , un revenu de six cents livres sterling qu'il avoit hérité de son grand-pere , & sa commission , étant tout son bien ; mais qu'il fondeoit des espérances sur les graces de son Souverain : que d'ailleurs deux personnes déterminées à se rendre heureuses réciproquement , pouvoient vivre contentes dans une abondance raisonnable , sans le superflu & le faste de la grandeur : qu'il les supplioit donc d'être favorables à ses vœux pour leur charmante fille , s'ils ne vouloient le livrer au désespoir le plus véritable. Heureusement pour le Colonel, M. & Madame *Worby* s'attendoient à

sa demande. Ils avoient remarqué les sentimens des deux amants peut-être plutôt qu'eux-mêmes. Le mérite personnel de M. *Beaumont*, sa naissance, & particulièrement le service qu'ils en avoient reçu, leur rendirent cette observation agréable. Ils avoient surmonté la seule objection qui dans les commencemens contrebaloit un peu leur estime pour lui, je veux dire la mauvaise réputation de ses parents, & le traitement qu'ils supposoient que la pauvre *Maria* en avoit éprouvé, mais dont ils n'avoient jamais fait mention à celui-ci. Préparés comme nous venons de le voir, dès que le Colonel eut cessé de parler, M. *Worthy* le prenant par la main, lui répondit ainsi :

„ Je ne suis point insensible, Monsieur, à l'honneur que vous nous faites. L'excellence de votre caractère & une conduite dont la sagesse & la retenue feroient honneur à un âge plus avancé, font disparoître à nos yeux une petite inégalité de fortune, que je suis en état de réparer. Nous chercherons le bonheur de notre fille dans son mariage;

& nous sommes persuadés avec vous que la splendeur & la richesse seules ne suffisent pas pour l'assurer ; qu'au contraire elles y sont souvent des obstacles. La générosité que vous avez témoignée en exposant votre vie pour sa défense , vous donne un droit à son affection , qu'il seroit injuste de vous disputer. Vous avez donc notre consentement pour lui faire agréer votre recherche , & je vous proteste que je serai fier de m'allier à tant de vertus. Il me semble que vous êtes destinés l'un à l'autre ; & si l'addition de trente mille livres sterling peut contribuer à votre félicité , elles vous seront payées le jour de votre mariage. J'ai lieu de croire qu'*Henriette* ne sera pas contraire à votre proposition ; & comme vous me paroissez redouter son absence , croyez-moi , suivez-nous en *Berk-shire* , votre compagnie nous donnera la plus grande satisfaction ». On peut aisément imaginer quels furent les sentiments du Colonel pour un procédé si généreux & si obligeant dans tous ses points. Il baisa la main de ce bon pere , se jeta aux genoux de sa

digne femme, & prouva, par toutes ses paroles & ses actions, que leur bonté venoit de faire son bonheur.

Henriette fut rappelée ; & comme elle n'ignoroit pas ce qui avoit fait le sujet de la conversation pendant son absence, elle parut avec une confusion extrême.

M. *Worthy* la serrant contre son sein, lui dit en plaisantant ! « *Henriette*, je viens de prêter l'oreille à une proposition qui peut - être nous enlèvera bientôt notre charmante compagne. Il faut vous préparer à soutenir un siège pressé avec vigueur ; & comme vous n'êtes pas munie d'une suffisante provision de coquetterie, je crains que vous ne vous rendiez bientôt à cet héroïque assaillant, qui s'est précautionné de ma permission pour l'attaque. Mais pour parler sérieusement, quoique je n'envisage, chere *Henriette*, le moment de nous séparer qu'avec tout le regret qu'un pere doit sentir en quittant une excellente & chere fille, & que votre mere soutiendra encore plus difficilement que moi votre perte, nous avons trop à cœur l'un & l'autre votre bonheur, pour nous opposer à

— votre union , avec ce digne jeune homme , s'il peut obtenir que vous l'écoutiez favorablement. Nous n'avons pas besoin de vous dire que son mérite & vos propres qualités vous rendent particulièrement propres à la société & à l'affection l'un de l'autre ». L'embarras de Miss *Henriette* ne lui ôta pas la présence d'esprit nécessaire pour répondre à son pere d'une maniere convenable.

Les choses ainsi disposées , & étant tous contents & heureux , ils partirent pour *Berk-shire*. M. *Worthy* étoit si persuadé que le Colonel méritoit toute sa confiance , & étoit si disposé à prévenir tout ce qui pouvoit lui plaire , qu'il consentit à lui laisser mener sa future épouse dans sa voiture. Arrivés dans ce beau lieu , ils trouverent un voisinage agréable & nombreux , que la saison avoit attiré : ce qui joint à la société de Monsieur & de Madame *Welldone* , dont la maison étoit à une petite distance , leur rendit ce séjour délicieux. M. *Beaumont* s'y livroit sans contrainte à des sentimens qui ne paroissent plus susceptibles d'augmen-

ration. *Henriette* malgré son bonheur ne pouvoit refuser des soupirs au souvenir de *Maria*, qu'elle se rappelloit sans cesse avec une tendresse infinie. ce qu'elle avoit éprouvé elle-même depuis peu, lui peignoit avec horreur la situation où son amie pouvoit être réduite. Remplie de ces tristes idées, une après-dînée que le temps étoit extrêmement serein, elle s'étoit écartée du reste de la compagnie, continuant la promenade vers un banc de gazon qui terminoit une allée couverte. Elle s'y assit pour rêver en liberté; & ayant tiré de sa poche la lettre de *Maria*, qu'elle avoit toujours portée sur elle depuis son départ, elle la parcouroit en répandant des larmes, lorsque le Colonel la surprit dans cette attitude mélancolique. « Ah ! s'écria-t-il ? que vois-je ? Quel sujet peut affliger ma chère *Henriette* ? lui est-il arrivé quelque malheur, ou pleure-t-elle celui d'une amie ? ... Apprenez-le moi, afin que je puisse voler à son secours ». Ensuite se plaçant à côté d'elle, il prit la lettre qu'elle tenoit. Après qu'il en eut achevé la lecture, il la supplia

de lui en expliquer le mystère, l'écriture lui en étant inconnue, aussi-bien que les incidents dont elle faisoit mention.

« Hélas ! reprit *Henriette*, le secours que vous m'offrez, ne serviroit de rien à mon amie. Toute votre générosité, je l'apprends du moins, ne sauroit me la rendre. Elle nous a été cruellement enlevée : elle est perdue pour nous, comme vous l'a fait entendre dans ses derniers moments le malheureux dont vous m'avez délivrée. J'ai évité jusqu'à présent de vous parler d'elle, parce que son histoire a des relations, & entraîne nécessairement des réflexions sur des personnes qui doivent vous être chères. Mais, puisque vous l'exigez, je vais vous apprendre l'aventure qui m'a procuré la connoissance de *Maria*, dont je regretterai toujours la perte. Ah ! si vous l'aviez seulement pu voir, vous conviendriez que j'ai raison de la pleurer. Elle réunissoit la douceur & la bonté, & toutes les perfections de l'esprit & du cœur. Le rapport de nos humeurs & de nos sentiments étoit si parfait, qu'on

aurait dit qu'une seule ame nous animoit toutes deux. Quelque accident imprévu s'est toujours opposé à l'envie qu'elle avoit de m'instruire de ce qui la regardoit ».

Henriette apprit alors à M. Beaumont toutes les circonstances qui concernoient *Maria*, la rencontre que M. *Worthy* en avoit faite, la jalousie de sa mere, la visite du Comte de *Beaumont*, la trahison de *Sally Price*, la généreuse résolution de *Maria* en conséquence, les informations de Madame *Cousens*, & finalement ce que *Sally* avoit touché par rapport à son frere le Lord *Belvidere*. Durant ce récit le Colonel témoigna beaucoup de surprise, plaignit *Maria*, & admira les procédés de la famille des *Worthy*. Mais lorsqu'il entendit les particularités qui regardoient son pere & son frere, il parut abymé dans une profonde réflexion : son visage changea plusieurs fois de couleur. Il se levoit & se rasseioit avec les marques d'une grande agitation; & quand Miss *Henriette* conclut sa narration, en lui demandant s'il se souvenoit d'avoir jamais

vu *Maria* chez son pere, & s'il savoit la raison des mauvais traitements qu'elle en avoit reçus, il garda le silence, comme s'il se fût occupé à rassembler ses idées. Enfin après une pause assez longue il lui répondit en ces termes: « Oh chere *Henriette*, vous m'avez percé au vif; vous avez rappelé des personnes & des choses auxquelles je voudrois ne plus songer, à moins que je n'y pusse penser d'une maniere plus favorable Mais chere comme vous l'êtes à mon ame, pourquoi vous dissimulerois-je quelque chose? Pourrois-je m'exposer à souffrir dans votre opinion pour les fautes & les extravagances d'autrui?

Le Comte de *Beaumont* a eu de son mariage deux garçons dont je suis le plus jeune. Ma mere étoit fille d'un gentilhomme fort respectable, mais dont la fortune étoit médiocre: c'est la même dont je jouis actuellement, & que mon grand-pere m'a laissée par son testament. La beauté, les vertus & les talents de sa fille firent la meilleure partie de sa dot. Mon pere, épris de ses charmes, l'épousa lorsqu'il n'étoit

que simple gentilhomme, & que plusieurs têtes se trouvoient entre lui & le titre qu'il possède aujourd'hui. Ils passèrent quelques années dans une union parfaite. Oh ? chere *Henriette*, si elle eût vécu jusqu'à ce jour, quels délices n'eussiez-vous pas trouvé dans son commerce. Il y avoit de la ressemblance dans vos traits, mais celle de vos ames me frappe davantage : ses bonnes qualités comme mere & comme femme, ne pouvoient être surpassées. La piété envers son créateur, le respect pour sa religion, l'humanité & la bienveillance pour ses semblables furent les mobiles de toutes les actions de sa vie. Dès que mon pere eut hérité du bien & du titre de *Beaumont*, il ne tarda pas à manifester ses dispositions naturelles, que le manque de moyens pour les exercer avoit long-temps tenu cachées ; mais il est mon pere, je ne toucherai ses foibles que délicatement. Il étoit voluptueux & prodigue ; le mérite de ma mere eut le pouvoir pendant nombre d'années de suspendre des vices qu'une fausse éducation avoit trop fortement enracinés dans son cœur.

Mais son crédit cessa , & le changement de leur situation fut très-éloigné de lui être avantageux. Quoique l'appareil & le faste de son état lui fût prodigué avec profusion & malgré elle, les mortifications & les insultes qu'elle recevoit en même-temps d'un homme déterminé à lui faire sentir qu'il étoit son maître, altérèrent bientôt sa santé : la conduite de mon frere acheva de la détruire. Animé de toute l'insolence & de l'orgueil de la noblesse & de la richesse , il suivoit à grands pas les traces de son pere , & chaque jour apprenoit à sa mere quelques-unes de ses nouvelles débauches.

Mon éducation , grace au ciel , fut aussi différente de la sienne , que nos inclinations. J'avois été élevé par mon grand-pere , qui prit soin d'imprimer dans mon ame de bonne heure les principes de la religion , & les maximes de l'honneur & de la prudence. Je fus endurci à la tempérance & à la sobriété par une si forte habitude que rien dans la suite n'a pu la détruire. Il m'instruisit à estimer la sagesse comme la plus véritable des richesses , & à
priser

priser le solide & réel bonheur au dessus de la pompe & de la splendeur du monde, trop souvent accompagnées de chagrins & d'ennuis. Il avoit chez lui des maîtres pour m'enseigner les éléments des langues & des sciences. Il me témoigna en toutes choses une si parfaite tendresse, que sa mémoire ne cessera de m'être chère & sacrée. Dans le changement de situation de mon père, & conséquemment à ses notions de la manière de vivre, je fus arraché pour ainsi dire de ce séjour de la paix & de la sagesse, & plongé tout d'un coup dans les plaisirs & dans la dissipation. Mais je n'étois heureux que lorsque je pouvois m'échapper à ces amorces enchanteresses, pour me réfugier dans la société de mon grand-père & de ma mère, dont je devins l'unique consolation. Mon frère lui rendoit peu de devoirs, & il étoit sourd à toutes les remontrances qu'elle lui faisoit sur le dérèglement de sa conduite. Ses représentations n'eurent pas plus d'effet sur l'esprit de son mari, qui s'endettoit de toutes les manières, par le jeu & par les bâti-

ments. Il ne l'écoutoit qu'avec mépris, lorsqu'elle lui parloit de se retirer à la campagne , pour retrancher sa dépense. Il ne paroissoit devant elle que pour lui dire des choses offensantes & injurieuses. Ses amours illégitimes l'embarrasserent aussi dans de grandes difficultés , & en peu de temps le bien se trouva si chargé de dettes, qu'elles leur ôterent le moyen de se livrer à leurs plaisirs avec quelque degré de satisfaction.

J'étois alors à *Oxford*, où je suivis mes études avec beaucoup d'avidité. J'y reçus une lettre de ma mere , qui m'apprenoit son état languissant , & qu'elle m'avoit obtenu la permission de quitter l'Université pour rester auprès d'elle , jusqu'à ce que le rétablissement de sa santé , ou sa mort m'affranchît de mes assiduités. Cette fâcheuse nouvelle me rappella promptement à Londres , où je la trouvai si mal , qu'elle ne survécut que de quinze jours à mon arrivée , & mourut entre mes bras , après m'avoir donné sa bénédiction , & m'avoir exhorté à persévérer toute ma vie dans les prin-

cipes d'honneur & de vertu qui m'avoient été inspirés.

Pardonnez ces larmes , chere *Henriette* , c'est un foible tribut dû à la mémoire de la plus excellente des femmes & de la meilleure des meres.

Après que mon pere & mon frere eurent donné à un deuil extérieur le temps qu'exigeoit la décence , ils reprirent leur genre de vie ordinaire-
ce qui me dégoûta bientôt & me déterminâ à les quitter. Le traitement que j'en éprouvois , & le peu qu'ils fournissoient pour ma subsistance étoit une assez bonne raison pour m'en séparer ; & la guerre qui s'alluma alors me donna un prétexte honnête pour suivre mon inclination. Ma proposition ne rencontra point d'obstacle. J'entraî avec le grade de Lieutenant dans un vieux Régiment , que j'allai bientôt rejoindre. Le bonheur que j'eus de me distinguer dans quelques rencontres , m'éleva tout d'un coup au rang de Lieutenant-Colonel ; & peu après sur le choix qu'on fit de moi pour m'envoyer en Angleterre porter la nouvelle d'un avantage considérable

remporté sur l'ennemi, je fus transféré dans le premier Régiment des Gardes, où j'ai l'honneur de commander une Compagnie.

Au retour de la campagne, j'eus la douleur de perdre mon grand-pere. Il me laissa par son testament son bien en fonds de terre, & six mille livres sterling dans les fonds publics. Malgré que mon pere & mon frere se fussent procuré des places lucratives à la Cour, en se conformant implicitement aux mesures du Gouvernement, ils se trouverent par leur dérangement réduits à employer mille basses ressources pour soutenir leurs dignités. Ils paroissoient l'un & l'autre m'avoir oublié depuis long-temps. Le besoin d'argent me rappella apparemment à leur souvenir, & ils demanderent à emprunter les six mille livres sterling qui m'avoient été léguées. Je n'hésitai pas un instant à me rendre aux desirs d'un homme qui, de quelque maniere qu'il en eût agi avec moi, étoit toujours mon pere. Je vendis mes billets, & avec désavantage, parce que l'intérêt étoit alors au plus

bas. Comme je n'insistai pas beaucoup sur des sûretés suffisantes, cet argent ne m'a pas été encore rendu. Peu de temps après ils me proposèrent d'engager le reste de mon bien pour faciliter l'emprunt d'une autre somme, & mon refus autorisé par la prudence les irrita si fort qu'ils m'interdirent leur maison, & depuis quatre ans nous n'avons pas eu la moindre correspondance; quoique de ma part je n'aie épargné aucune avance pour procurer une réconciliation. Mais lorsque j'en eus connu l'impossibilité, à toute autre condition qu'à celle de me dépouiller de tout ce que je possède, je ne m'y obstinai plus, & je cessai de m'occuper de leurs personnes & de leurs affaires. Si le hasard fait que nous nous rencontrions en public, j'en reçois à peine les marques d'attention dues à un étranger. Mais venons au point qui vous intéresse.

J'appris il y a environ dix-huit mois que mon pere avoit reçu chez lui une jeune personne, inconnue à tout le monde, & dont on ignoroit absolument l'origine. Comme je fus en même

remporté sur l'ennemi, je fus transféré dans le premier Régiment des Gardes, où j'ai l'honneur de commander une Compagnie.

Au retour de la campagne, j'eus la douleur de perdre mon grand-pere. Il me laissa par son testament son bien en fonds de terre, & six mille livres sterling dans les fonds publics. Malgré que mon pere & mon frere se fussent procuré des places lucratives à la Cour, en se conformant implicitement aux mesures du Gouvernement, ils se trouverent par leur dérangement réduits à employer mille baïlles ressources pour soutenir leurs dignités. Ils paroissoient l'un & l'autre m'avoir oublié depuis long-temps. Le besoin d'argent me rappella apparemment à leur souvenir, & ils demanderent à emprunter les six mille livres sterling qui m'avoient été léguées. Je n'hésitai pas un instant à me rendre aux desirs d'un homme qui, de quelque maniere qu'il en eût agi avec moi, étoit toujours mon pere. Je vendis mes billets, & avec désavantage, parce que l'intérêt étoit alors au plus

bas. Comme je n'insistai pas beaucoup sur des sûretés suffisantes, cet argent ne m'a pas été encore rendu. Peu de temps après ils me proposèrent d'engager le reste de mon bien pour faciliter l'emprunt d'une autre somme, & mon refus autorisé par la prudence les irrita si fort qu'ils m'interdirent leur maison, & depuis quatre ans nous n'avons pas eu la moindre correspondance; quoique de ma part je n'aie épargné aucune avance pour procurer une réconciliation. Mais lorsque j'en eus connu l'impossibilité, à toute autre condition qu'à celle de me dépouiller de tout ce que je possède, je ne m'y obstinai plus, & je cessai de m'occuper de leurs personnes & de leurs affaires. Si le hasard fait que nous nous rencontrions en public, j'en reçois à peine les marques d'attention dues à un étranger. Mais venons au point qui vous intéresse.

J'appris il y a environ dix-huit mois que mon pere avoit reçu chez lui une jeune personne, inconnue à tout le monde, & dont on ignoroit absolument l'origine. Comme je fus en même

temps qu'il la traitoit avec les mêmes égards qu'il auroit eu pour sa propre fille, je crus avec tous les autres, qu'elle lui appartenoit, & pouvoit être le fruit de quelqu'une de ses galanteries. Tout ce que je fais d'elle, c'est qu'on la nommoit *Maria*, & j'ai entendu dire, car je ne l'ai jamais vue, qu'elle étoit parfaitement belle; & qu'ayant été soupçonnée d'avoir du penchant pour Milord *Belvidere*, mon pere l'avoit éloignée. Les dernières paroles de *Caswall* en expirant, m'ont fait penser qu'elle étoit la personne que vous regrettiez. J'ai évité de m'en expliquer pour ne me pas trouver dans la nécessité de dire du mal d'une personne si proche, & à qui je dois du respect. Mais il a fallu enfin dévoiler à ma chere *Henriette*, tous les secrets de ma famille. Je compte assez sur la droiture de son cœur & sur son esprit judicieux, pour ne pas appréhender qu'elle me rende responsable des fautes d'autrui. Que ne puis-je découvrir le lieu qui recele *Maria*? Je volerois à son secours, au hasard de ma vie, autant pour elle-même, dont je

conçois la plus haute idée, que pour sécher les pleurs de mon aimable *Henriette*. Toutefois si *Maria* est au pouvoir de Milord *Belvidere*, il est bien difficile qu'elle lui échappe. Son caractère est brutal & libertin. Il est plein d'artifices dans la conduite de ses projets, & si fertile en expédients, lorsqu'il s'agit de satisfaire ses passions, que je crains tout pour elle ».

Lorsque M. *Beaumont* eut cessé de parler, Miss *Henriette* le remercia dans les termes les plus obligeants d'avoir bien voulu par un effet de sa confiance en elle, surmonter tout ce qui avoit dû lui coûter dans ce récit. Elle observa aussi qu'on ne pourroit, sans la plus grande injustice, faire souffrir une personne vertueuse pour les fautes de ses parents, & finit en l'assurant qu'elle faisoit un si grand fond sur sa probité & son attachement, qu'elle n'hésiteroit pas un moment à lui donner la main dès qu'il l'exigeroit.

CHAPITRE XI.

Nous avons laissé , à la fin du Chapitre VI , la pauvre *Maria* se disposant à ensevelir dans les bras du sommeil la fatigue de corps & d'esprit qu'elle avoit essuyée dans le fatal voyage qui venoit de la séparer de *M. Worthy*. Quoiqu'accablée de lassitude , elle fut long-temps sans pouvoir s'endormir , & s'éveilla le lendemain dès le point du jour. S'étant levée & habillée , elle essaya d'ouvrir la porte de sa chambre , dans l'intention d'aller promener dans le jardin , s'il y en avoit un , ou de prendre l'air dans un petit champ qu'elle voyoit de sa fenêtre , en face de la maison. Mais quelle fut sa surprise de se trouver enfermée ! Cette précaution qui lui parut une espece d'emprisonnement , commença à la troubler. Elle songea à la maniere mystérieuse dont elle avoit été conduite dans ce lieu , à celle dont son guide étoit disparu. Elle se rappella

aussi l'entretien secret du cocher qui avoit traversé la cour de l'auberge dans le moment qu'elle montoit à cheval derriere le fermier. Toutes ces circonstances lui parurent annoncer une trahison, & son sang se glaça dans ses veines par l'idée qu'elle étoit peut-être livrée à ses ennemis. Mais bientôt l'opinion qu'elle avoit de la probité de *Sally*, & la réception que sa prétendue cousine lui avoit faite, la rassurèrent, & lui firent condamner ses soupçons. Elle ne regarda plus la précaution qui l'avoit alarmée, que comme l'effet d'une plus grande attention pour sa sûreté. Son esprit devenu plus calme, elle ouvrit sa fenêtre pour examiner la vue de ce lieu. Une plaine étendue s'offroit vis-à-vis & d'un côté une ruelle sale, qui conduisoit apparemment à la maison, & qu'elle supposoit que le cocher avoit traversée en l'y menant. De l'autre côté une étable à vaches & deux ou trois granges étoient tout ce qu'on pouvoit découvrir. Un gros dogue dont l'aboiement avoit été excité par le bruit qu'elle fit en ouvrant sa fenêtre, couroit en long & en large.

Maria persuadée par tout ce qu'elle venoit d'observer, qu'elle étoit véritablement dans une ferme, bannit sa frayeur par cette seule idée. Mais elle ne put se défendre d'une tristesse accablante, en réfléchissant à l'abandon où elle se voyoit, sans parents, sans amis, & livrée à des étrangers. Elle adressa ce jour-là ses prières accoutumées à l'Auteur de son être, avec larmes & un redoublement de ferveur, pour implorer sa protection. S'étant acquittée de ce pieux devoir, elle voulut retourner à la fenêtre pour y respirer l'air; mais le son de plusieurs voix qui lui parurent venir de la chambre voisine, l'arrêta. Elle prêta l'oreille attentivement, & crut entendre son nom prononcé par une de ces personnes dont la voix s'élevoit au dessus des autres, & qui parloit d'un ton fort animé. L'épaisseur de la muraille, jointe au bruit que faisoit le chien en aboyant, l'empêcha de rien distinguer de la conversation. La pensée seule d'avoir entendu son nom, réveilla toutes ses frayeurs, & la couvrit dans un instant d'une sueur froide. Elle se promenoit

dans sa chambre avec une violente agitation : tantôt elle desiroit avec impatience de revoir la fermière , comme si sa présence eût dû dissiper ses craintes : le moment d'après elle redoutoit sa vue , dans l'appréhension d'y trouver la certitude de ses doutes. Elle prenoit le portrait de sa chere *Henriette* , en gémissant de la cruelle nécessité qui l'avoit éloignée d'elle , & privée de la protection d'une amie si tendre.

Maria passa plus de trois heures dans cette inquiétude. Enfin la porte de la chambre s'ouvrit ; & elle fut saluée par son hôtesse , qui témoigna sa surprise de la voir levée de si bon matin , & sa crainte que le changement de lit l'eût empêché de reposer. Elle la pria de descendre pour déjeuner. *Maria* la suivit , & trouva dans la salle du thé & du café qu'on lui avoit préparés. Les discours & les procédés de cette femme lui parurent si pleins de bonté & de franchise , qu'elle sentit le calme renaître dans son ame , & prit sur elle de lui demander si son mari n'étoit pas encore de retour. Elle lui répondit qu'il étoit revenu , mais si fatigué ,

qu'il ne pourroit guere se lever avant le soir.

Pendant qu'elles s'entretenoient ainsi, un homme en bortes, qui paroissoit descendre à l'instant de cheval, entra d'un air familier dans la salle, & fit mine de vouloir se retirer par respect dès qu'il eut apperçu *Maria*. Mais l'hôtesse lui cria : « Entrez, M. *Miles*, n'ayez pas peur. Quelle affaire si pressée vous amene dans nos cantons à l'heure qu'il est ? Oh, oh, repliqua l'homme, c'est une affaire pour *Milady Aimfwells* Elle vient de chasser sa femme de chambre pour quelque diablerie qu'elle lui a faite, & je vais à la ville prier sa sœur de lui en envoyer une à sa place. Je ne fais ce qui prend à ces jeunes étourdies : celle-ci ne pouvoit être plus heureuse autre part. Elle a vécu cinq ans avec *Milady*, & l'a fâchée à la fin. C'est la meilleure femme qu'on puisse voir ; & je fais qu'elle lui donnoit huit livres sterling par an, & ses profits lui valoient pour le moins autant. Il n'y a pas une meilleure maîtresse dans le monde, reprit l'hôtesse, à cela près d'un peu de vivacité, qui est bientôt

passée, & alors elle n'épargne rien pour vous en dédommager... Mais j'avois bien pensé que *Mistriss Cecile* ne resteroit pas long-temps avec elle. Vous savez que le fils du fermier *Curtis* lui faisoit l'amour; & quand la jeunesse a le mariage en tête, on n'en peut plus rien tirer ». *Maria* ayant écouté tout avec attention, & commençant à croire que la Providence lui présentoit une occasion favorable, demanda avec modestie si la demeure de Lady *Aimswells* étoit fort éloignée, & si elle pourroit lui être recommandée..... Bonré divine ! s'écria la fermière, a-t-on jamais eu une meilleure pensée ? Vous serez extrêmement heureuse avec elle; & elle a si bonne opinion de moi, qu'elle vous prendra sur ma parole !... Sa maison est environ à dix milles d'ici; & si M. *Miles* veut différer son voyage jusqu'à demain, j'emprunterai une chaise pour vous y conduire cet après-midi. Que je serois contente de vous voir dans une si bonne maison !... De tout mon cœur, repliqua *Miles* : je fais que Milady a besoin d'une femme de chambre au

plutôt : cette jeune personne me paroît fort douce , & votre recommandation fera suffisante. Pour ce qui est de moi , je ne la connois que depuis peu , répondre la femme ; mais ma cousine qui me l'a envoyée , m'en dit tant de bien , que je réponds qu'elle réussira. Ainsi , *M. Miles* , vous feriez bien de manger promptement un morceau , & de retourner dire à *Milady* que vous lui avez trouvé quelqu'un qui fera tantôt chez elle entre quatre & cinq heures. Comme il seroit trop tard pour retourner , au cas qu'elle ne lui convînt pas , ayez la bonté de la laisser passer la nuit dans votre maison. Elle pourra revenir demain matin , sans se fatiguer. Cependant , comme je suis presque sûre qu'on la gardera , elle peut emporter son paquet avec elle. Elle n'aura que la peine de le rapporter , si on ne l'arrête pas ».

Les choses arrangées de cette manière , *M. Miles* , après avoir bu & mangé , remonta à cheval , paroissant fort joyeux d'avoir si promptement expédié sa commission. *Maria* étoit aussi enchantée de la perspective de

se fixer dans une bonne maison. Son séjour dans celle du fermier auroit bientôt épuisé ses modiques finances : & la croyant d'ailleurs hors de la proximité des villes, elle n'espéroit pas y trouver les occasions de se placer, ni de s'entretenir d'ouvrage. Une chose l'embarraßoit. Le peu de linge & d'habits qu'elle avoit, étoit trop propre, & lui paroissoit ne pas convenir à l'état auquel elle se destinoit ; & il ne lui restoit pas assez de temps pour s'équiper d'une manière plus sortable. Elle fit part de son inquiétude à l'hôtesse, qui la tranquillisa en lui disant que la Dame penseroit que ces hardes lui avoient été données par sa dernière maîtresse ; mais que de façon ou d'autre les beaux habits seroient plutôt une recommandation auprès de Milady, que le sujet d'une prévention défavorable : que quand elle seroit établie chez elle, sa maison étant près d'*Uxbridge*, elle auroit assez d'occasions d'avoir de cette ville les choses qui lui seroient nécessaires. Comme *Maria* ignoroit les situations de *Depfort* & d'*Uxbridge*, elle ne remarqua

pas l'étourderie qui venoit d'échapper à son hôtesse. Celle-ci la sentit dans la minute, & en parut confuse & déconcertée. Mais se remettant bientôt, elle sortit sous prétexte d'envoyer demander la voiture dont elle lui avoit parlé, & d'ordonner qu'elle vînt la prendre entre midi & une heure : après une courte absence elle rejoignit *Maria*, à qui les moments paroissoient des siècles, jusqu'à son départ pour le château d'*Aimswells*.

A l'heure marquée, une chaise à quatre roues traversa la ruelle & vint arrêter à la porte. *Maria* prit congé de son hôtesse, qui avoit griffonné un billet, ou soit disant lettre de recommandation, qu'elle lui remit comme elle montoit dans sa chaise, en faisant mille vœux pour son bonheur, & enjoignant à son guide d'en avoir tout le soin possible, & de ne pas revenir sans elle, à moins qu'il ne fût assuré qu'elle restoit au lieu où il la conduisoit. *Maria* insista inutilement pour payer les frais qu'elle avoit pu occasionner ; mais l'hôtesse ne voulut rien accepter, & ses yeux parurent

humides de larmes en recevant ses adieux. Le postillon marcha avec vitesse dès qu'il eut regagné le grand chemin. *Maria* lui demanda alors s'il connoissoit *M. Miles*, & s'il savoit bien le chemin jusques chez Lady *Aimswells*. Il lui répondit que oui, & continua à marcher du même pas, l'espace de deux heures, au bout duquel temps *Maria* supputant, par ce qu'on lui avoit dit de la distance des lieux, qu'elle devoit toucher celui de sa destination, le dit à son conducteur, qui lui répondit que la route ordinaire étant trop mauvaise pour la voiture, il avoit pris un circuit pour éviter tout accident, & qu'il prévoyoit qu'ils seroient encore deux heures avant que d'arriver.

Pendant ce temps ayant laissé *Uxbridge* à la gauche, ils étoient parvenus jusqu'à *Iver-heath*. L'air sauvage & désert de ce lieu, joint à l'observation que *Maria* fit d'un homme à cheval qui avoit toujours accompagné la chaise, tantôt la devançant & tantôt marchant derrière, lui causerent de l'inquiétude. Elle questionna le

postillon sur cette dernière circonstance : mais il l'assura qu'il ne connoissoit point l'homme qui les suivoit , & qu'il jugeoit seulement , à sa manière d'aller , qu'il étoit ivre. La chaise continuoit de rouler avec la même rapidité ; & *Maria* n'ayant pas reçu de réponse à plusieurs autres questions qu'elle fit à son conducteur , elle commença à s'alarmer tout de bon , se ressouvint de sa lettre de recommandation pour Lady *Aimsiwells* , & voulut la lire. Mais quel fut son étonnement & sa douleur d'y trouver ces mots écrits en mauvais Anglois , & encore avec une plus mauvaise orthographe.

MADAME , mon cœur saigne pour vous ; je suis forcée d'en agir comme je fais , mais je vous plains , & c'est pour vous rendre service que je vous écris. Seigneur , pardonnez-moi : mais vous n'allez point à l'endroit que vous pensez. Tout est un artifice de Milord Belvidere. Nous sommes ses fermiers , nous lui avons de grandes obligations , & nous le craignons : autrement je n'aurois pas voulu , pour le monde entier , agir comme j'ai fait.

Je vous prie , Madame , de déchirer ce Billet aussi-tôt que vous l'aurez lu ; car je serois perdue. Je ne puis vous en dire davantage. Faites ce que vous pourrez pour vous échapper. De la part de celle qui vous souhaite sincèrement du bien. Marie GRIFFITHS.

C'est une observation fort juste , que l'incertitude double l'affliction. Lorsque nous connoissons l'étendue de notre malheur , nous avons plus de force pour le supporter. C'est ce qu'éprouva *Maria*. Dans ce moment elle vit toute la malignité de sa fortune ; mais s'étant soulagée , par un torrent de larmes , du poids de douleur qui l'accabloit , & dont elle auroit été la victime sans ce secours , elle prit son parti sur le champ. Milord *Belvidere* étoit l'homme du monde qu'elle détestoit le plus ; & ce ne fut qu'avec horreur qu'elle se connut au pouvoir d'un monstre sans honneur , sans vertu , sans principes de religion , & qui n'étoit guidé que par ses passions brutales. La première pensée de *Maria* fut de se dire à elle-même : est-il bien vrai ? *Mistriss Price* auroit-elle pu me

trahir ? Mais lorsqu'elle réfléchit que la visite du Lord *Beaumont* avoit été sue dans la maison, que c'étoit *Price* qui l'avoit portée à quitter M. *Worthy*, & enfin lorsqu'elle considéra la manière mystérieuse dont elle avoit été conduite chez la *Griffiths*, elle ne douta plus qu'elle ne fût livrée à son persécuteur. Dans le premier mouvement elle fut prête à découvrir ses idées à son conducteur. Mais songeant que ces sortes de personnes ont peu d'humanité pour l'ordinaire, & que l'intérêt les porte à se livrer aveuglément à leurs supérieurs, voyant d'ailleurs toujours l'homme à cheval qui suivoit la chaise à une certaine distance, & persuadée qu'il étoit complice de la trahison, elle changea de sentiment, déchira la lettre de *Griffiths*, dont elle jeta les morceaux dans le chemin, & ne s'occupa plus que des moyens d'échapper au danger où elle se trouvoit. Aucun ne lui parut praticable que celui d'alarmer par ses cris le premier lieu habité par où elle passeroit, & de s'abandonner à la compassion de tous ceux qu'elle ren-

contreroit , & à qui elle espéroit que sa situation en pourroit inspirer. Elle s'arrêta à cette résolution ; & envisageant que la mort qu'elle étoit déterminée à préférer à la moindre violence , étoit tout ce qui lui pouvoit arriver , son esprit se calma ; & s'armant d'une constance qui lui devint bientôt nécessaire , elle blâma mille fois sa crédulité , & la téméraire démarche qui l'avoit éloignée de M. *Worthy*. Ensuite élevant ses mains & son cœur au Ciel , elle lui adressa les plus ardentes prières , pour obtenir sa protection , & qu'il daignât la délivrer de ses ennemis.

Malheureusement il ne se présenta point d'occasion d'exécuter son projet. Elle fit le reste du voyage par des chemins de traverse , sans trouver d'autres habitations que quelques chaumières dispersées çà & là , où l'on ne voyoit que quelques femmes & de pauvres enfants presque nus. *Maria* eut besoin de toute sa fermeté , pour ne pas succomber à ce cruel contre-temps. Elle implora de nouveau le secours d'en - haut , qui étoit son uni-

que ressource, & ne vit d'autre parti à prendre que celui de la dissimulation, & de paroître ignorer qu'elle fût au pouvoir du Lord *Belvidere*, espérant que sa confiance apparente endormiroit ceux qui seroient commis à sa garde. Il ne lui parut pas non plus impossible de corrompre leur fidélité avec l'argent qui lui restoit.

Il étoit près de six heures lorsqu'ils arriverent à un petit hameau, consistant en trois ou quatre maisons fermées au loin, & en autant de cabanes. Le postillon se tourna alors vers *Maria*, & lui dit que le jour étant fort avancé, il arrêtoit chez M. *Miles*, où elle pourroit se rafraîchir & passer la nuit, afin d'aller le lendemain chez Lady *Aimswells*, qui étoit environ à une demi-lieue delà : qu'il l'attendroit pour la ramener chez *Mistriss Griffiths*, au cas que Milady ne la retînt pas. Pendant ce temps le faux M. *Miles* s'étoit préparé pour la recevoir, & vint lui aider à descendre de la chaise. Elle déguisa le mieux qu'il lui fut possible le chagrin qui l'accabloit ; & après avoir payé le postillon, elle suivit

Miles dans la maison, dont elle remarqua en passant la situation autant que le temps put le lui permettre. On la conduisit dans la chambre la plus apparente, où une personne qu'elle supposa être Madame *Miles*, vint la saluer en lui faisant des compliments qui sentoient fort la grossièreté de son état. Le seul aspect de cette femme augmenta sa terreur. Elle étoit courte & grosse : la nature lui avoit donné un son de voix si rebutant, & une physionomie si désagréable, qu'on jugeoit à son abord qu'il n'y avoit guere d'humanité à se promettre de sa part. Dès qu'elle sortit de la chambre, *Maria* fut agréablement surprise de la voir remplacée par une jeune personne, dont la figure charmante lui donna de l'admiration, & qui l'aborda avec une aisance & une politesse fort au dessus de ce qu'on pouvoit attendre de sa condition. Elle lui demanda la permission de lui faire compagnie jusqu'au souper, sa mere étant trop occupée pour avoir cet honneur. Les grâces naïves de la jeune villageoise, l'air de douceur & de

respect qu'elle prit avec *Maria* pendant leur entretien, la mit si fort à l'aise, qu'elle lui fit mille questions sur le lieu de sa demeure, sur sa famille, & sur Lady *Aimswells* : car elle pensoit qu'il étoit à propos de paroître toujours dans l'opinion qu'elle devoit s'y présenter le lendemain.

La jeune fille lui apprit que son nom étoit *Lucie* ; & pour répondre à ses questions concernant sa famille, lui dit qu'elle consistoit dans son pere, sa mere, un frere & elle ; qu'ils avoient une servante & deux valets. Mais sur l'article de Lady *Aimswells* elle s'expliqua avec un embarras & une confusion qui persuaderent à *Maria* qu'elle étoit instruite de ce qui se tramoit contre elle, que sa situation lui inspiroit de la pitié, & qu'il ne seroit pas difficile de l'intéresser en sa faveur. En conséquence elle employa les manieres les plus engageantes pour se concilier son affection, & l'assura que sa compagnie lui donnoit tant de satisfaction, qu'elle desiroit d'en prolonger le plaisir jusqu'à son départ, & qu'elle
voulût

voulût bien lui céder la moitié de sa chambre pour la nuit. » Oh non ! Madame , reprit *Lucie* , on vous prépare un autre appartement plus convenable que le mien ». Elle rougit extrêmement en prononçant ces mots ; ce qui convainquit *Maria* qu'elle faisoit plus de ses affaires qu'elle n'en vouloit dire. Alors , pour attirer sa confiance par la sienne , & afin de la détromper , si , comme elle le soupçonnoit , on lui avoit fait une histoire contraire à la vérité , elle se détermina à lui raconter en peu de mots les particularités de ses dernières aventures , telles que sa sortie de chez M. *Worthy* , les motifs qui l'y avoient engagée , & la résolution qu'elle avoit prise de vivre du travail de ses mains , ou d'entrer au service de quelque personne honnête ; pour y passer le reste de ses jours. *Lucie* écoutoit avec une attention infinie. Les larmes rouloient dans ses yeux aux endroits les plus touchants du récit. Elle leva même ses mains au ciel , dès que *Maria* eut cessé de parler , & s'écria : » Bon Dieu , que de traverses ! Certainement per-

sonne à votre âge n'a éprouvé tant de disgraces. Je souhaite que vous soyez à la fin de vos peines... Mais »... L'arrivée de sa mère l'empêcha d'en dire davantage. » Eh bien ! de quoi babillez-vous là , lui dit-elle brusquement en entrant » ?... Et s'adressant à *Maria*. » Je crains que le caquet de cette fille ne vous importune. Oh ! point du tout , Madame *Miles* , reprit promptement *Maria* ; j'en suis enchantée. Sa compagnie me fait un grand plaisir , & je vous prie de ne m'en point priver. Oh ! quant à cela , répondit *Miles* , quoique ce ne soit pas à moi à le dire , ma fille est bien élevée , & fait son monde ; vous pouvez la garder pendant votre souper , si vous en avez la fantaisie ».

Cette condescendance inattendue de la part de l'acariâtre Fermière , surprit & charma *Maria* , qui lui témoigna sa reconnoissance par de grands remerciements. Pendant qu'elle resta dans la chambre , elle ne lui parla que de choses indifférentes , de la saison , de son voyage , de l'agréable situation du hameau , & des charmes

de la vie champêtre. Mais dès qu'elle les eut quittées, *Maria* pour achever d'émouvoir la sensibilité de *Lucie*, reprit sa conversation, & avec une tristesse qu'elle n'eut pas besoin de contrefaire, repassa sur ses derniers malheurs, lui donnant à entendre qu'elle en avoit éprouvé de plus considérables, qu'on ne pourroit aisément imaginer. Elle réfléchit particulièrement sur les vices des hommes, & les artifices qu'ils mettent en usage pour surprendre l'innocence & la vertu. Elle témoigna sa crainte de se trouver exposée à de nouvelles persécutions de la part de ce sexe, dans l'état qu'elle étoit forcée de prendre. Cette idée lui fit verser des larmes en abondance. *Lucie* en fut tellement attendrie qu'elle pleura avec elle. Ensuite prenant la parole, après avoir regardé du côté de la porte, comme pour s'assurer que personne ne pouvoit les entendre, elle lui dit à voix basse : » Ah ! Mifs, tout ce que vous m'apprenez élève de grands doutes dans mon esprit. On vous a représentée d'une manière toute différente. Mon pere & ma mere vous

croient une jeune femme qui vous sauvez de chez votre mari. Il est venu hier ici avec Sir *Thomas Jones*. C'est un jeune homme d'une aimable figure, mais il doit avoir l'ame bien basse. C'est lui qui a envoyé mon pere à l'endroit d'où vous venez, sous le nom de *Miles*, qu'il lui a fait prendre, car son nom véritable est *Holmes*. Il vous a donné à mes parents pour une femme très-vertueuse, mais que devenue méthodiste depuis peu, dans un accès de pieuse folie, vous aviez abandonné votre famille. Que cherchant à vous ramener par les voies de la douceur, il s'étoit servi d'une petite supercherie pour vous attirer ici de la manière dont vous y êtes venue. Que son dessein étoit de vous conduire vers quelque port de mer, afin de s'y embarquer avec vous pour la France, où il espéroit que l'éloignement des guides enthousiastes que vous suiviez, & la diversité des objets, réveilleroient votre attention pour les choses de ce monde. L'air de sincérité avec lequel il a dit tout ce que je vous rapporte mot

pour mot, a persuadé mon pere & ma mere au point d'exciter leur compassion. Ils ont d'autant moins douté de la vérité de son discours, que Sir *Thomas* l'a affirmé. Il a récompensé d'un présent considérable le service que mon pere lui a rendu dans cette occasion, & il est actuellement chez Sir *Thomas*, à trois milles d'ici, où il attend sans doute le prétexte de votre départ pour le château de Lady *Aimswells*, afin de vous conduire à une plus grande distance de *Londres* ».

Maria ne put entendre ces particularités sans un mélange de terreur & d'amertume, qui la fit fondre en larmes. Un tremblement universel la saisit. Oh ! Ciel, s'écria-t-elle, qu'ai-je fait pour mériter une persécution si soutenue ! L'innocence de ma vie & la pureté de mon cœur ont-elles pu attirer sur ma tête ce poids immense de calamités ? ... Mais pourquoi accuser ta justice, ou douter de ta bonté ? ... Les méchants peuvent triompher pour un temps. Mais tu protèges toujours la vertu, & quand tous les secours humains semblent m'avoir abandonné,

je me confie en ta providence.... Plutôt, ô plutôt mille fois être exposée à la merci des tigres dans un désert de l'Afrique, qu'à la méchanceté de cet homme dépravé. Là je n'aurois à redouter que la mort. Mais avec cette ame vile, de quelles horreurs n'est pas menacée la malheureuse *Maria*? Oh! la seule pensée m'en fait frémir. Chere *Lucie*, toi dont l'ame tendre & compatissante te rend sensible à mes malheurs, aide-moi à échapper aux pieges de ce monstre, qui non content de m'avoir réduite à une vie errante par ses artifices, a encore formé l'affreux projet de me ravir l'honneur, & peut-être la vie. Ah! si vous attendez quelque faveur du tout-Puissant, secourez la plus malheureuse créature qui ait jamais existé. Tout ce que je vous ai dit est exactement vrai, & l'histoire qu'on a faite à vos parents, est une fausseté manifeste, forgée à plaisir pour les tromper & me perdre. Je suis informée de l'auteur de la trahison, par un billet que m'a donné en partant la femme chez qui j'ai d'abord été amenée. Si je fusse passée après l'avoir vu,

dans quelque village ou lieu habité, mon dessein étoit d'assembler le peuple par mes cris, pour me délivrer de cette violence, Mais hélas ! l'occasion ne s'est point présentée, & il ne me reste d'autre motif d'espérance & de consolation, que les preuves que vous me donnez de la bonté de votre cœur. Oh, *Lucie*, si j'étois la femme, s'il avoit quelque autorité ou droit sur ma personne, auroit-il été nécessaire d'employer toutes ces machines & ces artifices qui m'ont entraînée de lieux en lieux depuis quelques jours ! Non, *Lucie*, le fait parle de lui-même. Cet homme, il est vrai, s'est autrefois déclaré mon amant, & son amour fut la source de tous les malheurs que je viens d'éprouver. Mais j'ai rejeté ses offres, autant par l'opinion qu'une parenté trop proche rendoit notre union illicite, que par la raison que je ne trouvois rien dans sa personne, dans son esprit, ni dans ses manières, qui me fût agréable. Comptez, chere *Lucie*, que mon ame dédaigne la basse ressource du mensonge, & que l'intérêt même de ma sûreté ne sauroit me déterminer à y avoir recours. Le temps vous

prouvera la vérité de tout ce que je vous ai dit... Ah ! chere *Henriette*, pourquoi t'ai-je si témérairement quittée ? A l'abri, sous ce toit hospitalier de ta demeure paternelle, protégée de ta famille, & heureuse par ta société, j'aurois échappé au malheur qui m'accable, & dont je suis opprimée... En vain ma mémoire me retrace-t-elle un bonheur que j'ai perdu, & perdu (le ciel m'en est témoin) par des motifs de reconnoissance & de générosité. Mes regrets seroient superflus. Je ne dois m'occuper que de ma situation présente, & des moyens de m'en délivrer.»

Lucie avoit entendu ce récit avec une attention & une sensibilité marquées. Elle garda le silence quelques moments après que *Maria* eut cessé de parler, rêvant de quelle maniere elle pourroit lui être utile. Elle alloit repliquer lorsqu'on vint servir le souper, & peu de temps après, le fermier & sa femme entrèrent, ce qui obligea les deux jeunes personnes à composer leur visage, en affectant un air de gaieté,

C H A P I T R E XII.

Monsieur *Holmes* & sa femme eurent une conduite fort respectueuse vis-à-vis de *Maria*, qui de son côté fit tous ses efforts pour captiver leurs bonnes grâces. La fermière, malgré son ton aigre & son humeur fâcheuse, la goûta beaucoup, & son mari parut enchanté des éloges qu'elle donnoit à sa fille; se flattant que si elle la prenoit en amitié, elle pourroit l'attacher à sa personne. Car quoiqu'il continuât la farce de Lady *Aimsywells*, il ne doutoit nullement de l'histoire du Lord *Belvidere*, plaignoit l'extravagante dévotion de sa femme, & espéroit que le temps la rendroit à elle-même & à sa famille. Après le souper, *Lucie* profita d'un moment que son pere & sa mere étoient sortis, pour remercier *Maria* de la bonne opinion qu'elle témoignoit avoir d'elle, & l'assurer qu'elle feroit son possible pour la mériter. Elle n'en put dire davantage, toute la famille étant

rentrée dans la chambre pour y passer le reste de la soirée.

Le jeune *Holmes*, frere de *Lucie*, étoit âgé de vingt-sept ans & ressembloit à sa sœur, à l'exception de ses manieres rustiques. Après mille salutations & révérences, il s'approcha de sa mere, & lui dit à l'oreille, mais assez haut pour être entendu de *Maria* : » Qu'elle est belle ! Taisez-vous, reprit la fermiere du même ton ». Mais le silence qu'elle lui imposa ne l'empêcha pas de lui jeter souvent des regards à la dérobée, & de témoigner par ses gestes & son attitude déconvenancée, l'admiration que sa beauté lui inspiroit. *Maria* dans la conversation fit connoître le desir qu'elle avoit de coucher dans la chambre de *Lucie*. Le fermier & sa femme se regardant alors, parurent interdits, & Madame *Holmes* repliqua que la chambre de sa fille n'étoit bonne que pour elle, & qu'on lui avoit préparé un autre appartement. *Maria* n'insista pas davantage ; & l'heure de se retirer étant venue, *Lucie* & sa mere la conduisirent à son appartement, où après lui avoir

souhaité une bonne nuit, elles la laisserent en liberté. *Maria* s'amusa quelques moments à considérer les ornements de sa chambre, dont le goût antique & solide lui rappella le temps de nos aïeux, qui dans leurs bâtilles & dans leurs meubles calculoient autant pour la postérité que pour leur caprice ou leur prétendue commodité. Comme tout ce qui l'environnoit lui étoit suspect, & qu'elle trouvoit quelque chose de singulier dans le refus qu'on lui avoit fait de lui laisser *Lucie*, elle prit la lumière, & visita exactement sous le lit, & dans tous les coins de sa chambre spacieuse où il y avoit deux cabinets, dans l'un desquels elle ne put entrer, parce qu'il se trouva fermé.

Cet obstacle à sa recherche, joint à ce qu'elle avoit remarqué que la porte de la chambre fermoit mal, la déterminèrent à se jeter sur son lit sans se déshabiller. Dès qu'elle eut éteint la lumière, mille pensées affligeantes vinrent en foule occuper son imagination, & l'empêcherent heureusement de s'endormir. Car à peine avoit-elle

été couchée une heure , qu'elle entendit ouvrir une porte , & marcher dans sa chambre. Elle se leva promptement sur son séant , & ayant entre-ouvert ses rideaux , elle apperçut à l'aide d'une foible lueur que donnoit sa fenêtre , que c'étoit un homme. « Qui est là ? » cria-t-elle avec un effroi terrible. Mais on ne fit aucune réponse. Une minute après elle sentit qu'on soulevoit ses couvertures de l'autre côté , pour entrer dans le lit , & apperçut en même temps un bras qui avançoit vers elle. Sautant à terre avec une vivacité incroyable , elle appella de toutes ses forces à son secours *Lucie* , qui lui avoit dit qu'elle couchoit dans la chambre à côté de la sienne. *Maria* avoit déjà ouvert la porte , lorsqu'elle se sentit saisir par derrière , & traîner vers le lit , avant qu'elle pût s'en défendre. Les libertés qu'on voulut alors prendre avec elle , excitant son indignation , lui donnerent des forces , & elle y opposa une résistance au dessus de ce qu'on pouvoit attendre d'une personne aussi foible & aussi délicate ; mais tout son courage ne l'auroit pas

garantie, si la Providence ne lui eût envoyé du secours à temps. *Lucie* inquiète de la situation de *Maria*, s'étoit tenue long-temps éveillée en songeant à tout ce qu'elle lui avoit appris. Elle entendit sa voix, & sautant à bas du lit, elle courut éveiller son frere qui couchoit près d'elle, & du même pas alla frapper à la chambre de son pere. Mais le bruit continuant toujours dans celle de *Maria*, & ses cris se faisant encore entendre, quoique plus sourds par les efforts qu'on faisoit pour les étouffer en lui bouchant la bouche, *Lucie* y accourut toute hors d'elle, & trouva la porte ouverte, par un effet de la préoccupation de celui qui y étoit entré.

Roger Holmes, guidé par le bruit, y arriva en même temps, à demi vêtu, tenant dans une main un bâton, & dans l'autre une chandelle qu'il venoit d'allumer au feu de la cuisine. Ils virent un homme en chemise couché sur le lit. A l'approche de la lumière il cessa de retenir *Maria*, qui tomba sans connoissance entre les bras de *Lucie*. Sa coëffure & son mouchoir

étoient arrachés. Sa robe déchirée ne tenoit presque plus sur ses épaules. A ce spectacle, *Roger* plein de compassion & de fureur , frappa de son bâton son ennemi avec tant de violence, qu'il le fit tomber étendu sur le lit , & alloit récidiver lorsque son pere survenant avec la fermiere , lui retint le bras qu'il levoit pour lui porter un second coup. Madame *Holmes* voyant l'état de *Maria*, pouffoit des lamentations pitoyables , en disant : « Ah ! j'avois bien pensé qu'il arriveroit quelque malheur de ces menées clandestines Quant à ce Monsieur , il n'a que ce qu'il mérite : mais pour la pauvre Dame hélas ! elle est dans les plus violentes convulsions ». M. *Holmes* paroissoit aussi mortifié que sa femme , il s'empressoit à secourir celui que son fils avoit si rudement terrassé. Le sang couloit à flots de sa tête. Cependant il eut assez de force pour demander ses habits , & s'en aller avec l'aide du fermier dans une autre chambre , en murmurant des menaces de vengeance contre *Roger* , qui lui repliqua sans s'épouvanter ; « Je ne fais qui vous êtes.

Mon pere peut en agir comme il lui plaît : peut-être vous connoît-il ; mais pour moi , je vous avertis que je suis prêt à recommencer quand il vous plaira. Ne vous taisez-vous pas , bête que vous êtes , lui cria sa mere ? C'est le Monsieur qui est venu avec Sir Thomas , & c'est-là sa femme Imbécille , comment seroit-il ici à l'heure qu'il est , s'il n'avoit notre permission ? L'affaire est mauvaise , reprit Roger en jurant ; car je veux être pendu si elle est sa femme. Quoiqu'il ne me convienne pas de le dire , vous devriez être honteuse de l'avoir laissé traiter de la sorte. Elle mariée ! Si jamais homme l'a touchée auparavant , je veux mourir mille fois. Non , non ; vous êtes tous dans le tort , je vous le garantis ».

Pendant ce temps *Maria* avoit été portée sur le lit , où on lui jetoit de l'eau au visage pour la faire revénir : les caresses & les tendres soins de *Lucie* y contribuerent plus que toutes choses. Elle poussa un profond soupir , & ouvrant les yeux , les fixa sur cette aimable fille qui lui soutenoit la tête

contre son sein, tandis que ses larmes luiomboient sur ses joues. Dès que *Maria* eut entièrement repris ses sens, sa première pensée fut qu'elle étoit redevable de son salut à sa chère *Lucie*. Dans le vif transport de sa reconnoissance elle l'embrassa, & lui fit mille protestations d'une amitié éternelle; & quoiqu'elle n'ignorât pas la part que son père & sa mère avoient à ce complot, elle évita par délicatesse pour *Lucie*, toute expression dure qui auroit pu rejaillir sur eux, se contentant de plaindre son malheur, sans rien donner au ressentiment. La fermière ayant alors consenti que l'étrangere passât le reste de la nuit dans la chambre de sa fille, elles y furent escortées par l'honnête *Roger*, qui n'étoit pas peu glorieux de cet emploi & de sa victoire. *Maria* après avoir renouvelé à *Lucie* les témoignages de sa parfaite reconnoissance, lui dit qu'elle ne doutoit pas que ce fut le Lord *Belvidere* qui l'avoit insultée, quoique l'obscurité l'eût empêchée de le distinguer: que si son malheur n'avoit pas été complet, elle croyoit en être redevable à la pré-

caution qu'elle avoit prise de ne se point déshabiller, par la méfiance que lui avoit causé ce cabinet fermé, où sans doute il étoit caché. S'apercevant alors que le visage de *Lucie* se couvroit de rougeur, elle ajouta pour la tirer d'embarras : « Je dois penser que si vos parents eussent connu la bassesse de cet homme, & qu'il n'a aucun droit sur moi, ils n'auroient jamais favorisé un semblable dessein. Mais ma chere *Lucie*, les plus sages ne peuvent pas toujours être en garde contre les artifices des méchants; & en ce cas, leur crédulité ne doit exciter que notre compassion. J'ai sans doute beaucoup souffert dans cette occasion. Mais, grace à Dieu, je n'en suis affectée que par la fatigue qui me reste. Hélas! Miss, reprit *Lucie*, sensible à cette espece de justification de ses parents, il est bien sûr que cet homme leur en a imposé: autrement ils n'auroient jamais consenti à lui laisser les moyens de s'introduire dans votre chambre. Persuadés qu'il étoit votre mari, ils ont cru pouvoir sans crime seconder ses desseins. Quoiqu'ils soient infiniment coupables, ce que je

crains le plus pour eux, est le ressentiment de celui qu'ils ont voulu servir. Il est l'intime ami de Sir *Thomas*, Seigneur de mon pere; & il l'engagera certainement à le venger tôt ou tard du coup qu'il a reçu de son fils ». *Maria* n'apprit qu'en ce moment l'action de *Roger*, dont elle lui fut un gré infini, & fit de son mieux pour calmer les appréhensions de *Lucie*. Elle l'assura qu'elle ne desiroit rien tant que de se voir un jour en état de reconnoître les obligations qu'elle leur avoit à tous deux. *Lucie* lui dit alors qu'elle ne voyoit point de sûreté pour elle à rester dans leur maison, parce que son pere, elle l'avouoit avec peine, étoit incapable de résister à l'appât séducteur de l'argent. « C'est pourquoi, chere Mifs, ajouta-t-elle, je ferai mon possible pour vous donner dès demain les moyens de vous échapper; & voici mon plan.

Vous paroîtrez d'abord vous contenter des excuses qu'on pourra vous faire sur ce qui s'est passé cette nuit; ensuite vous contreferez la malade, pour vous procurer un jour de plus à

rester ici. Il faudra mettre *Roger* du secret ; il a le cœur bon , & paroît charmé de vous. Je lui recommanderai de ne pas s'éloigner du logis , pour vous défendre , s'il en étoit besoin , de toute insulte durant mon absence. Car je compte aller trouver M. *Burnet* mon parrain , & Ministre de notre paroisse , qui demeure à un mille d'ici. C'est un digne homme , & qui fait beaucoup de bien. Il a une fille à peu près de notre âge , & qui tient de son pere pour la bonté. La place de Chapelain de Lady *Latimer* , qui possède les terres les plus considérables du canton , donne à M. *Burnet* les moyens de satisfaire son penchant à la bienfaisance. Lady *Latimer* est une femme fort dévote , grande amie du Clergé , & qui fait quantité de bonnes œuvres dans les environs. Elle donne des dots aux jeunes filles , des emplois à leurs maris , met tous ceux qui veulent travailler , à portée de gagner leur vie , & hait particulièrement Sir *Thomas Jones* à cause de ses débauches. J'irai de bon matin chez M. *Burnet* , sous prétexte de lui porter de la crème nou-

velle, comme je fais quelquefois : je lui dépeindrai votre situation & ce qu'on trama contre vous, & le supplierai de vous mettre en sûreté chez lui, jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelque autre débouché. Peut-être Pourrait-il vous faire entrer chez Lady Latimer. Votre tranquillité seroit alors assurée, & j'aurois la facilité de vous voir de temps en temps; ce qui seroit pour moi un grand bonheur. Car je vous assure, chere Miss, que quoique notre connoissance soit toute récente, je n'ai jamais senti tant d'attachement pour personne. Mon pere & ma mere doivent aller à un Baptême chez le fermier Rawlens, qui demeure ici près; & comme je reviendrai très-promptement, si le Ministre consent à vous recevoir, Roger prendra ce temps pour vous conduire chez lui par un petit sentier qu'il connoît. A son retour nous feindrons que vous vous êtes échappée pendant que nous étions occupés à notre ouvrage; que nous ignorons de quelle maniere & quel chemin vous avez pris. Dites, chere Miss; mon plan

non enoy n'obtenoy n'obtenoy

n'est-il pas bon, & ne l'approuvez-vous pas » ?

Maria surprise, & touchée à l'excès de l'amitié de cette aimable fille, l'embrassa avec tendresse, en la remerciant d'une proposition qu'elle accepteroit, lui dit-elle, sans hésiter, si elle ne craignoit de l'exposer, elle & son frere, à la colère de leurs parents. Mais *Lucie* lui ôta bientôt cette inquiétude, en l'assurant que lors même qu'ils les soupçonneroient d'avoir favorisé son évasion, il ne pouvoit leur en arriver rien de fâcheux : qu'elle étoit certaine que son pere & sa mere les approuveroient plutôt que de les blâmer, s'ils savoient le vrai de l'histoire : que sa réception chez le Ministre, ou chez *Lady Latimer*, seroit sa justification & la leur.

Le sommeil ferma à peine leurs yeux le reste de la nuit, & dès les premiers rayons du soleil, *Lucie* se leva pour travailler à son importante entreprise. Elle alla d'abord prévenir sa mere que *Maria* avoit été incommodée toute la nuit, & qu'elle prioit qu'on la laissât tranquille. Madame *Holmes* parut fort

alarmée de cette nouvelle, & monta sur le champ pour la voir, & s'informer des choses dont elle pouvoit avoir besoin. Elle lui témoigna en même temps beaucoup de chagrin de ce qui avoit occasionné son indisposition, & lui dit que c'étoit un tour que leur avoit joué un jeune gentilhomme du voisinage, qui par hasard l'avoit apperçue à son arrivée. Elle ajouta qu'il étoit actuellement alité par une blessure que *Roger* lui avoit faite, à la vérité, très-à-propos : qu'elle pouvoit s'assurer qu'il n'arriveroit rien de semblable pendant qu'elle resteroit dans sa maison ; & que lorsque sa santé lui permettroit de partir, son mari la conduiroit chez Lady *Aimswells*. Quoique ce discours fût contraire au bon sens, & que *Maria* en connût la fausseté, elle dissimula devant Madame *Holmes*, & ne lui témoigna aucun soupçon qu'elle & son mari eussent part à ce qui s'étoit passé la nuit. Mais elle la remercia avec civilité de ses attentions, lui dit qu'elle n'avoit besoin que d'une tasse de thé,

& pria qu'on la laissât ensuite en repos.

Aussi-tôt que la fermière fut descendue, *Lucie* entra dans la chambre, & s'étant assise à côté du lit de *Maria*, elle lui apprit que *Roger* étoit devenu son partisan zélé & à toute épreuve : qu'il avoit entendu son histoire avec un vif intérêt, protestant de souffrir plutôt la mort que de lui voir faire la moindre violence ; & qu'il avoit promis de ne point s'éloigner jusqu'à son retour. Elle lui dit aussi qu'elle ne s'étoit pas trompée, & que le Lord *Belvidere* étoit l'auteur de l'attaque de la nuit précédente : qu'ayant persuadé ses parents par une histoire plausible, ils avoient consenti qu'il se placât dans le cabinet qu'elle avoit trouvé fermé : que son père avoit d'abord fait quelques objections, & sur-tout marqué de l'étonnement que la maison de Sir *Thomas* n'eût pas été choisie préférentiellement à la sienne : qu'on lui avoit répondu que Lady *Jones*, femme aussi réservée & rigide que son fils étoit libertin, demeurant actuellement chez

lui, ils n'avoient osé y conduire une femme. Elle ajouta que *Belvidere* étoit enragé du coup qu'il avoit reçu de son frère : qu'il avoit d'abord paru persuadé que c'étoit un projet concerté pour renverser son dessein, & avoit juré d'en tirer vengeance ; mais qu'il s'étoit laissé appaiser par les raisons de son père ; & qu'il étoit réellement à présent chez Sir *Thomas*, où sa blessure le retiendrait. Que le Chirurgien qu'on avoit fait venir de la ville prochaine pour le saigner, & panser la plaie, lui avoit ordonné de garder le lit au moins deux jours : qu'en conséquence il avoit envoyé des ordres pour retenir *Maria* jusqu'à ce qu'il fût en état de sortir ; & que la maladie qu'elle affectoit, paroïssoit faire plaisir à ses parents, qui y voyoient un prétexte de l'arrêter sans employer la contrainte : qu'ils étoient intérieurement fâchés de s'être mêlés de cette affaire, par la prévention qu'ils se sentoient en sa faveur. « Et je crois, continua *Lucie*, que si l'argent étoit hors de la question, ils seroient tous deux charmés de contribuer à votre liberté. Vous voyez chere Miss, que
tout

tout semble favoriser nos projets. Je brûle d'impatience de vous rapporter de bonnes nouvelles ». S'étant alors embrassées tendrement, elles se séparèrent, *Maria* applaudissant aux vertueuses intentions de son amie, & priant le Ciel de les bénir.

Elle s'aperçut que *Roger* faisoit une garde fort exacte durant l'absence de sa sœur, & l'entendoit continuellement passer devant la porte de sa chambre. Il l'ouvroit de temps en temps, & regardoit du côté du lit avec beaucoup d'inquiétude & d'attention. *Maria* avoit pris le parti de se tenir couchée, pour donner plus de vraisemblance à son indisposition. Mais les importunités de la fermière, & de ses servantes, qui montoient l'une après l'autre pour lui faire avaler à chaque moment quelque nouvelle boisson ou drogue, la déterminèrent à se lever. Elle descendit dans la salle, où elle s'assit au coin du feu, affectant une foiblesse qui l'empêchoit de se soutenir. L'honnête *Roger* l'avoit rencontrée comme elle sortoit de sa chambre, & lui offrit avec joie son bras pour des-

I. Partie

cendre, en lui disant tout bas qu'avant la nuit il espéroit être bien loin de là avec elle. Ce jeune homme étoit si empressé à servir sa nouvelle maîtresse, qu'il ne pouvoit souffrir que d'autres lui présentassent les choses dont elle avoit besoin.

Maria passa le temps de l'absence de Lucie dans une cruelle agitation, songeant que cet intervalle devoit décider de sa liberté ou de son malheur. Dans ce tourment d'esprit, il ne lui fut pas difficile de feindre de l'indisposition. Son état étoit véritablement pitoyable. Elle éprouvoit toutes les sensations pénibles & douloureuses qui naissent d'une espérance incertaine, quoique flatteuse, & d'une crainte réelle. Le peu de relâche qu'elle avoit, étoit dû aux efforts sincères, mais gauches de l'honnête Roger, pour les dissiper. Il la fixoit fréquemment avec une attention qui la déconcertoit, & autant de fois il exprimoit ses transports d'admiration par ses exclamations rustiques. Après l'avoir entretenue de l'histoire de toutes les familles du voisinage, il conclut sa narration en l'assurant qu'il la trouvoit plus à son

gré que toutes les filles du pays ensemble. Le retour de *Lucie* fit cesser ce singulier dialogue, qui avoit duré trois heures. Au premier coup d'œil, son amie devina qu'elle avoit réussi auprès de *M. Burnet*. Est-ce fait, lui cria *Roger*, dès qu'il l'aperçut ? Paix, imbécille, lui dit *Lucie* avec impatience. Nous vous sommes obligés de la bonne volonté que vous témoignez ; mais vous ruinerez les affaires par votre imprudence, si vous n'y prenez garde. Allez, sortez, & ayez l'œil à tout, pendant que je rendrai compte de mon voyage à Madame ; & souvenez-vous que vous devez préparer un cheval pour la conduire chez le Ministre aussi tôt que mon père & ma mère seront allés au baptême. *Roger* ravi de cette bonne nouvelle, étoit sur le point de se récrier encore dans son transport ; & ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à modérer les témoignages de sa satisfaction, au degré convenable à la circonstance. Dès que *Maria* & *Lucie* se trouverent seules, la première sautant au col de son amie : « *Lucie*, ma chère *Lucie*, lui dit-elle, »

m'apportez - vous en effet d'aussi agréables espérances que vous me le donnez à entendre ? Aurai-je un asyle contre les poursuites de mon persécuteur, & pourrai-je échapper à ses infâmes stratagèmes ? Oui, ma chere amie, repliqua *Lucie*, car je prends la liberté de vous donner ce nom : vous serez bientôt à l'abri Mais je veux vous dire en ordre tout ce qui s'est passé.

M. *Burnet* n'étoit pas encore levé lorsque je suis arrivée; mais j'ai trouvé sa fille déjà à l'ouvrage. Elle m'a reçue avec la même affection qu'elle me témoigne ordinairement. S'apercevant que j'étois échauffée, car j'avois marché extrêmement vite, elle m'a fait apporter quelques rafraîchissements. Sans perdre le temps, je lui ai appris le sujet de ma visite; & quoique sur ce qui vous regarde je n'aie rien exagéré, elle est déjà enchantée d'avoir une si aimable compagne. Lorsque son pere fut descendu pour déjeuner, ce qui ne lui arrive jamais qu'il n'ait passé auparavant une heure dans son cabinet, elle lui a répété tout ce que je venois de lui dire, en joignant ses instances aux miennes pour l'engager à vous

recevoir. Je ne puis vous dire sa réponse sans confusion ; mais il faut être fidelle à ma promesse de vous rendre tout en détail. Que je suis content, excellente fille, m'a dit M. *Burnet*, après avoir réfléchi quelques moments, de voir en vous une compassion & une humanité qui me prouvent la bonté de votre naturel, & que mes instructions n'ont pas été prodiguées en vain. Il est surprenant de voir sortir des modèles d'innocence & de vertu d'où, à en juger par les inclinations de vos pere & mere, on devoit le moins les attendre. Ma bonne *Lucie*, votre aimable conduite à l'égard de cette jeune infortunée, & celle de votre frere, méritent des éloges que le temps ne permet pas de vous donner. Mais soyez persuadée qu'elle ne sera pas sans récompense. Sur le portrait que vous me faites de son état, je recevrai avec plaisir votre amie. Je fais, & j'en suis véritablement affligé, que Sir *Thomas* mene une vie fort licencieuse, & qu'il ne doit pas nous donner une bonne opinion de ceux qui lui sont associés. Toute idée de vertu leur est étrangere.

L iij

Ils mettent leurs délices à troubler la société par leurs débauches. Je plains sincèrement cette jeune personne, & s'il n'est pas en mon pouvoir d'assurer son repos chez moi, j'aurai assez de crédit auprès de Lady Latimer pour lui obtenir sa protection. Au reste je ressens beaucoup de satisfaction de l'estime & de la confiance que vous me témoignez en vous adressant à moi dans cette occasion. Oui, Lucie, nous ne pouvons mieux disposer de notre temps & de nos facultés, qu'en les employant à consoler les malheureux, & à soulager la misère de nos semblables. L'Etre souverain regarde cette disposition du cœur avec une particulière complaisance, & il la bénira par le bonheur & la prospérité. Allez, mon enfant, retournez chez vous, exécutez votre louable dessein, & dites à votre amie que je ferai tout ce qui dépend de moi pour la mettre à couvert de ses persécuteurs, & lui procurer une retraite sûre.

Vous pouvez juger, Mifs, de la joie que m'a donné cette assurance, moi qui éprouve de plus en plus que je ne saurois être contente tandis que

vous êtes malheureuse. Nous n'attendrons plus que le départ de mon pere & de ma mere; & alors vous pourrez vous fier à Roger; qui vous conduira en sûreté chez M. *Burnet*, où je vous verrai avec satisfaction à l'abri de la crainte & de l'insulte. En vérité, chère Mifs, je ne puis vous exprimer le plaisir que me cause la perspective de votre prochaine liberté.

L'aimable *Lucie* ne put retenir des larmes de joie en finissant ces mots, & *Maria* pénétrée d'admiration à la vue de ses généreux sentimens & d'une amitié si parfaite, se livra à tout ce que la reconnoissance & la plus vive sensibilité lui purent dicter. Elle lui protesta que son plus grand chagrin étoit de se voir hors d'état de reconnoître de si grandes obligations; mais que si *Lucie* pouvoit regarder comme une récompense une place dans son cœur, & dans son estime, elle pourroit s'assurer d'y posséder la meilleure part. Elle ajouta tant de choses flatteuses & obligeantes, que *Lucie* la pria de supprimer des remerciemens qui ne pouvoient que lui donner de la con-

trainte & elle s'écria : Liv

fusion, & d'être persuadée qu'elle jugeroit ses soins trop payés, s'ils réussissoient. Dans ce moment, on vint les avertir que le dîner les attendoit. Il fut servi avec plus de profusion qu'à d'ordinaire, apparemment pour faire honneur à *Maria*, & en vue de réparer l'aventure de la nuit. Monsieur & Madame *Holmas* & leur fils se mirent à table avec *Lucie* & elle, & pendant le repas, malgré que *Maria* affectât toujours de paroître indisposée, comme son esprit étoit plus tranquille, elle eut avec eux des manières les plus honnêtes & les plus capables de les persuader que, loin d'avoir du ressentiment, elle estimoit leur être obligée. En effet par la réflexion, & songeant combien on avoit imposé à ces bonnes gens, *Maria* les plaignoit, plutôt qu'elle ne les blâmoit, d'une conduite que le mérite & les services de leurs enfants avoient presque effacée de sa mémoire.

Après le dîner, le fermier & sa femme lui dirent qu'ils étoient invités à passer chez un de leurs voisins, le reste de la journée, mais qu'ils comptoient que leurs enfants les remplaceroient auprès d'elle, & feroient

de leur mieux pour l'empêcher de s'ennuyer. » Ne vous mettez pas en peine, mon pere, reprit *Roger* avec un peu de rudesse, peut-être sera-t-elle plus contente de notre compagnie que vous ne pouvez penser. » Cette saillie du jeune homme causa une sueur froide à *Maria* & à *Lucie*, mais heureusement son imprudence ne fut pas remarquée de M. & de Madame *Holmes*, qui peu de temps après sortirent, & les laissèrent en liberté de suivre le plan de leurs opérations. Il n'y avoit environ qu'une heure qu'ils étoient absentes, lorsque *Roger* qui étoit fort alerte, vint dire à sa sœur & à *Maria*, que le cheval étoit prêt, qu'il y avoit attaché un bon oreiller, & qu'il alloit le mener en prenant derrière le verger, où il les attendroit, aucun des domestiques n'étant occupé à cette heure de ce côté de la maison. Ensuite avec une joyeuse exclamation, il dit à *Maria*, que, quoiqu'il eût été beaucoup plus satisfait de la voir demeurer toujours où elle étoit actuellement, il la meneroit saine & sauve chez le Minis-

tre, où qu'il y perdrait la vie. Pendant ce temps, *Lucie* avoit empaqueté ses hardes, & courut sans être apperçue de qui que ce soit, les porter au lieu que *Roger* avoit marqué. A son retour parlant assez haut pour être entendue des domestiques qui étoient dans la cuisine, elle proposa à son amie un tour de promenade dans le jardin qu'elle n'avoit pas encore vu. Alors se tenant toutes deux par la main, elles sortirent par la porte de derrière, & après s'être promenées quelque temps en long & en large, vis-à-vis des fenêtres, elles s'acheminèrent du côté du verger en réfléchissant ensemble sur la manière, pour ainsi dire miraculeuse, dont *Maria* échappoit aux pièges qui lui étoient dressés. » Je vois, dit-elle à *Lucie*, une marque particulière de la protection visible du Ciel, dans cette tendresse qu'il a mise dans votre cœur, pour une malheureuse inconnue. Ne doit-on pas aussi s'étonner de la sécurité de *M. Holmes*, qui, à en juger par la manière dont j'ai été enlevée de *Londres*, doit avoir reçu des

ordres bien opposés à la liberté où il me laisse à présent avec vous ! Il est vrai que me croyant toujours abusée par l'idée d'entrer chez Lady *Aimswells*, ils ne peuvent me soupçonner de penser à la fuite, & encore moins leurs enfants d'y avoir part, puisqu'ils les croient comme eux persuadés de l'histoire inventée par le Lord *Belvidere*, & qui leur a été certifiée par *Jones*. Le temps les détrompera ; peut-être même qu'avant peu, la mauvaise conduite de ces deux libertins dessillera les yeux ; & à ce propos je me souviens, ma chère *Lucie*, de vous avoir entendu dire que votre pere n'étoit pas dans une grande dépendance de son Seigneur, & je m'en réjouis ; car des hommes de cette trempe, dépourvus de tous principes, ne sont retenus par aucune considération. Ils sont sans pitié, comme les bêtes féroces qui habitent les forêts. Je prie le Ciel de détourner de dessus vous & votre digne frere, tout ce qui pourroit vous arriver de fâcheux à mon occasion. Je vous assure que mon inquiétude à cet égard est

mon plus grand chagrin. Mais, *Lucie*, ma chere, mon aimable amie, donnez-moi demain de vos nouvelles. Venez vous-même, ou envoyez-moi votre frere, que je sache par lui le plus sensible de mes malheurs, ou qu'il m'apprenne que je puis me livrer à toute la joie que ma délivrance me donne, sans aucun mélange de regret pour le sort de mes généreux amis ».

Lucie fit tout ce qu'elle put pour dissiper les craintes de *Maria* à son sujet, & étant alors arrivées au bout du verger où elles étoient attendues avec impatience, elles prirent congé l'une de l'autre, en répandant bien des larmes. *Maria*, avec l'aide de *Lucie* & de son frere, fut placée sur le cheval; *Roger* y monta ensuite, & le fit partir avec vitesse. Les deux amies ne se perdirent pas de vue tant que la distance leur permit de se discerner. *Roger*, pendant ce petit voyage, s'informoit à tous moments de la santé de *Maria*, & si elle ne se trouvoit pas incommodée d'aller en croupe, lui offrant de conduire le cheval à pied, afin de la laisser

plus à l'aise. Il avoit traversé plusieurs prés, & de petits sentiers détournés qui les avoient écartés du droit chemin, de près de deux milles, pour éviter toutes rencontres, & ils marcherent plus d'une heure avant que d'arriver chez M. *Burnet*. Alors *Roger* descendit, & prenant le cheval par la bride, il le conduisit par les derrières de la maison, jusqu'à la porte du jardin, où M. *Burnet* & sa fille qui les avoient apperçus de loin étoient venus les attendre.

Aussi-tôt que *Maria* eut mis pied à terre, elle salua Miss *Burnet* & son pere avec une politesse & des graces qui lui étoient particulieres. Elle accompagna cette civilité de tout ce que la circonstance exigeoit, faisant beaucoup d'excuses de l'incommodité qu'elle alloit leur causer. Quoique *Lucie* leur eût fait le portrait le plus avantageux de son amie, ils le trouverent si supérieur à l'idée qu'elle leur en avoit donnée, qu'ils resterent quelques momens en admiration sans pouvoir lui répondre. Enfin Miss *Burnet* rompit le silence, & prenant *Maria* par la main: » Cessez, Madame, lui dit-

elle, des compliments qui nous sont injurieux, vos malheurs auroient suffi pour vous donner des droits à nos soins & à notre attention; mais votre mérite vous en assure sur notre estime & notre amitié, & vous devez croire que l'obligation sera uniquement de notre côté, si vous consentez à faire quelque séjour avec nous». M. *Burnet* confirma les paroles de sa fille par les protestations les plus honnêtes & les plus satisfaisantes. En parlant ainsi, ils s'avançoient du côté de la maison. *Roger* marchoit derrière, portant le paquet de *Maria*, & entendoit avec ravissement l'accueil qu'on lui faisoit. Sa joie fut bientôt augmentée par le témoignage qu'il reçut de l'affection de cette aimable fille, qui ne l'appercevant pas avec la compagnie, marqua de l'inquiétude qu'il fut déjà parti sans recevoir ses adieux, & de nouveaux remerciements pour lui & pour sa sœur. Elle ajouta mille choses tendres & obligeantes pour tous deux. » Non, non, Madame, le voici ce digne jeune homme, reprit M. *Burnet*. Il ne peut pas vous quitter si brusquement.

Je vois que son cœur est aussi bon que celui de sa sœur, & Dieu les bénira tous les deux, & les en récompensera dans la suite ».

Lorsqu'ils furent entrés dans cette jolie maison, dont la propreté, les meubles & la décoration annonçoient tout le goût du propriétaire, il donna la main à *Maria*, & la conduisit à un salon très-élegant, où *Miss Burnet* fit servir des rafraîchissements. *Roger* qui avoit signifié que son retour devoit être prompt, fut pressé d'y prendre part. Après qu'il se fut reposé quelques moments, *Maria* craignant les conséquences d'un plus long retardement, lui fit songer qu'il étoit temps de partir. Elle reçut ses adieux, & lui serrant la main avec un air d'affection, lui recommanda de ne pas oublier les assurances de son attachement pour sa chère *Lucie*, & le renvoya transporté de la faveur qu'elle venoit de lui accorder. Laisée seule avec *M. Burnet* & sa fille, & pénétrée de la bonté avec laquelle ils admettoient dans leur maison une inconnue sur la seule recommandation de ses mal-

heurs, *Maria* se préparoit à manifester ses sentiments pour un procédé si plein d'humanité, lorsqu'on entendit sonner à la porte avec précipitation. Tous les dangers que cette infortunée avoit éprouvés la rendoient susceptible de s'alarmer, & elle se leva avec vivacité pour se sauver de la chambre. Mais *M. Burnet* la retint, & calma sa frayeur en lui disant que ce ne pouvoit être qu'un Chanoine de ses amis qu'il attendoit, & qui devoit venir passer la soirée & coucher chez lui. Tranquillisée par cette assurance, elle reprit sa place, & *Miss Burnet* & son pere allerent à la rencontre du Chanoine, qui parut bientôt avec eux dans le salon. *Maria* s'étant levée pour lui rendre le salut, il recula de surprise en l'envisageant. « *Miss Maria*, est-il possible ! Oh Ciel ! s'écria-t-il.... Heureux moment qui me persuade plus que jamais que la Providence n'abandonne pas la vertu ! »

Fin de la première Partie.